

MARS 2003 N° 12

VIENT DE PARAÎTRE

LIVRES : BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère
des Affaires étrangères
adpf •

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf Association
pour la diffusion
de la pensée française •

L'association pour la diffusion de la pensée française

adpf ●

L'adpf, placée sous l'égide du ministère des Affaires étrangères, en est l'opérateur dans le domaine du livre et de l'écrit. Elle est le partenaire privilégié du Réseau culturel français à l'étranger (services de coopération et d'action culturelle, centres et instituts culturels, Alliances françaises).

L'adpf est une association loi 1901 créée en 1945.
En 1999, elle a fusionné avec l'Association universitaire pour le développement, l'éducation et la communication en Afrique et dans le monde (Audecam) et le Club des lecteurs d'expression française (Clef).

La mission qui est confiée à l'adpf est de promouvoir la langue française et les cultures francophones, de soutenir les activités de coopération internationale culturelle au moyen de l'édition et de la diffusion d'ouvrages et d'expositions, de mettre en place des prestations de service de formation et d'acquisition de fourniture, d'équipement et de matériel, auprès des services et établissements culturels français à l'étranger.

Aujourd'hui, ses différents pôles d'activités sont :

- un service d'appui au Réseau culturel français à l'étranger : conseils, dotations et acquisitions ;
- trois structures éditoriales : adpf-publications, les Éditions recherche sur les civilisations, Notre Librairie-revue des littératures du Sud ;
- une cinémathèque Afrique ;
- un Réseau africain de formation à distance (Resafad).

SÉLECTIONNEURS

Ces sélections n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent pas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

Architecture

– Jean-Pierre LE DANTEC
(Professeur, critique)

Arts

– Michel ENAUDEAU
(Critique)
– Gérard-Georges LEMAIRE
(Écrivain, critique)
– Olivier MICHELON
(Critique)

Art de vivre

– Pierre-Dominique PARENT
(Critique)

Bande dessinée

– Jean-Pierre MERCIER
(Conseiller scientifique du musée de la Bande dessinée d'Angoulême)

Jeunesse

– IBBY-France
et LA JOIE PAR LES LIVRES

Musique

– Jean ROY (Auteur, critique)

Philosophie

– Sylvie COURTINE-DENAMY
(Docteur en philosophie, chercheur associée au Centre des Religions du Livre, CNRS)
– Guy SAMAMA
(Agrégé de philosophie, conseiller au Collège international de philosophie)

Poésie

– Marc BLANCHET
(Écrivain, critique)
– Yves DI MANNO
(Écrivain, critique)

Romans et essais

– François BUSNEL
(Critique)
– Louise L. LAMBRICHS
(Écrivain, critique)
– Laure MURAT
(Écrivain, critique)

– François de SAINT-CHÉRON
(Maître de conférence à l'université Paris IV-Sorbonne)
– Jean-Pierre SALGAS
(Professeur, critique)

Sciences exactes

– Étienne GUYON
(Directeur honoraire de l'École normale supérieure)
– Jean-Pierre LUMINET
(Astrophysicien, président de la Commission de littérature scientifique du CNL)
– Jurés du PRIX ROBERVAL
(Université de Technologie de Compiègne)

Sciences humaines et sociales

– Yann DIENER
(SIHPP, psychanaliste)
– Pascal LOROT
(Président de l'Institut européen de Géo-économie)
– Olivier MONGIN
(Directeur de la revue *Esprit*, écrivain)
– Marc-Olivier PADIS
(Rédacteur en chef de la revue *Esprit*)
– Éric VIGNE
(Directeur de collection)
– Jean-Claude THIVOLLE
(Maison des sciences de l'homme)

Sport

– Serge LAGET
(Journaliste à *L'Équipe*)

Théâtre

– Jean-Pierre THIBAUDAT
(Écrivain, critique)

Voyages

– Gérard JANICHON
(Écrivain, critique)

SOMMAIRE

5	<u>AVANT-PROPOS</u>
6	<u>ARCHITECTURE</u>
6	ARCHITECTURE
8	URBANISME
9	PAYSAGISME
10	<u>ART DE VIVRE</u>
15	<u>ARTS</u>
27	<u>BANDE DESSINÉE</u>
27	ALBUMS
29	OUVRAGES DE RÉFÉRENCE
30	<u>JEUNESSE</u>
30	ALBUMS
31	CONTES
31	COMPTINES ET POÉSIE
30	DOCUMENTAIRES
33	PREMIÈRES LECTURES
33	ROMANS
35	<u>LITTÉRATURE</u>
35	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
39	ESSAIS
43	POÉSIE
50	ROMANS / NOUVELLES
55	THÉÂTRE
60	<u>MUSIQUE</u>
63	<u>PHILOSOPHIE</u>
78	<u>SCIENCES EXACTES</u>
78	CULTURE SCIENTIFIQUE
81	<u>SCIENCES HUMAINES</u>
94	<u>SPORT</u>
97	<u>INDEX</u>

AVANT-PROPOS

**Nous vous rappelons
que les membres du réseau
culturel français à l'étranger
qui souhaiteraient acquérir
certains des ouvrages
présentés dans ce bulletin
peuvent passer leurs
commandes auprès du service
d'appui au Réseau de l'adpf.**

Téléphone:
(33) 01 43 13 11 00

Télécopie:
(33) 01 43 13 11 25

Mél:
appui.reseau@adpf.asso.fr

Dans ce numéro de *Vient de paraître*, vous retrouverez l'actualité du livre français, ses parutions, depuis janvier dernier. La sélection des ouvrages réalisée par les rédacteurs dans une grande liberté et la pluralité des tons dans chacune des rubriques font de *Vient de paraître* un « bulletin trimestriel des publications » indispensable pour les établissements culturels français, les maisons d'édition, les libraires, les traducteurs et, plus généralement, tous les lecteurs à l'étranger. De plus, il est toujours possible de télécharger les anciens numéros de *Vient de paraître*, « en ligne », sur le site de l'adpf (www.adpf.asso.fr) et nous faire part de vos remarques. Quant à *Vient de paraître* n°13, il sortira en juin 2003.

François NEUVILLE
Directeur de la publication,
Directeur de l'adpf

ARCHITECTURE

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC

ANDRIEUX Jean-Yves
et SEITZ Frédéric

Le World Trade Center.

Une cible monumentale

[Belin-Herscher, coll. « Les destinées du patrimoine », 160 p., ill. couleur, 22,70 €, ISBN : 2-7011-3293-2.]

- L'attentat monstrueux qui a détruit le quartier du World Trade Center appelle, entre autres réactions à la mesure de cet événement capital, une réponse architecturale et urbaine. Plusieurs propositions de cet ordre sont actuellement à l'étude et font déjà l'objet d'un débat public. Mais, pour en saisir les enjeux, l'histoire est nécessaire. C'est donc l'aventure des *Twins*, monument à la gloire du marché mondial des capitaux surgi à la pointe de Manhattan en 1964 et devenu jusqu'à sa destruction un des repères majeurs du *skyline* new-yorkais, qu'Andrieux et Seitz se sont employés à reconstituer minutieusement. En analysant d'abord le projet et la personnalité de son concepteur, l'architecte américain « d'origine japonaise, installé dans le Michigan, souvent considéré comme un "outsider" au sein de la profession et qui n'a même jamais accédé à la célébrité » : Minoru Yamasaki. Puis en détaillant l'audace de son parti constructif, avant d'en démonter le destin symbolique tragique en faisant appel au cinéma, à la littérature... Un ouvrage utile donc, seul en France de son espèce, qui se veut aussi une réhabilitation d'un monument adoré par le public mais mal aimé par la critique, et d'un architecte qu'Andrieux et Seitz jugent sous-estimé.

J.-P. L. D.

IBELINGS Hans

Supermodernisme. L'architecture à l'ère de la globalisation

[Éditions Hazan, 160 p., ill. N&B et coul., 16 €, ISBN : 2-85025-855-5.]

- Il y a quelque chose de fascinant dans la manière dont la critique architecturale internationale actuelle interprète le fameux adage hégélien énonçant que « tout ce qui

est réel est rationnel ». Ne prélevant dans la production architecturale contemporaine que la part qui lui paraît significativement nouvelle au seul plan plastique — attitude qui revient à considérer comme secondaire, voire négligeable, la pertinence de ces mêmes œuvres au plan de l'usage, de l'hospitalité, du rapport avec le contexte, de la sociabilité, etc. —, elle s'emploie à mettre au jour la « rationalité » sous-jacente de ces expérimentations formelles en faisant appel à des discours théoriques en vogue, plus ou moins bien assimilés, qu'elle instrumentalise. Discours majoritairement d'origine française, remarquons-le, en précisant que son usage est souvent discutable, voire spécieux. Ainsi, dans le courant des années 1970, une sémiotique piercienne simplifiée fut-elle associée aux réflexions de Lyotard concernant la post-modernité pour introniser un courant dit « post-moderniste » n'ayant retenu de la critique salutaire de l'univocité et du fonctionnalisme étroit de l'architecture « moderne » (celle, pour dire vite, issue des recherches des années 1920, telle qu'elle a été reproduite à l'échelle internationale et de façon massive dans l'après-seconde guerre mondiale), n'ayant retenu de cette critique, donc, qu'un usage éclectique et manipulateur du vocabulaire de l'architecture savante pré moderne amalgamé à celui du kitsch (vernaculaire ou du type Las Vegas). Ainsi encore, dix ans plus tard, c'est la déconstruction derridienne, bientôt relayée par une lecture approximative du *Plé* deleuzien, qui a servi de justification philosophique aux extravagances formelles — parfois passionnantes, comme chez Ghery — d'un nouveau courant (intronisé, remarquons-le, par le même architecte-critique américain — Phillip Johnson — qui avait fabriqué le concept de « style international » moderne, puis celui de post-modernisme aux USA) baptisé « déconstructivisme », comme il se doit. Mais, aujourd'hui, ces deux fusées ont fait long feu, « relevées » (restons hégélien) par un « minimalisme » néo moderniste jouant sur la pureté formelle, l'évanescence et l'ambiguïté. Aussi fallait-il que la critique établisse la « justification » de cette relève. C'est chose faite avec le petit livre de Hans Ibelings, qui mobilise cette fois

le Jean Baudrillard des *Stratégies fatales*, le Marc Augé des *Non-lieux* et, *last but not least*, Guy Debord soi-même, purgé il est vrai de l'essentiel : sa critique *politique* du spectacle en tant que stratégie du capitalisme moderne ou... supermoderne. En effet, selon Ibelings — historien et critique néerlandais que j'imagine proche de la mouvance post-koolhaassienne qui s'est baptisée elle-même *fresh conservatism* —, le courant architectural ayant le vent en poupe actuellement, baptisé par lui supermodernisme pour faire pendant au concept augéen de surmodernité, exprimerait la globalisation en cours. Étant entendu que celle-ci serait caractérisée, selon lui, aux plans spatial, urbain et architectural, par un principe d'équivalence à caractère (vocation ?) ludique et touristique (*grosso modo*, l'ambiance qui règne dans les galeries marchandes, les hôtels internationaux ou les aéroports). Pourquoi pas ? Reste que le professeur d'architecture que je suis, confronté quotidiennement au bombardement médiatique qui crétinise ou rend cyniques trop d'étudiants, imagine déjà les dégâts qu'un discours aussi simple, mais habilement construit et référencé, va produire chez eux — et donc, à terme, dans l'architecture dans le vent.

J.-P. L. D.

KLEIN Richard
et MONNIER Gérard (sous la dir.)

Les Années ZUP.

Architectures de la croissance (1960-1973)

[Éd. Picard, 301 p., ill. N&B, 47 €, ISBN : 2-7084-0629-9.]

- L'architecture des Trente Glorieuses fait l'objet, chez les historiens de l'architecture plus intéressés par la quantité des constructions, l'étude des programmes et, plus généralement, l'articulation entre la vie économique et politique française des années de croissance et la production du cadre bâti que par la qualité des réalisations architecturales et urbaines elles-mêmes, d'un retour en force. Qui s'apparente, chez les plus radicaux d'entre eux, à une entreprise de réhabilitation (qualificatif qu'ils récusent, bien évidemment) frisant ce que certains

critiques et historiens (dont je suis) qualifient polémiquement de « révisionnisme ».

En témoigne cet ouvrage collectif, issu de séminaires universitaires dispensés à Paris, Lille et Nancy, dont le caractère savant — donc indispensable à tous les chercheurs — ne fait aucun doute. Mais qui s'interdit, et « les critères d'une histoire inscrite dans la dépendance des "grands auteurs" » (entendez les architectes de talent ayant tenté d'œuvrer à contre-courant) et un « tribunal de l'histoire » qu'ils qualifient d'« hypothétique ». Façon de dire que, pour eux, les opérations gigantesques menées en France à cette époque sous la direction d'une technocratie toute-puissante et sûre d'elle-même, et déléguées par tranches considérables (et juteuses financièrement) à des architectes formés à la maîtrise de tout autre programme (le club de golf ou le pavillon de chasse, pour dire vite), ne doivent être analysées qu'à l'aune de la pensée qui les a fait naître. Et que sont par avance répudiés trois ordres de jugement : celui, certes positif au départ, mais très rapidement négatif, des usagers ; celui des professionnels actuellement en charge de restructurer les grands ensembles et dont le travail se heurte à des erreurs (architecturales, urbaines, constructives) si graves et si criantes qu'il est très difficile d'y remédier ; et celui des historiens et théoriciens qui récusent l'explication de ces catastrophes par l'« urgence », en faisant valoir que d'autres voies étaient possibles : celles, respectueuses des « fondamentaux urbains » (rue, place, jardin...), qui avaient été expérimentées, par exemple, au Maroc (à Casablanca tout particulièrement) dans les années 1920 et 1930 sous la direction de Lyautey ; ou celles mises en œuvre au cours des même Trente Glorieuses dans des pays voisins confrontés, eux aussi, à la nécessité de (re)construire rapidement et en masse (RFA, Hollande, pays nordiques). Un ouvrage passionnant, donc, bourré d'informations précises et souvent inédites, mais à manier (selon moi) avec précaution.

J.-P. L. D.

URBANISME

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC

DONZELOT Jacques

Faire société.

La politique de la ville aux États-Unis et en France

[Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 366 p., 23 €, ISBN: 2-02-057327-X.]

- Voici un livre passionnant.

Qui, contrairement à d'autres prétendant s'en prendre à la « pensée unique » ou au « politiquement correct » aux fins de snober le gogo, s'attaque avec méthode et rigueur à un poncif de la pensée politico-urbanistique française, non pour le plaisir vain de le dénoncer, mais avec pour propos d'en tirer des leçons. Soit donc la ritournelle bien de chez nous selon laquelle il s'agirait d'éviter que la France ne s'enfonce dans une crise urbaine aussi violente qu'aux États-Unis, crise caractérisée par la formation de ghettos communautaristes aux prises les uns avec les autres, faute de politique urbaine volontariste à la française. Donzelot, en chercheur conséquent, mène l'enquête, assisté de spécialistes, en France et aux États-Unis, dans le cadre d'une mission pour le plan Urbanisme-Construction-Architecture du ministère de l'Équipement. Et aboutit à deux conclusions non orthodoxes.

Primo, les crises urbaines en France et aux États-Unis possèdent, par-delà leur acuité différente, une « similitude foncière » : il ne s'agit plus, dans l'un comme dans l'autre cas, d'un conflit de type XIX^e siècle opposant « une majorité de pauvres à une minorité de nantis » mais d'un affrontement, observé à distance par les classes moyennes et riches, entre les pauvres et les moins pauvres — cette ligne de séparation possédant un caractère ethnique affirmé dans les deux cas. Secundo, contrairement à l'idée reçue, il existe bel et bien une politique urbaine aux États-Unis ; mais celle-ci, pour des raisons de traditions politiques et idéologiques différentes des nôtres, passe 1/ par une action favorisant la mobilité des personnes plus que par une tentative d'aménagement égalitaire du territoire ; 2/ par une conception de la société plus communautariste que

citoyenne ; 3/ par des pratiques sécuritaires collectives faisant plus appel, en dehors ou en relation avec la police, à des actions communautaires qu'aux pratiques de restauration du lien social menées par des travailleurs sociaux spécialisés. Constats qui amènent Donzelot, non à rejeter la politique urbaine française, dont l'axe majeur est à l'heure actuelle la loi sur la solidarité et le renouvellement urbain (dite loi SRU), mais à préconiser d'y injecter des correctifs à l'américaine visant à restaurer la confiance entre les gens plus qu'envers les institutions. Ou encore à tempérer nos discours sur la République et la citoyenneté par un peu d'*affirmative action*. Vision, elle aussi idéologique, d'un universitaire cédant aux mirages de la sociologie anglo-saxonne ? C'est possible mais peu probable, tant l'enquête comparative paraît solide et convaincante. Même si l'on aurait espéré que ses auteurs parviennent, au terme de leur analyse, à quitter le seul espace du social pour *regarder* celui de l'espace public *matériel* : sa privatisation au premier chef, marquée par des limites on ne peut plus tangibles, et par des ruptures de traitement. Peut-être y auraient-ils vu des différences plus tranchées que celles affectant le domaine dont ils sont des spécialistes. Et peut-être auraient-ils été amenés à se pencher sur l'occasion perdue — pas même évoquée dans le chapitre « France : refaire la ville sur place » — que fut, en France, pour cause de cécité (au sens premier du terme) des administrateurs, des urbanistes, des sociologues, des politiques et des spécialistes non architectes ou paysagistes de la ville en général, l'expérience avortée de *Banlieues 89*.

J.-P. L. D.

HAZAN Éric

L'Invention de Paris.

Il n'y a pas de pas perdus

[Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 462 p., 23 €, ISBN: 2-02-054093-2.]

- On connaissait Éric Hazan éditeur, métier qu'il a exercé avec honneur et bonheur après avoir été médecin et avant que la maison d'édition qu'il avait créée — et qui porte encore son nom —

soit rachetée par un groupe financier. Il faudra désormais compter avec lui comme l'un des *écrivains* — j'insiste sur ce mot qui ne doit pas être galvaudé — amoureux de Paris. Avec une érudition merveilleuse mais jamais pesante, et un regard de promeneur (tantôt piéton, tantôt cycliste, je le sais pour l'avoir croisé au cours de ses pérégrinations parisiennes) ébloui — donc parfois enragé —, il nous conduit de quartiers en faubourgs, de faubourgs en villages, passant de la rive droite à la rive gauche avec un égal savoir et un goût de la description juste qui ravit et émeut à la fois. C'est que, ayant retenu les leçons du surréalisme puis du situationnisme, Hazan se comporte en parfait *paysan de Paris*, c'est-à-dire, comme il le dit lui-même en reprenant le mot-valise des situationnistes, en « psychogéographe de la limite », maître en « dérives urbaines » fabuleuses. Et qu'en lecteur averti de Walter Benjamin d'autre part, il sait lire dans un détail — architectural notamment — la pensée à l'œuvre qui l'anime. Certes, j'imagine que certains lecteurs ne voudront pas le suivre sur les traces du *Paris rouge*, au prétexte qu'il s'agirait d'une passion révolue, d'une nostalgie de vieux soixante-huitard en mal de barricades et d'une mythologie prolétaire dépassée. Ils auront tort. Car les vrais héros du livre d'Éric Hazan, outre les livres eux-mêmes, les rues et les flâneurs, ce sont, comme le signale à juste titre la quatrième de couverture, « les anonymes, les architectes du désordre qui, de génération en génération, se sont transmis l'art d'empiler *les magiques pavés*, au faubourg Saint-Antoine en prairial an III, au cloître Saint-Merri en juin 1832, au clos Saint-Lazare en juin 1848, à Belleville en mai 1871, au quartier latin en mai 1968 ». Pour Hazan, en effet, qui plaint « ceux qui croient la série close », ce sont ces rêveurs d'un autre monde qui, plus encore que les édiles, les rois ou le préfet Haussmann, ont fait de Paris la ville mythique par excellence. Celle qui brille au firmament de l'humanité comme la ville des ruptures — et de la mémoire longue, aussi bien. Un dernier mot : lisez *L'Invention de Paris*, c'est, j'en suis convaincu, l'un des plus beaux livres parus en 2002.

J.-P. L. D.

PAYSAGISME

Sélection par Jean-Pierre Le Dantec

SCHRÖDER Thies

Changement de décor. Le paysage contemporain en Europe

[Le Moniteur, 184 p., ill. N&B et coul., 38 €, ISBN : 2-281-19174-5.]

- Si le paysagisme et l'art des jardins connaissent aujourd'hui une vogue considérable, c'est que le visage des pays ordinaires, spécialement en Europe, a subi au cours du xx^e siècle des mutations si considérables qu'elles dépassent en ampleur toutes celles des siècles passés additionnés. « Pour l'essentiel, remarque le paysagiste Christophe Girot dans sa préface à la traduction française de cet ouvrage, le xx^e siècle aura montré deux choses : une capacité absolue à détruire l'humanité ainsi qu'une capacité absolue à détruire l'environnement. Nous sommes capables de nous exterminer massivement, tout autant que de détruire le monde dans lequel nous évoluons ! Nos projets de paysage constituent souvent autant de réactions symboliques à ce mépris et cette négligence envers la nature. » De fait, aujourd'hui, la majorité des missions confiées aux paysagistes concernent la réparation et/ou la prévention des dommages causés à l'environnement par la modernité : urbanisation généralisée du territoire causant un mitage paysager vraisemblablement irréversible ; infrastructures gigantesques liées au développement des transports et de la vitesse, et qui s'avèrent trop souvent des blessures environnementales et paysagères ; friches industrielles ; grands ensembles d'habitat social à restructurer ; entrées de villes défigurées par les zones commerciales et d'activités... Cependant que le renouveau d'intérêt pour le jardinage ordinaire et pour l'art des jardins témoigne et symbolise, lui, toujours selon Girot, « une forme de résistance, ou du moins une réaction, à la globalisation anonyme et systématique de nos territoires ». Sans prétention exhaustive, l'ouvrage que propose le critique berlinois Thies Schröder se veut par conséquent une contribution à un état des lieux de ce renouveau du paysagisme européen.

... Non que celui-ci soit uniforme, même si les questions posées dans les pays d'Europe technologiquement avancés sont relativement semblables. Il existe en effet en Europe des traditions différentes en matière de paysagisme qui ne s'effacent pas d'un coup de baguette magique en dépit de l'unification progressive de l'Europe et, plus généralement, de la globalisation en cours. Et il existe surtout une variété de climats et de paysages géographiques que les usages de plus en plus uniformes du territoire ne parviennent pas complètement à effacer. Mais il se dessine pourtant, de plus en plus, des convergences dans le jeune paysagisme européen (qui est placé ici au centre de l'ouvrage) dont l'internationalisation des commandes et de l'enseignement est un indice sûr. Pour en rendre compte, Thies Schröder a choisi — avec, comme c'est normal compte tenu du fait qu'il vit et travaille à Berlin, un centre de gravité « germanique » — de présenter le travail de quatorze équipes : deux barcelonaises ; une écossaise ; une hollandaise ; deux zürichoises ; une danoise ; quatre allemandes et trois françaises dont l'une — l'Agence Ter — apparaît par son organisation comme un symbole de l'avenir transnational du nouveau paysagisme européen. Née à Paris, elle comporte à présent en effet trois volets : l'un toujours parisien, le second basé à Karlsruhe, le troisième enfin à Cayenne, en Guyane.

J.-P. L. D.

ART DE VIVRE

Sélection par Pierre-Dominique PARENT

BOUGLIONE Louis Sampion
et AIOLFI Marjorie

Le Cirque d'Hiver.

[Flammarion, 213 p., 45 €,
ISBN : 2-0801-0798-4.]

- Dans l'introduction de ce magnifique ouvrage, Louis Sampion Bouglione déplore que le cirque soit encore considéré comme le parent pauvre de la culture. À l'occasion du cent cinquantième anniversaire du Cirque d'hiver, sa tradition et son art sont cependant mis en valeur. À commencer par l'édition de ce livre, qui va d'ailleurs au-delà de l'histoire du Cirque d'hiver pour s'appliquer à évoquer l'esprit du cirque en général. Pour expliquer sa philosophie, Louis Sampion Bouglione, descendant de l'illustre famille, cite Jean Cocteau : « La tradition est un mouvement perpétuel, elle avance, elle change, elle vit. La tradition vivante se rencontre partout. Efforcez-vous de la maintenir à la manière de votre époque. » En effet, si la tradition du cirque doit s'appuyer sur l'évolution technique commune à tous les arts du spectacle, elle doit en garder l'esprit d'origine. On se souvient, en effet, des expériences malheureuses de certains grands cirques se transformant en music-halls pour tenter de « regagner » un public capté par la télévision. En réalité, le maintien des performances spécifiques au cirque (numéros équestres, dressage d'animaux sauvages et domestiques, voltige, acrobatie, magie, burlesque, etc.) lui permet de conserver une grande cote d'amour auprès du public, jeune et moins jeune. En ces temps où règne la « virtualité », l'aspect physique et charnel du cirque constitue d'ailleurs un antidote régénérateur. C'est donc au cœur de Paris, dans une architecture en dur, que ce cirque mythique, la plus ancienne salle de spectacle de Paris en activité avec la Comédie-Française, a été inauguré par Napoléon III en 1852, la même année que l'ouverture du Bon Marché. Vaste, et d'aspect fort majestueux, il peut contenir 3900 spectateurs. Construit par

Jacques Ignace Hittorff, le cirque s'appelle d'abord Napoléon... Signe hautement symbolique: les soldats revenus de la bataille de Sébastopol sont invités à l'inauguration. Ce soir-là, Adolphe Franconi, le chef de manège, officie, ainsi que le premier grand clown français, équilibriste et funambule, Jean-Baptiste Auriol, et les grands voltigeurs que sont les frères Léonard. Pari gagné: le Cirque d'hiver devient rapidement le lieu familial par excellence où parents et enfants viennent frissonner et rire ensemble. Il semble intéresser aussi les mondains; les dandys et les jolies femmes aiment s'y rencontrer. Le cirque, on le sait, a connu et connaît encore des jours difficiles. Le Cirque d'hiver n'a pas échappé à la règle. Le livre s'en fait l'écho. Nous retiendrons surtout de cette merveilleuse aventure les fabuleuses «histoires de famille» dont elle est chargée, comme celles des Franconi, des Fratellini et, bien sûr, des Bouglione.

P.-D. P.

CARACALLA Jean-Paul

Les Champs-Élysées

[Flammarion, 175 p., ill. noir et coul., 45 €, ISBN: 2-08-010791-7.]

- C'est une séduisante évocation des Champs-Élysées que nous propose Jean-Paul Caracalla. Il a su retracer par touches légères le passé historique de cette avenue, esquisser les personnages célèbres qui l'ont habitée ou fréquentée, sans oublier l'histoire des commerces de luxe qui ont leur part dans la renommée des Champs-Élysées. Le choix des photos — dont certaines sont signées Cartier-Bresson, Jacques-Henri Lartigue, Bruno Barbey, Lucien Aignier, etc. — et la préférence donnée au noir et blanc créent une impression de nostalgie et d'élégance. Au commencement, les Champs-Élysées sont une voie ouverte, sur ordre de Louis XIV, pour faciliter le passage des voitures des courtisans se rendant du château des Tuileries à celui de Versailles. C'est sous la Révolution que l'avenue prendra le nom de Champs-Élysées. Napoléon la consacra en décidant de construire un arc de triomphe, place de l'Étoile, pour célébrer la Grande Armée après sa victoire à Austerlitz,

le 2 décembre 1805. À l'autre extrémité de l'avenue se dresse l'obélisque de Louqsor, cadeau de poids (220 tonnes) offert à la France par Muhammad Ali, vice-roi d'Égypte. J.-P. Caracalla note que cet obélisque résout «un problème délicat: que mettre au centre de ce vaste espace capable de résister aux fluctuations des régimes politiques?».

Les grands travaux du préfet Hausmann lancent les Champs-Élysées, qui deviennent un quartier résidentiel; les nouveaux riches — banquiers, entrepreneurs, négociants — se font construire aux Champs-Élysées et dans leur voisinage des hôtels particuliers. De toutes ces constructions fastueuses ne subsiste que l'hôtel de la Païva. Son architecte, Pierre Mauguin, consacra dix ans de sa vie à ce chantier. Lieu de flâneries et de rendez-vous, les Champs-Élysées ont vu s'ouvrir de nombreux cafés. J.-P. Caracalla consacre un paragraphe au célèbre Fouquet's. Créé en 1899 et fréquenté par les écrivains et les comédiens, il devint au gré des changements de propriétaire l'une des adresses les plus illustres de Paris. Mais lorsque, en 1988, la société financière propriétaire de l'immeuble refusa le renouvellement du bail, le Fouquet's ne dut sa survie qu'à son inscription à l'Inventaire des monuments historiques. Les Champs-Élysées ont vu passer nombre de «défilés solennels et cortèges radieux». Image de liesse, celle des Parisiens envahissant l'avenue, le 26 août 1944, pour acclamer le général de Gaulle et fêter la liberté retrouvée. «Ah! C'est la mer!», s'exclame de Gaulle qui décrit ainsi la foule: «Des grappes humaines sont accrochées à des échelles, des mâts, des réverbères. Si loin que porte ma vue, ce n'est qu'une houle vivante, dans le soleil, sous le tricolore.» Comparés à la mer par le général de Gaulle, les Champs-Élysées seront transformés en champ de blé, en 1990, par de jeunes agriculteurs qui réconcilièrent ainsi la ville et la campagne.

P.-D. P.

GALL François

et ABRIGEON Bernard (d')

Des trains pas comme les autres

[Sélection du Reader's Digest, 222 p., 39,95 €, ISBN : 2-7098-1380-7.]

- Le train, T.G.V. ou pas, est aujourd'hui considéré comme un moyen de transport utile, efficace et rapide. Il est pourtant bien autre chose. Il a aussi le privilège de conduire le voyageur, « captif de ses rails », au cœur de géographies et de cultures dépaysantes. C'est d'ailleurs cette proximité avec l'environnement et ses métamorphoses qui fait, en ce sens, l'avantage du train sur l'avion.

L'inaction rêveuse du voyageur en train (à l'inverse de la tension qu'exige la conduite automobile) aiguise l'observation. Et lorsqu'il s'agit de trains « pas comme les autres »

— trains de luxe comme le mythique Orient-Express ou le fabuleux train des maharajahs —, le voyage a le pouvoir d'ouvrir « toutes les portes de l'imaginaire et du rêve », comme le dit Philippe Roumeguère dans sa préface.

À la saveur du parcours, s'ajoute le pittoresque du train lui-même, de son histoire, de sa légende. Ces trains parfois très anciens ont d'abord été filmés par François Gall et Bernard d'Abriègeon. Aujourd'hui, ils constituent le sujet d'un beau livre réalisé par Archipel Studio pour les éditions de la Sélection du Reader's Digest. Il n'est donc pas étonnant que les photos soient admirables. La beauté étrange ou grandiose des paysages hantés par ces trains singuliers a de quoi fasciner le regard et stimuler l'inspiration. En Afrique comme au Moyen-Orient, en Amérique, en Asie, en Océanie et même en Europe, nos auteurs-voyageurs « pas comme les autres » relatent, pour notre plus grand bonheur, l'histoire de parcours étonnants. Quelques exemples : la traversée du terrifiant massif du Mayombe par le Congo-Océan ; la vision superbe, au pied de l'Atlas, des anciennes forteresses aperçues depuis le Tanger-Marrakech ; le cheminement du train minéralier traversant le désert rouge de la Mauritanie sur 700 kilomètres, du complexe minier de Zouerate au port de Nouadhibou ; la vision vertigineuse du viaduc de la Polvorilla (Argentine), à 65 mètres au-dessus du vide ; la traversée de la cordillère des Andes par la Trochita ;

les 4500 kilomètres reliant Toronto à Vancouver, etc. À cela s'ajoutent certains documents photographiques émouvants.

Particulièrement ces cheminots, artisans de la jonction des chemins de fer de l'est et de l'ouest des États-Unis, à Promontory (Utah), en 1869, posant fraternellement pour la postérité, adossés à leur locomotive respective, ou encore ces photos de la fin des années 1880 montrant l'intérieur d'un wagon-restaurant et d'un wagon de troisième classe de la Canadian Pacific Railway, à Promontory également.

Ce livre est une invitation à voyager « pas comme les autres ». En voiture !

P. -D. P.

GARRIER Gilbert

L'Étonnante Histoire du beaujolais nouveau

[Préface de Bernard Pivot, Larousse, 168 p., 25 €, ISBN : 2-03-505341-2.]

- *L'Étonnante Histoire du beaujolais nouveau* paraît quelques mois avant la sévère et violente condamnation de ce même beaujolais par le mensuel *Lyon Mag'*, le 9 janvier dernier. C'est dire si ce beau livre d'histoire (celle d'un vin mais aussi celle d'un pays) est d'actualité. Aux amateurs de beaujolais nouveau, qu'ils soient inconditionnels ou non, ces pages permettent de parfaire leurs connaissances sur l'origine et l'histoire d'un vin à la fois populaire et différent des autres. C'est aussi l'occasion d'en savoir plus sur la qualité de ses différents millésimes ou encore de juger de l'ampleur de la promotion dont bénéficie ce vin en France et dans le monde. En effet, nul ne peut ignorer aujourd'hui « l'arrivée » du beaujolais nouveau (depuis 1951), annoncée avec tambours et trompettes, fin novembre, date bien choisie : entre la rentrée et Noël, époque grise où les fêtes populaires se font rares, comme le souligne Bernard Pivot dans sa préface. « Tard mais bien venu dans l'ensemble viticole national, le vignoble beaujolais naît véritablement au début du XVIII^e siècle », nous apprend Gilbert Garrier. Cette naissance se manifeste d'abord dans le Lyonnais, car le Beaujolais est estimé « trop éloigné des consommateurs citadins ». Pourtant, dès 1760, une enquête

officielle relève une forte augmentation du commerce de ce vin. L'auteur nous apprend aussi qu'en 1894, un inventaire communal distingue alors les vins du Beaujolais, du Mâconnais et du Châlonnais. À l'intérieur même du vignoble beaujolais, il est spécifié que « les vins corsés et de longue durée » proviennent de la partie nord du pays (Chénas, Brouilly), alors que dans le Beaujolais méridional, les vins sont dits « tendres et de bonne qualité » sans avoir pour autant « vocation à se conserver ». Pourtant, malgré son succès et une réelle évolution technique, le beaujolais souffre de la comparaison avec les vins de Bourgogne. Il est souvent jugé « vin bon marché » ou « vin de travail ». En 1922, conscients de ce handicap, les viticulteurs de l'Union beaujolaise demandent le droit à l'appellation « vins de Bourgogne ». En 1946, il est décidé que les vins rouges de Saône-et-Loire et de Villefranche peuvent obtenir l'appellation de Bourgogne à condition que ne soit pratiquée aucune adjonction et qu'ils « répondent aux conditions d'encépagement et d'aires de production requises pour les vins d'appellation contrôlée communale ou locale ». Qualifié autrefois de « primeur », le beaujolais entend, aujourd'hui, rivaliser avec les grands. « Beaujolais et bourgogne à la fois, on ne prête qu'aux riches ! » s'exclame Gilbert Garrier. Laissons le dernier mot au romancier et poète Robert Sabatier : « Il faut s'efforcer d'être jeune comme un beaujolais et de vieillir comme un bourgogne. »

P.-D. P.

PERRIER-ROBERT Annie

Le Café

[Solar, coll. « Guide de l'amateur », 288 p., 25 €, ISBN : 2-263-03249-5.]

- Écrivain gastronomique et membre de l'Académie française du chocolat et de la confiserie, Annie Perrier-Robert retrace dans ce livre la saga du café. Le café est originaire d'Éthiopie, il aurait été adopté par les Persans vers le IX^e siècle. D'après une légende, c'est l'ange Gabriel qui inventa cette boisson pour rendre la santé à Mahomet. Puis le café gagna l'Arabie... Ce sont les propriétés stimulantes du café qui sont à l'origine de son succès. Dans tout l'Orient on boit du café, jusqu'à l'intérieur

des mosquées. Des commerçants ont alors l'idée d'ouvrir des boutiques à café. Ces commerces connurent un tel succès que les mosquées s'en trouvèrent un peu délaissées. D'où, au XVI^e siècle, une série de polémiques religieuses autour du café tendant à démontrer que les débits de café étaient des lieux de perdition et que le café nuit gravement à la santé ! C'est probablement au début du XVII^e siècle que la consommation de café gagna l'Occident. À Paris, l'ambassadeur Soliman Aga Mustapha Raca fit beaucoup pour sa diffusion. Il offrait, avec tout le décorum oriental, du café à ses visiteurs. Un chroniqueur de l'époque, quelque peu aigri, note que « si, pour plaire aux dames, un Français leur eût proposé cette liqueur noire, amère, désagréable à l'œil et au goût, il se fût certes rendu ridicule ; mais comme ce vilain breuvage était servi par un Turc, c'en est assez pour lui donner un prix infini ». Peu à peu vont s'installer à Paris de nombreux débits de café. Il existe aussi des marchands ambulants qui portent le précieux breuvage à domicile. En 1686, un Sicilien de Palerme, Francesco Procopio Coltelli, s'installe au lieu même de l'actuel Procope : décor élégant, café savoureux, service irréprochable, c'est la réussite. En 1689, le théâtre des Comédiens-Français s'installe en face et le Procope devient le rendez-vous des artistes et des écrivains. Michelet, dans son *Histoire de la Révolution française*, attribue aux propriétés du café une part de la fermentation intellectuelle qui conduira à 1789 : « Le fort café de Saint-Domingue bu par Buffon, par Diderot, par Rousseau ajouta sa chaleur aux âmes chaleureuses, à la vue perçante des prophètes assemblés dans l'antre du Procope qui virent au fond du noir breuvage le futur rayon de 89. » Outre un historique passionnant, l'amateur de café trouvera dans ce guide toutes les informations sur la culture et la récolte du café, sur ses origines et ses goûts, sur les cafetières, sur le vocabulaire de la dégustation, sur les bienfaits et les méfaits de la caféine... Saviez-vous par exemple que, parce que la caféine est soluble dans l'eau, un café filtre est plus riche en caféine (92 à 98 %) qu'un expresso, qui n'en conserve que 80 à 85 % ?

P.-D. P.

VERROUST Jacques

Le Paris des connaisseurs

[Flammarion, 192 p., 49 €, ISBN : 2-080110-61-6.]

- Le photographe Jacques Verroust nous invite à découvrir « les boutiques qui font l'âme de Paris ». À côté des grands noms du commerce de luxe — Chanel, Baccarat, Guerlain, Hermès, Petrossian, Hédiard... — figurent des commerces à l'enseigne moins prestigieuse mais qui ont le mérite d'exister depuis plusieurs générations et d'avoir su conserver tout ou partie de leur décor d'origine. Jacques Verroust a photographié avec tendresse la patine des bois anciens, l'éclat des cuivres. Il émane de son livre une sorte de nostalgie pour une époque où l'on prenait le temps de vivre. Mais qui nous empêche aujourd'hui d'acheter nos chocolats chez Debaube et Gallais, rue des Saints-Pères ? Ce n'est point commettre le péché de gourmandise puisque Sulpice Debaube, qui était pharmacien et fournisseur des rois Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, vendait des chocolats « hygiéniques et de santé ». Son magasin, dessiné par Percier et Fontaine, architectes de la Malmaison, est si beau que le petit Anatole France ne voulait y entrer qu'en habits du dimanche. Autre temple de la gourmandise : Ladurée et ses inimitables macarons, dont il se vend parfois 100 kg par jour. « En cent dix années d'existence le décor n'a pas changé (...), angelots joufflus et femmes opulentes » ornent toujours les plafonds. Quittons le domaine alimentaire pour explorer le monde mystérieux mis en scène par Deyrolle, rue du Bac. Fondée en 1830, cette maison réunit tout ce qui concerne les sciences naturelles. Avec ses deux vitrines où parquent des animaux naturalisés, « c'est l'arche de Noé en plein Paris ! » Mais que vend donc ce sympathique barbu qui brandit deux rats pris au piège ? Il s'agit de Paul Aurouze, descendant de la famille Aurouze, qui depuis 1872 lutte contre les rongeurs et nuisibles de toutes sortes. Le fondateur, Étienne Aurouze, eut l'excellente idée de s'installer aux Halles, où l'abondance des victuailles attirait les rats. Au 57, boulevard Haussmann, une enseigne intrigue et amuse les passants : Parfait,

élève de Pouyanne, teinturier. C'est au début du XIX^e siècle qu'un jeune avocat, Louis Pouyanne, décide d'abandonner les plaidoiries pour la chimie. Il comprend très vite que les vêtements délicats créés par Paquin, Poiret ou Doucet demandent des procédés de nettoyage particuliers. C'est pourquoi il fonde, en 1903, la première teinturerie de luxe. La remise en état des vêtements comportent dix étapes différentes ! Le mérite des descendants de Louis Pouyanne est d'avoir su maintenir cette politique de qualité. Face à l'arrivée des pressings, Pouyanne continue à repasser à la main robes du soir, de baptême, de mariage... Ce goût de la qualité et du travail bien fait constitue le point commun des trente-huit magasins que nous présente Jacques Verroust dans ce livre réalisé par Archipel Studio pour Flammarion.

P.-D. P.

ARTS

Sélection par François BUSNEL, Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges LEMAIRE, Olivier MICHELON, Laure MURAT et Jean-Pierre SALGAS.

Annette Messenger

[Musée des beaux-arts de Nantes/Actes Sud, 132p., 32 €, ISBN: 2-7427-4105-4.]

- Présentée lors de la Documenta 11 de Cassel, l'installation d'Annette Messenger, *Articulés-Désarticulés*, dessinait un paysage à la fois onirique et catastrophique, enfantin et prophétique: suspendus à des fils, des peluches d'êtres hybrides, araignées géantes et autres animaux aux membres humains, se balançaient et se mettaient en mouvement. «Alors que les années soixante, au travers de l'utilisation du réel et des objets quotidiens, postulaient le lien de l'art et du monde, alors que l'art des années soixante-dix, avec l'utopie d'une fusion avec la nature, quittait le musée pour investir ce monde, Annette Messenger signale, sans emphase ni pessimisme, sa disparition, ou du moins, celle de la notion du monde qui s'était composé à nous jusque-là», explique Catherine Grenier à ce sujet. Cette vision d'une planète affolée est au centre du catalogue édité par le Musée des beaux-arts de Nantes à l'occasion de l'exposition d'Annette Messenger organisée lors de l'automne 2002. Car s'il témoigne de la manifestation, l'ouvrage intègre également nombre des œuvres réalisées dans la décennie passée par Annette Messenger. De plus en plus importante chez l'artiste, la figure de l'animal est alors apparue comme une composante essentielle d'une œuvre qui place depuis déjà longtemps la figure de la chimère en son centre. «Un jour, chez Annette Messenger, j'ai vu le cadavre d'une sirène, raconte Marie Darrieussecq dans un texte reproduit ici. C'était une sirène après l'opération, c'est-à-dire qu'elle avait des jambes, mais on la reconnaissait à l'arête rose qui lui tenait lieu d'épine dorsale.»

O. Mi.

Janus**Revue trimestrielle**

[Coédition Cercle d'art, 144 p., 8 €, ISBN: 2-7022-0676-X.]

- Initiée par le metteur en scène et plasticien Jan Fabre, la revue *Janus* était jusque-là publiée en anglais et en flamand. Désormais traduite en français par les éditions du Cercle d'art, le trimestriel à vocation interdisciplinaire continue à croiser art, science, littérature, philosophie, musique et architecture, à l'image du sommaire de sa dernière livraison placée sous le thème du «développement et du transfert du savoir». Outre les contributions de Luc Steels, chercheur en intelligence artificielle, du critique Hans-Ulrich Obrist, et les réflexions de Hans Magnus Enzensberger sur la politique de l'éducation, ce numéro permet également de revenir sur le parcours de Tadeusz Kantor et de croiser les performances de Marina Abramovic et de la neurologue Susan Greenfield pour tenter de cerner le «statut de la conscience». Une revue touffue, parfois ardue, mais résolument prospective.

O. Mi.

L'Étui

[Le Plateau, 160 p., 15 €, ISBN: 958-3339-10-5.]

- Accompagnant une exposition nomade qui s'est déroulée successivement à Mexico, Bogotá et au centre d'art du Plateau à Paris, *L'Étui* est un recueil d'entretiens qui rassemble des artistes autour de la question des usages et des représentations du corps. Marie Legros, Fabrice Gygi, Pablo León de la Barra, Santiago Reyes ou Johanna Calle sont quelques-uns des participants de ce projet éditorial qui relie l'Europe et l'Amérique latine. Ces articles sont donc également l'occasion d'approcher une scène artistique riche et encore peu connue qui privilégie souvent, comme mode d'expression, la performance. Ainsi du Colombien Wilson Díaz, qui ingurgite des graines de coca avant de passer les frontières et de les planter. Au-delà, penser un ouvrage et une exposition autour du corps, plus de trente ans après la libération sexuelle et le développement du body-art, pourrait passer pour «daté».

... Reste que, de lois en censures, les symptômes d'un retour à l'ordre se font aujourd'hui sentir. «La première intention des actionnistes viennois a probablement été de se libérer, mais je vois cela comme un point de l'histoire, parce que je connais ces artistes et maintenant ils sont vieux, estime ainsi l'Autrichienne Elke Krystufek. Je sais que le temps a changé les choses et qu'aujourd'hui cette libération est fanée.»

O. Mi.

ASSOULINE Pierre
Grâces lui soient rendues.
Paul Durand-Ruel, le marchand
des impressionnistes

[Plon, 336 p., 20 €, ISBN : 2-259-19302-1.]

- «Quand on approche ce genre de personnage, on sent vite que sa vérité est dans sa légende», écrit Pierre Assouline dès les premières pages de l'excellente biographie qu'il vient de consacrer à l'un de ces personnages broyés par l'Histoire et relégués dans l'ombre par une postérité qui, plus que jamais, se montre mauvaise fille. Oui, il est des personnages qui survivent mieux dans la légende qui les entoure que dans le souvenir méticuleusement consigné par les chercheurs de secrets. Paul Durand-Ruel, donc, rejoint la cohorte des hommes de l'ombre sans qui la lumière ne serait pas tout à fait lumière : Gaston Gallimard, Marcel Dassault, Lucien Combelle, le dernier des Camondo et quelques autres dont Assouline retraça le destin. Il entre ainsi dans un musée imaginaire qui vaut mieux que tous les panthéons. Ce musée, Pierre Assouline, sans doute le meilleur de nos biographes, l'entretient en y déployant tout son talent. Paul Durand-Ruel, mécène et commerçant, apparaît sous la plume amicale d'Assouline comme un homme qui échappe au temps. Au sien, d'abord, celui d'une République qui s'enfonçait peu à peu dans la fange. À celui des hommes, ensuite, grâce à l'amitié qu'il entretint avec quelques-uns des plus grands de ces peintres qu'il soutint à bout de bras, Renoir en tête. À celui, si traître et si injuste, de l'Histoire, enfin : car, sans lui, Monet, Degas, Puvis de Chavanne, Pissaro ou Cézanne n'auraient peut-être pas pu travailler. Visionnaire, Durand-Ruel fut

un précurseur. Mais il fut aussi un «réactionnaire», souligne Pierre Assouline, qui ne cache aucune des amitiés de ce «Le Nôtre du commerce de l'art» envers la droite de son époque. Comme toujours, Assouline s'empare de son personnage et le fait parler. Il lui fait avouer ses secrets, ses convictions et ses envies. Incarné par Durand-Ruel, le commerce de l'art devient part intégrante de l'art. Chapeau !

F. B.

BROWSTONE Gilbert
et ROUET Albert (Mgr)
L'Église et l'art d'avant-garde.
De la provocation au dialogue

[Albin Michel, 153 p., 19 €,

ISBN : 2-226-13552-9.]

- L'Église, qui, depuis des siècles, a partie liée avec l'art et les images choisit, par la plume de l'évêque de Poitiers, de regarder l'avant-garde artistique contemporaine et de dialoguer avec elle. Le choix des artistes et des œuvres a été confié au galeriste Gilbert Brownstone. L'évêque et le galeriste, chacun de son côté, interrogent donc vingt-deux artistes (Abramovic, Bacon, Kienholz, Mikhaïlov, Pierre et Gilles, Serrano, etc.) et autant d'œuvres sélectionnées en rapport avec le thème «La chair et Dieu», retenu par le groupe de travail Arts-Cultures-Foi, constitué en 1997 à l'initiative de l'épiscopat français. Toutes les œuvres sont reproduites en couleur. Pour apprécier l'intérêt de cette volonté de dialogue, il faut se souvenir des réactions très hostiles qui, par exemple, ont ponctué l'exposition de travaux de Serrano aux États-Unis ou, en France, la sortie du film de Godard *Je vous salue Marie*. Devant des œuvres qui mettent en scène, sans phrase, le corps, la mort, le désir et la sexualité, le commentaire d'Albert Rouet, évêque de Poitiers, aiguise l'attention. Si la chair est présente, Dieu est absent de ces photographies, de ces performances ou peintures. Que cherche l'Église devant l'art d'aujourd'hui, si ce n'est une voie d'accès autre à l'humain et dont sa réflexion doit tenir compte ? Mgr Rouet peut comprendre ces œuvres jusqu'à un certain point avec *Le Cantique des cantiques*, avec une conception de la chair et du corps qui n'oublie pas Saint-Paul.

Mais la force de celles-ci l'amène à sortir d'une alternative longtemps formulée en termes de matérialisme-spiritualisme pour tenir que la création artistique met en acte « un mystère existentiel ». « J'appelle "œuvre d'art" celle qui me fend, qui me traverse, pour que j'accepte d'aller au mystère qui m'habite. » Si l'Église se tourne vers l'art contemporain, c'est que celui-ci apprend quelque chose sur l'homme et l'humain d'une manière plus radicale que d'autres voies. L'art contemporain enseigne à l'Église « à voir le réel tel qu'il est », n'hésite pas à écrire Mgr Rouet. De ce point de vue, l'attention au travail artistique actuel est prise dans une perspective humaniste et théologique qui néglige les moyens plastiques mis en œuvre et susceptibles par eux-mêmes de contredire cette lecture. On pourra s'étonner de propos qui, venant d'autres milieux, seraient tenus pour banals. On sera plus équitable en reconnaissant que l'Église prend en compte (jusqu'à quel point?) la force novatrice du voir qu'insuffle l'art et qui pourrait bien, comme le dit un vers de Corneille à propos des martyrs chrétiens, « décoller les yeux ».

M. E.

CAVICCHIOLI Sonia

Éros & Psyché

[traduit par Guy Béhin, Flammarion, 256 p., 67 €, ISBN: 2-082-00798-7.]

- La légende de Psyché est racontée par Apulée dans ses *Métamorphoses*. L'auteur reproduit le passage du texte du grand poète dans son intégralité avant d'entamer son étude, et c'est une idée excellente: les humanités grecques et latines ne faisant presque plus partie de l'enseignement moderne, il n'est pas indifférent de fournir la source d'un récit mythologique. Le travail de Sonia Cavicchioli est classique puisqu'il analyse les transformations de l'iconographie de cette histoire de l'Antiquité au XIX^e siècle. Elle présente les sources antiques, qui sont essentielles puisqu'elles ont souvent servi de modèles aux artistes des siècles suivants. Elle montre ensuite l'importance qu'elle a prise chez les peintres de la Renaissance, avec Jacopo del Sellaio, le maître des Argonautes, et plus tard, dans de grands cycles comme

les fresques magnifiques de la loggia de Psyché dans la villa Farnesina peinte par Raphaël, cet ensemble étant l'un de ses chefs-d'œuvre, et, bien entendu, les célèbres fresques de Giulio Romano dans la chambre de Psyché au Palais d'été à Mantoue. Mais l'aventure ne se limite pas à ces œuvres mémorables. D'autres, moins connues, sont exhumées par cette historienne avisée, comme les vitraux du château d'Ecouen ou la fresque de Perin del Vaga pour les appartements de Paul III au château Saint-Ange à Rome. Le néoclassicisme n'a pas boudé ce thème, comme le prouvent les sculptures d'Antonio Canova, le tableau du baron Gérard, l'étrange composition de David ou la déjà très romantique évocation de Prud'hon. Puis les artistes s'en détournent, en dehors de Burne Jones, qui en tire un sublime parti, et de Max Klinger, qui l'utilise dans une suite de gravures. Cette enquête a été menée de main de maître et est exposée avec discernement et clarté.

G.-G. L.

DANEY Serge

La Maison cinéma et le monde 2. Les années Libé 1981-1985

[POL, 1040 p., 50 €, ISBN: 2-86744-907-3.]

BORY Jean-Louis

- L'Obstacle et la gerbe. Chroniques cinématographiques 1973-1974.

[Mémoire du livre, 424 p., 28 €, ISBN: 2-913867-44-8.]

- Rectangle multiple. Chroniques cinématographiques 1975-1976.

[Mémoire du livre, 448 p., 28 €, ISBN: 2-913867-25-1.]

- Dernières Chroniques cinématographiques 1977-1979

[Mémoire du livre, 382 p., 28 €, ISBN: 2-913867-10-3.]

- On sait que Rohmer, Godard et Truffaut commencèrent par la critique. Jean-Louis Bory, comme un Audiberti avant lui, prolonge une autre tradition, aujourd'hui disparue: il vient en 1961 de la littérature (*Mon village à l'heure allemande* a obtenu le prix Goncourt en 1945) à la critique. Les trois volumes

... publiés aujourd'hui courent de 1973 à 1979 (les années Giscard, époque où *Le Nouvel Observateur*, comme *Libération* dans les années 1980 où *Les inrockuptibles* dans les années 1990, condense gauche et culture). L'éditeur annonce la reprise des cinq recueils précédents, déjà parus en « 10-18 ». Quand Serge Daney entre à *Libération* en 1981, il vient, lui, des *Cahiers du cinéma* : l'ambition héritière d'André Bazin se situe aux antipodes de celle de Jean-Louis Bory : faire passer dans le quotidien — s'agissant de films, de festivals, mais aussi de télévision et de tennis, etc. — le regard du cinéma lui-même, *travelling c'est-à-dire morale* (Godard, les Straub). Et, à l'heure du *visuel*, la seconde guerre mondiale dans le cinéma plus *historialement* que Bory. On se souvient que le « ciné-fils » finira par s'en faire un peu le Chateaubriand (une comparaison pourrait être esquissée avec l'évolution de Barthes, de la critique à Proust). Autrement dit, tout sépare les deux critiques ; reste qu'on peut relire cette double entreprise de collection d'articles comme un journal, un album de photos, autobiographie de tout le monde, un « je me souviens » de l'après-68... *La maman et la putain* ou *La Grande Bouffe* sont des moments du temps où « je » suis né dans la voix de Jean-Louis Bory (celle du *Masque et la plume* avec Georges Charenzol), dans la prose puis la voix rauque de Serge Daney : par leur intermédiaire, *les films nous ont regardés* bien plus que l'inverse. À signaler, dans *Les Outils* de Leslie Kaplan (POL), qui reprend des articles de l'auteur, un article sur le « style de Daney ».

J.-P. S.

DAVILA Thierry

Marcher, créer.

Déplacements, flâneries, dérives dans l'art du xx^e siècle

[Éditions du Regard, 192 p., 30 €, ISBN : 2-84105-154-4.]

- « Pour les piétons planétaires, marcher est le moyen de faire un geste, écrit Thierry Davila. Orozco pousse devant lui, avec ses pieds, dans les rues de New York, une boule en plasticine équivalent à son propre poids, ou réactive un lieu particulier, un lieu rencontré, avec des objets trouvés sur place,

avant de photographier son intervention sculpturale. Allys promène un objet sur roulettes en forme de chien en métal aimanté dans les rues de Mexico pour attirer à lui les rebuts métalliques qui jonchent le bitume, les objets partiels, ou bien pousse devant lui un bloc de glace jusqu'à ce qu'il disparaisse de la surface de la terre. Le laboratoire Stalker franchit les limites entre la ville résidentielle et la ville refoulée, et ces franchissements sont les actes inauguraux d'une traversée de la mémoire résiduelle du contexte urbain. » Consacré aux deux artistes et au collectif cités ci-dessus, l'ouvrage de Thierry Davila situe l'usage contemporain de la marche et du déplacement dans la suite des expérimentations du *land art* et de l'exercice de la dérive développé par les situationnistes au sein des villes européennes. Exemple d'un nomadisme cher à l'art des années 1990, les œuvres d'Orozco, d'Allys et du groupe Stalker permettent à l'auteur d'interroger les relations sans cesse renouvelées de l'art au réel, et de révéler ainsi avec pertinence nombre des enjeux esthétiques de la création actuelle : « S'insérer dans le monde, dans son devenir, par des constructions modestes et marquantes, pour le retrouver, pour croire en lui. »

O. Mi.

DECLERCQ Alain

Welcome home boss

[Michel Bavery éditeur, 210 p., 25 €, ISBN : 2-912688-28-0.]

- Un des derniers faits d'armes d'Alain Declercq est la réalisation et l'exposition, au Centre d'art de Brétigny-sur-Orge, d'une fausse voiture de police — un symbole de l'autorité par excellence, mais interdit à tout citoyen ordinaire. De ces embuscades avec le pouvoir, le jeune artiste a fait sa marque de fabrique. Avec une obsession certaine, il a accumulé les clichés de forces armées (du vigile au militaire), prenant ainsi la surveillance à son propre jeu. L'année dernière, lors de l'ouverture du Palais de Tokyo, il avait fait inscrire par un tireur d'élite de la gendarmerie les mots « Instinct de mort » sur une palissade : le titre de la biographie de Jacques Mesrine écrit avec des balles par les forces de l'ordre. Retraçant

quelques-unes de ses œuvres, ce catalogue richement illustré permettra aux retardataires de revivre quelques-unes des aventures d'Alain Declercq et de percevoir, au-delà du mythe du gangster, la violence symbolique cachée dans son travail.

O. Mi.

DELAGUE Christian

Chaplin, la grande histoire

[Jean-Michel Place, 140 p., 32 €, ISBN : 2-85893-405-3.]

- Récemment ressorti en salles et en DVD avec un « bonus » de 30 minutes inédites en couleur sur le tournage du film, *Le Dictateur* (1940) de Charlie Chaplin a encore prouvé de façon éclatante, au début du XXI^e siècle, son actualité et sa pertinence indémodable. Un livre vient compléter cette célébration, à la fois scénario illustré et commentaire de l'œuvre. En parallèle au récit de l'élaboration du film, l'auteur déroule la biographie du Chaplin engagé, politique, idéologue : le promoteur de la campagne des « Bons de la Liberté » pour « soutenir la grande armée et la grande marine de l'oncle Sam » en 1918, le défenseur de l'ouvrier et l'observateur de l'engrenage des temps modernes, le pacifiste et l'anti-raciste. Conçu comme une suite d'encadrés, de points de vue, d'éclairages ponctuels, avec plusieurs niveaux de lecture, *Chaplin, la grande histoire* trouve son unité dans une maquette dynamique, servie par d'admirables reproductions en noir et blanc, où l'on retrouve toujours avec le même plaisir mêlé d'effroi les mines de Hynkel, dictateur de Tomainie, ou de son rival Napaloni. Des documents historiques sur Hitler (portraits, meetings ou vues de la Chancellerie à Berlin) tracent un parallèle avec la réalité d'autant plus précieux qu'ils mettent du même coup en évidence les géniales inventions et fantaisies de Charlot. Voyage à l'intérieur de la petite et de la grande histoire, ce livre autorise un autre regard, comme un miraculeux arrêt sur image, sur l'un des films les plus admirables du cinéma, dont il entretient la mémoire et souligne la place culturelle — et ce n'est pas là la moindre de ses vertus.

L. M.

FERMIGIER André

La Bonne et la mauvaise peinture. Chroniques d'art

[éd. préfacée et établie par Françoise Cachin, Gallimard, 624 p., 29,50 €, ISBN : 2-07-073399-8.]

- Il n'est jamais dépourvu d'intérêt de lire ses aînés. Ils ont toujours quelque chose à nous enseigner. C'est d'autant plus vrai dans le cas d'André Fermigier, qui a été le dernier grand critique du *Monde*. Sans pourtant avoir été le plus grand connaisseur de l'art moderne, il a été néanmoins un témoin attentif de la création de son temps. On est loin de Baudelaire et aussi de Diderot. Mais Fermigier a été un excellent journaliste culturel et il a su rendre compte des expositions avec sagacité. Il a aussi reflété ce qu'a pu être la situation de la critique d'art française après la dernière guerre : une grande méconnaissance des grands courants étrangers (mais elle n'est que l'écho amplifié d'un travail muséographique assez maigre en ce domaine), un repliement sur une situation hexagonale qui devient de plus en plus exsangue (on a mal compris qu'après les « monstres sacrés », le mythe de Paris capitale mondiale des arts s'effiloçait) et une absence de curiosité pour le travail dans les ateliers. Fermigier n'a pas hésité, pendant les années 1960, à critiquer les galeries, dont il juge la plupart des expositions inutiles. De ce point de vue, il a vu clair : nous étions déjà en train de nous égarer par aveuglement et prétention. En somme, avec tous ses défauts, Fermigier a encore été un critique avisé qui n'a jamais hésité à exprimé sa colère contre le monde de l'art privé et contre les musées. Qui oserait aujourd'hui s'en prendre aux institutions artistiques ? Plus grand-monde, hélas ! Mais il n'y a plus de critique : il n'y a plus que des journalistes sans jugement et sans états d'âme, en somme des mercenaires de l'art qui se vendent simplement pour avoir l'impression d'exister dans un microcosme qui n'a besoin d'eux que pour louer — par anticipation — de tout et de n'importe quoi. Qu'on relise les coups de gueule de Fermigier : ils sont riches d'enseignements.

G.-G. L.

HASKELL Francis
**Le Musée éphémère.
 Les maîtres anciens
 et l'essor des expositions**

[Gallimard, 261 p., 27,50 €,
 ISBN : 2-07-076249-1.]

- Dans le domaine de l'art et de la peinture, Haskell est un historien singulier. Son domaine se situe à la périphérie des œuvres et des artistes, aux marges de la création picturale. Dans de précédents ouvrages, Haskell s'est intéressé aux rapports de l'art et du goût, aux liens et aux relations entre mécènes et peintres. Ce livre, achevé quelques mois avant la mort de l'auteur (janvier 2000), porte sur l'apparition de quelque chose qui, dans le domaine de la réception sociale de l'art, n'existe pas : l'exposition de peintures ou « le musée éphémère ». Rien de tel avant le ^{xvii}e siècle. Cela survient à Rome et Florence, lorsqu'il s'agit de célébrer un saint. Haskell enquête sur la façon dont s'organise à Paris et dans d'autres grandes villes d'Europe, à Londres avec la création, en 1805, de la British Institution, l'accession de la peinture à un public. Il recense les initiatives pour sortir des châteaux et des palais les collections privées des familles royales et aristocratiques. À chaque initiative, les rivalités sont complexes et multiples. Mais le succès est là, comme en témoigne à Paris, fin ^{xviii}e, à l'instigation d'un certain Pahin, la présentation des œuvres d'un même artiste, Joseph Vernet. À Londres, dès 1819, grâce au gaz d'éclairage, l'ouverture, un soir par semaine, de l'exposition consacrée aux maîtres anciens (Raphaël, Titien, Véronèse, Murillo) concurrence celle de peintres contemporains. Ces informations dépassent le pittoresque de l'invention des conditions de présentation de la peinture dont nous sommes familiers. Non seulement ces manifestations ouvrent la peinture aux citoyens (Haskell cite des chiffres de fréquentation stupéfiants, même lorsque l'entrée est payante), mais elles rendent possible un nouveau travail d'histoire de l'art. Chaque exposition de « maîtres anciens » permet correction et rectification de l'attribution des tableaux. Certaines expositions feront l'objet de joutes

idéologiques, politiques et diplomatiques. Ainsi, entre les deux guerres, la peinture italienne est présentée à Londres avec le soutien énergique de Mussolini ; d'autres seront prétexte à nationalisme. Enfin, ces expositions, dont Haskell retrace en détail la gestation, inventent le catalogue raisonné. C'est sur ce type de travail, y compris à propos des catalogues récents (Haskell donne en exemple celui de l'exposition Poussin, à Paris, en 1994) que l'historien se montre réservé. Il dénonce la scientificité trompeuse, car fragmentaire et partielle, de ces lourds volumes. Avec ce livre, le lecteur circule dans les coulisses des grandes expositions. De celles du passé à celles d'aujourd'hui, il n'a pas de mal à supputer tous les plaisirs et tous les maux de ceux qui les mettent sur pied.

M. E.

JOUVE Valérie
Dean Inkster

[Éditions Hazan, 112 p., 18,40 €,
 ISBN : 2-85025-852-0.]

- Alors qu'elle s'apprête à présenter son premier court métrage, Valérie Jouve a profité de la monographie que lui consacrent les éditions Hazan pour s'essayer à l'exercice cinématographique du montage. Le résultat suffit à l'intérêt de cet ouvrage (augmenté d'un texte de Dean Inkster). « Des images se succèdent, se questionnent, opposent des mondes et des corps. Le rythme, les tonalités utilisent les images pour une composition visuelle ; le temps d'une page, le temps d'un lieu », écrit l'artiste dans ses notes d'intentions. Depuis le milieu des années 1990, elle a développé un travail qui lie la photographie et la ville dans un même mouvement. « La photographie : une inscription abstraite, un processus fascinant, mais aussi une vision mécanique du monde, une autorité du vraisemblable, et donc une certaine authenticité, écrit-elle. C'est l'outil le plus approprié à la machine urbaine, parce qu'il l'accompagne dans l'acceptation générale du contrôle. » Pourtant, les images de Jouve sont davantage porteuses d'ouvertures multiples. Elles nous montrent le paysage et ses réalités sociales, à moins qu'elles

s'engagent dans la part de fiction enserrée dans chacun de leurs personnages.
« Passer ma vie à déambuler dans mon époque me convient, si j'accompagne ce mouvement que j'ai choisi. La ville est une matière "extra-ordinaire", presque une folie », estime l'artiste. Au centre de nombre de ses photographies, la figure humaine opère comme un repère dans cet environnement, un être qui par ses poses ou son errance réagit à l'espace avoisinant dans un réflexe qualifiable de phénoménologique.

O. Mi

MACIUNAS George,
MEKAS Jonas, ONO Yoko,
LENNON John

Fluxfriends

[Éditions du Centre Pompidou,
160 p., 22 €, ISBN : 2-84426-137-X.]

- *Fluxfriend* est un ouvrage surprenant. Jusque-là publié en lituanien et en japonais (ses auteurs ne souhaitent pas de publication en anglais), ce livre est un montage de conversations, d'échanges de lettres et de textes autour de personnalités clefs de « Fluxus » : son fondateur, George Maciunas, Yoko Ono et son époux John Lennon. Dernier personnage à inclure dans ce groupe devenu mythique, le cinéaste Jonas Mekas. Ce dernier est à l'origine du présent recueil, qui, comme l'explique Jean-Michel Bouhour, conservateur au Musée national d'art moderne, est « une histoire presque intime du mouvement Fluxus, où se mêlent rire, joie, pleurs et douleurs ». Le tout est donc indispensable aux inconditionnels de Fluxus, qui y trouveront des informations jusque-là inaccessibles.

O. Mi.

MAURIÈS Patrick et SKIRA Pierre
Traité d'incertitude

[Le Promeneur, 13,90 €, 122 p.,
ISBN : 2-07-076779-5.]

QUIGNARD Pascal et SKIRA Pierre
Tondo

[Flammarion, 72 p., 30 €,
ISBN : 2-08-011056-X.]

- Pierre Skira est un peintre qui aime la littérature. Qu'il ait choisi deux écrivains de valeur, Patrick Mauriès et Pascal Quignard, pour présenter son œuvre récente en est la preuve. Mais ses compositions prouvent aussi que le livre est l'un des objets de prédilection dans ses natures mortes. Ceux-ci sont de vieilles reliures déchirées et malmenées par le temps. Dans son court texte, Mauriès parle des pastels de l'artiste comme de portraits qui « portent tout le poids, ou la réalité, d'une disparition » ; ils sont creusés par le deuil : c'est le « profil perdu ». Il s'appuie sur les principes de Pline, dans son *Histoire naturelle*, où la peinture part d'une ombre et se développe par le jeu des lumières et des ombres, qui conduit à l'invention du clair-obscur. En somme, pour l'écrivain, l'art est une écriture de l'ombre chargée de mélancolie, ne saisissant que ce qui se dérobe et s'efface. Quant à Quignard, il joue avec le mot *tondo*, ne cessant, de page en page, d'en envisager toutes les résonances sémantiques possibles, du plat où Salomé pose la tête de Jean-Baptiste pour la présenter à Hérode, jusqu'à la bouche affamée, ou, bien sûr, l'orbite. Et le trou qui s'offre au regard le happe et l'engloutit : « Il y a *contemplation fascinée* quand les yeux que nous voyons nous renvoient notre regard. Quand la forme qui va nous engloutir nous dévisage inexprimablement (sans égards, avec ascendant). En latin, on disait : *Oculum torquere*. Vision qui paraissait faire *rouler l'œil sur lui-même*. *Tondo est oculus*. — *Oculus fornicantes*, dit Dieu ». D'association en association, l'auteur élargit sans cesse le cercle des espaces explorés par le peintre dans l'orbe de cette surface qui est aussi vécue comme un gouffre béant et sans fond. En sorte que ces deux expériences littéraires donnent non pas plus de sens et de profondeur aux créations de Pierre Skira, mais plus d'échos dans la *camera obscura* de la pensée.

G.-G. L.

MENGER Pierre-Michel

Portrait de l'artiste en travailleur

[Éditions du Seuil, 96 p., 10,50 €, ISBN : 2-02-057892-1.]

• Pierre-Michel Menger, directeur de recherches au CNRS et à l'EHESS, s'est fait connaître et remarquer en publiant, il y a vingt ans, *Le Paradoxe du musicien*, enquête sociologique sur la condition musicale et les métiers de la musique. Le titre de son petit livre, *Portrait de l'artiste en travailleur*, est à l'évidence un clin d'œil au *Portrait de l'artiste en jeune singe* de Michel Butor. Du singe au travailleur, le rapport n'est pas d'imitation, pas plus que l'emploi du mot «travailleur» n'annonce la moindre trace de marxisme. L'analyse sociologique montre non un brutal renversement de position, mais une assez lente mutation de ce qu'on appelait le travail créateur. Est désormais avancé le concept de «travail expressif» pour rendre qualitativement compte d'une foule de professions (de l'écrivain aux intermittents du spectacle en passant par les métiers de la recherche). Pour le sociologue, une autre époque est advenue. Le travail artiste n'est plus, dans la théorie, un modèle générique de l'émancipation de l'homme (Marx) ou d'utopie critique radicale et désespérée de l'industrie culturelle (Adorno), ou encore de contestation pratique. Par ses conditions concrètes — indépendance, goût de l'autonomie, acceptation de l'insécurité, possibilité d'une grande notoriété, participation à la compétition la plus rude et à la plus inégalitaire (concours internationaux de musiciens, concours de projets d'architectes) — le travailleur artiste est devenu le paradigme du travailleur flexible, affrontant le risque et l'incertitude, de plus en plus attendu, recherché, exigé par le capitalisme contemporain. Si l'individualisme a encore quelque place, c'est à condition qu'il s'appelle lui-même et désormais «entrepreneur individuel de sa propre carrière». Dans les professions du «travail expressif» et dans les valeurs qui s'y attachent, comme dans la segmentation complexe qu'exige la réalisation de l'œuvre et de la recherche, le capitalisme moderne a identifié une

anticipation des «projets» et de l'organisation du travail en réseau. Le mérite de l'analyse très fine du sociologue est d'explicitier et de rationaliser ce qu'il nous arrive parfois de saisir de l'air du temps, d'inviter à l'abandon des vues plus que jamais chimériques sur le monde de l'art et sur le capital, sans que se pose aujourd'hui, sans ridicule assuré, la question de savoir qui, du «travail expressif» ou du capitalisme, aura le dernier mot, si toutefois il y a un dernier mot.

M. E.

MICHAUD Philippe-Alain

Le Peuple des images

[Desclee de Brouwer, coll. «Arts et esthétique», 252 p., 23 €, ISBN : 2-220-05003-3.]

GAGNEBIN Murielle (sous la dir.)

Revue d'esthétique n° 41.

Les images trafiquées

[Éditions Jean-Michel Place, 221 p., 29,73 €, ISBN : 2-85893-683-8.]

• *Le Peuple des images* est un livre tout à fait passionnant. Il examine un film de Pasolini, quelques performances d'artistes et, loin de là, la grande dispute, au VIII^e siècle à Byzance, sur les images ; des écrits de Tertullien sur le vêtement, vus sous l'angle de la mode ; ou encore, il soulève la question du spectacle. Il y a donc quelque hardiesse à débusquer les conceptions et les modalités de l'image sainte, à les confronter à certaines entreprises de l'art contemporain. S'appuyant sur l'exemple d'une œuvre particulière, l'auteur interroge la constitution et le statut de la figure dans le christianisme des premiers siècles. Si la première étude est consacrée au film de Pasolini *L'Accattone*, ce n'est pas tant parce que ce livre a été écrit, comme il est dit, «depuis» le cinéma, c'est que, dans ce film, Pasolini risque une présentation profane de l'Évangile. Or, même si le terme est un peu fort, c'est à une laïcisation de l'image que conclut, entre autres choses, le plus long texte du livre, «Images en pièces». Il retrace très soigneusement la bataille entre iconoclastes et iconophiles. De cet affrontement théologico-politique fameux,

l'auteur tire d'intéressantes conclusions dont la formule générale est celle-ci : « Les iconoclastes repensent le statut des objets visibles au croisement de l'anthropologie, de la théologie et de ce qu'on peut nommer, par anticipation, une esthétique », mais sans avoir les moyens de formuler clairement ce dérangement. L'iconoclaste ne détruit pas tant l'image que « la passion qui vient converger en elle ». C'est cette « désacralisation » de l'image qui permettra l'émergence d'une esthétique. Dans un texte très surprenant, Philippe-Alain Michaud rapporte la performance de Gordon Matta-Clark qui, en 1971, s'installe tout en haut de la Clocktower, à Manhattan, et répète la manière des ascètes chrétiens, les stylites, qui élaient domicile au sommet d'une colonne. Il y a là, à travers le temps et la culture, la poursuite d'une relation insoupçonnée au corps et au spectacle. Pour conclure, l'auteur s'intéresse, parmi les nombreux traités écrits par Tertullien au début de notre ère, à ceux consacrés au vêtement et à « l'ornement des femmes », dont l'effort, pour parvenir à la beauté plastique du corps et de la parure, n'est pas sans anticiper le dandysme. Ce n'est pas de ce côté que s'engage l'auteur. Sous le titre « Les images trafiquées », une autre confrontation est amplement développée par Murielle Gagnebin et les collaborateurs du dernier numéro de la *Revue d'esthétique*.

M. E.

PAUL Frédéric (sous la dir.)

- David Shrigley

[Domaine de Kerguéhennec, 136 p., 27,50 €, ISBN : 2-906574-02-03.]

- Hrein Fridfinnsson

[Domaine de Kerguéhennec, 112 p., 25 €, ISBN : 2-906574-01-5.]

- C'est avec deux monographies consacrées à l'Écossais David Shrigley et à l'Islandais Hrein Fridfinnsson que le Domaine de Kerguéhennec inaugure une nouvelle collection dédiée à l'art contemporain. De plus, les deux volumes offrent des études sur des artistes jusque-là dépourvus d'ouvrage de référence en langue française. Hrein Fridfinnsson,

aujourd'hui âgé de soixante ans, reste d'ailleurs peu connu. Construit sur ce qui pourrait s'apparenter à une approche mythologique du paysage et empreint d'un conceptualisme « sensible », son œuvre est pourtant à la croisée de nombre de problématiques qui ont nourri la création de ces vingt dernières années. « Tout le travail de Fridfinnsson consiste à nous ouvrir les yeux sur des allégories naturelles », estime pour sa part Frédéric Paul. Ce dernier, directeur du Centre d'art contemporain de Kerguéhennec, signe également une large part des textes qui nourrissent la monographie de David Shrigley, parue simultanément. Mais, pour qui connaît le travail du jeune Écossais, l'essentiel sera davantage dans les nombreuses reproductions de ses pièces, basées sur le dessin et l'intervention in-situ. Retranscrits sur une page, ou prenant la forme d'une sculpture, ces gestes, même à l'échelle d'un livre, continuent à faire mouche. « Car David Shrigley n'est pas seulement un dessinateur humoristique, rappelle Frédéric Paul, il est aussi sociologue et psychanalyste à ses heures ».

O. Mi.

PEDROCCO Filippo

Giambattista Tiepolo

[Traduit par Odile Menegaux, Flammarion, 342 p., 90 €, ISBN : 20801-10640.]

- La monographie que Filippo Pedrocchio a consacrée à Giambattista Tiepolo a le mérite de faire le point sur les dernières découvertes faites au sujet de ce peintre prolifique et qui a vécu très âgé. L'auteur analyse l'évolution générale l'œuvre de Tiepolo, qui, d'emblée, une fois sorti de chez son maître Gregorio Lazzarini, où il serait resté plus de six ans, connaît tout de suite un grand succès. Les commandes se multiplient et il démontre une faculté vertigineuse de se couler dans les manières les plus diverses. Par exemple, il s'inspire des ténébristes quand il exécute le *Martyre de saint Barthélémy* dans l'église de San Stae et, deux ans plus tard, le *Sacrifice d'Isaac* dans l'église de l'Ospedaletto. Son talent s'exprime dès le début par son incroyable aisance dans la synthèse d'influences diverses (des maîtres de la seconde moitié

... du XVI^e siècle qu'il avait copiés, jeune homme) et dans sa capacité d'adapter son style à la topologie, au sujet, au caractère sacré ou profane de ce dernier, mais aussi à son genre particulier. En sorte qu'il est capable de composer le léger *Triomphe de Zéphyr et de Flore* et la poignante *Éducation de la Vierge*. La fluidité chromatique qui le caractérise le plus souvent s'allie à une complexité dramatique dans la composition, le sens décoratif qui semble inné chez lui épousant un sens tout aussi aigu de la théâtralité, comme dans *L'Olympe et les continents*. Plusieurs aspects singuliers émergent de son œuvre : l'attrait puissant de l'Orient (où il démontre une excellente connaissance de l'œuvre de Rembrandt, qu'il admire et imite, comme dans sa *Crucifixion* de c. 1747), manifeste dans de nombreuses toiles (*Joseph reçoit l'anneau de Pharaon*, 1734-35, le *Banquet d'Antoine et de Cléopâtre*, la *Tête d'Oriental portant turban et moustaches*, 1755, etc.), et ce goût pour le spectacle comme modèle suprême du dispositif pictural, comme le prouvent les fresques de Würzburg au début des années 1750, mais aussi l'extra-ordinaire et curieuse *Cuisine de Polichinelle* et le tout aussi étrange et extravagant *Polichinelle coupable*. Cet ouvrage, savant mais clair, doté d'un catalogue détaillé, permet de mieux prendre la mesure de l'entreprise paradoxale de Tiepolo, qui épouse le goût de son temps tout en y introduisant des manières mille fois changeantes sur l'art de peindre.

G.-G. L.

Francis Picabia, singulier idéal

[Musée d'art moderne de la Ville de Paris-Paris Musées, 464 p., 50 €, ISBN : 2-87900-706-2.]

PIERRE Arnaud

Francis Picabia.

La peinture sans aura

[Gallimard, coll. « Arts et artistes », 336 p., 28 €, ISBN : 2-07-075893-1.]

PRADEL Jean-Louis,

Picabia, la peinture mise à nu

[Gallimard/Paris Musées, coll. « Hors série Découvertes », n. p., 7,50 €, ISBN : 2-07-07-6360-9.]

- La grande et belle exposition présentée au Musée d'art moderne de la Ville de Paris et consacrée à l'œuvre de Francis Picabia n'est pas sans poser de nombreux problèmes, et les diverses publications qui l'accompagnent en témoignent amplement. S'il est né à Paris en 1879, ses origines sont hispaniques. Après avoir fait ses études à l'École des arts décoratifs de Paris et à l'atelier Cormon, il se passionne pour le postimpressionnisme et sa première exposition, en 1907, connaît un certain succès. Sa démarche le rapproche de Sisley et de Pissarro. Mais, bientôt, il est influencé par les fauves puis par le cubisme et change plusieurs fois de manière : il épouse les tendances de son temps en y apportant une indéniable touche personnelle. En 1912, il est devenu un artiste inventif et original, capable d'une synthèse de différents courants et s'orientant vers une forme d'abstraction colorée et dynamique. Dès l'année suivante, ses formes abstraites sont parfois contaminées par des éléments figuratifs disparates et ayant un effet aussi déconcertant que cocasse. Quoi qu'il en soit, ses tableaux s'écartent de toutes les spéculations plastiques de règle en France. Quand il crée sa première revue en 1915, *291*, la dimension ludique et l'emploi de l'imagerie technologique font de lui l'un des précurseurs du dadaïsme. La composition qu'il exécute pour *Le Bœuf sur le toit* imaginé par Jean Cocteau, *L'Œil cacodylate* (1921), est un véritable manifeste dada, dérisoire, facétieux et insolent. Et cette volonté de bouleverser les lois de la peinture et de les ridiculiser lui vaut néanmoins d'être apprécié par ses contemporains : c'est à lui qu'on demande les décors et les costumes du spectacle chorégraphique *Relâche* de Satie, présenté en 1924 par les Ballets suédois. Picabia s'oriente ensuite vers la création de silhouettes dérisoires ou vers des expérimentations sans solution de continuité logique. Ses collages ironiques de 1924-1925 ne le rapprochent pas des surréalistes : il reste fidèle à l'humour

radical de MM. les Dadas. Mais, à la fin des années 1920 ses « transparences » indiquent une rupture avec l'esprit du nouveau. De plus, il passe sans cesse d'expériences abstraites à des tableaux figuratifs, revenant parfois à des formules dadaïstes. Alors que d'autres tentent de conforter le sens de leur œuvre, il en dilapide la forme et le contenu. À la fin des années 1930, il commence à peindre d'après des photographies de revues naturistes ou de cinéma, poussant l'art du pastiche jusqu'à sa limite — celle du mauvais goût et du kitsch. Jusqu'à présent, cette période ambiguë a toujours été décriée, à de rares exceptions près. A. Pierre tente de glisser sur le sujet en se cantonnant à une simple analyse technique. J.-L. Pradel y voit un acte de subversion face au moralisme affiché par le gouvernement de Vichy. En somme, ces ouvrages nous invitent à relire le parcours d'un artiste qui a échappé à toute définition, qui a peut-être poussé l'auto-dérision jusqu'à une sorte de suicide esthétique. Je dis bien : peut-être. C'est pourquoi ils n'en sont que plus passionnants.

G.-G. L.

- C'est un « essai monographique » et non une monographie que propose Arnaud Pierre. Quelle différence ? L'essai exige une mise en perspective alors que la monographie s'en tiendrait à une présentation ordonnée des œuvres et des événements de la vie sans problématique nette. Si Arnaud Pierre emprunte à Benjamin le terme d'aura, l'auteur modère à bon escient l'usage de son emprunt. La raison en est que Picabia a, dans sa peinture, dans son usage et son rapport à la photographie, et plus largement aux arts mécaniques, affronté et réalisé ce que le penseur allemand a bien plus tard (1936) nommé la perte de l'aura et le détachement de la tradition. La cohérence de Picabia à travers ses manières et ses genres, son adhésion à Dada, ses rapports incertains avec le surréalisme, ses tableaux peints d'après cartes postales, photographies de magazine, émerge de cette étude qui utilise des documents nouveaux et inédits. Toutes les tentatives de Picabia n'ont qu'un seul but : « sauver la peinture ». Telle est la formulation de l'essayiste. Cette hypothèse permet de

comprendre les extrêmes où se tient toujours Picabia, entre le pastiche, l'imitation, le faux et, par ailleurs, la référence à Ingres comme aux grands maîtres de la peinture. Cela n'empêche pas le peintre de dénoncer le retour à l'ordre pictural impliqué selon lui dans le cubisme de Braque et de Picasso. Ses *Transparences* seront pleines de réminiscences, sinon de citations : Dürer, Titien, Michel-Ange. C'est que, s'il y a crise de la peinture, celle-ci, pour Picabia, n'est pas occasionnelle mais permanente. Dada, qu'il quitte en 1921, en sera la signature la plus aiguë. Aussi, lorsqu'elle ne se souvient pas directement du passé, la peinture de Picabia se tourne vers le cliché photographique qu'il faut, lui aussi, d'une certaine manière, moquer et pasticher. C'est pourquoi l'essai d'Arnaud Pierre, au-delà du portrait d'un artiste capable de toutes les virtuosités — celles de la langue (Picabia est aussi poète), celles de la vie mondaine et brillante —, rassemble les traits d'un peintre désabusé qui lutte contre la disparition de la peinture. Les moyens de Picabia n'ont jamais fait l'unanimité. Mais Arnaud Pierre est convaincant dans sa défense de l'artiste, né en 1879, mort en 1953, car, et c'est par là que Picabia est notre contemporain, sa « peinture, écrit-il, expérimente des images plutôt qu'elle ne fournit l'image d'une expérience ».

M. E.

THUILLIER Jacques

Histoire de l'art

[Flammarion, 635 p., 49 €, ISBN : 2-08-012535-4.]

- Le plus important dans *l'Histoire de l'art* que propose aujourd'hui Jacques Thuillier, professeur réputé pour sa connaissance du XVII^e siècle français, ce sont les introductions : celle qui présente la conception du livre et celles qui présentent chacune des sept sections de l'ouvrage, elles-mêmes mécaniquement distribuées en trois chapitres (architecture, sculpture, peinture). L'auteur revendique un refus et trois rejets : « refus des expressions marginales » ; ainsi nomme-t-il ce que « la mode actuelle » appelle art de la préhistoire et arts premiers ; « rejet des conventions historiques », « rejet des vieux déterminismes » ;

... enfin, « rejet des mythes de progrès ». Que vise cette posture qui se place « au rebours d'une tradition » ? À rétablir une relation naïve, immédiate, « intuitive » devant les œuvres. L'ennui, c'est qu'un livre, parce qu'il est un livre, et un auteur, parce qu'il est un auteur, ne peuvent par principe prétendre placer un lecteur dans une relation « intuitive » avec les œuvres. Il lui faut bien écrire, fournir des repères qui relèvent du minimum compréhensible de l'histoire la plus générale. Jacques Thuillier y parvient avec une absence de problématique, une économie de mise en perspective assez rares, au point que son livre ressemble davantage à une succession liée de fiches signalétiques qui n'exclut pas le parti pris idéologique. Faut-il prendre à témoin quelques mots consacrés à l'architecte Le Corbusier, accusé, uniquement en raison de la longueur de ses immeubles, d'être le père des « barres » dans le domaine du logement social ? Où l'auteur a-t-il visité la moindre « barre » conçue avec, à l'intérieur, les rues, les couleurs, les espaces sociaux de la vie quotidienne (écoles, crèches, garderies, commerces, bureaux de poste, équipements de sports, hôtels même) ? Pourquoi reprendre, pour faire allusion à la « Cité radieuse » de Marseille, la trivialité locale, qui l'appelle toujours « la maison du fada » ? En art comme en d'autres domaines, une chronologie ne fait pas une histoire. De plus, il y a une sorte de fausseté intellectuelle à faire croire, à moins savant que soi, qu'il est possible, sans dommages, de passer par pertes et profits maints siècles de recherches en histoire de l'art, en esthétique, en philosophie et en sociologie de l'art sans rien dire de l'archéologie et de tant d'autres disciplines. S'il est bien vrai que tout un chacun éprouve de l'émotion devant l'art, que cette émotion, si cela a quelque sens, est intuitive, celle que produit le livre de Jacques Thuillier est du genre désagréable.

M. E.

ZIMMER Jacques (sous la dir.)

Le cinéma X

[La Musardine, 444 p., 45 €, ISBN : 2-84271-171-8.]

TRAFIC

Trafic 44. Hiver 2002

[POL, 142 p., 14,50 €, ISBN : 2-86744-915-4.]

- 1915, pas si loin que cela du tout premier film, premier film porno de l'histoire du cinéma : *The Free ride*. C'est l'encyclopédie de Jacques Zimmer qui nous l'apprend. Comme l'amour lui-même, et loin de toute idéologie « dogma » (le sexe comme irruption de nature façon Patrice Chéreau), le cinéma porno a son histoire et sa géographie ; il a désormais son usuel : histoire, spécialités, 41 films mis en fiches, dictionnaire des auteurs et des interprètes. Depuis 1975 (sortie de la clandestinité, classement X des films), la question est posée des *noces* du « porno » et du cinéma tout court. Naïveté de Catherine Breillat (*Romance, Le Pornocrate*, à venir), qui pense qu'il suffit d'introduire un acteur porno (Rocco Siffredi) pour les célébrer. Alors qu'il est là question d'*image* et question de *sexe*. *Noces* que deux formules pourraient condenser, empruntées à Lacan et à Godard : le cinéma porno est celui qui pense *qu'il y a du « rapport sexuel »* et que de ce rapport *il peut y avoir une « image juste »*. Le porno est une utopie platonicienne (les deux moitiés de l'androgynie du *Banquet* regardées en face...) ou un conte de fées tautologique... Le cinéma, lui, ne croit ni à l'un ni à l'autre. Dans *Les Cahiers du cinéma* de décembre 2002 (*N'écoutez pas les censeurs, Sexe is cinéma*), on peut lire un dialogue entre John B. Root, réalisateur porno, et Jean-Claude Brisseau, réalisateur du récent *Choses secrètes* : après Kubrick (*Eyes Wide Shut* : la confrontation des deux pornographies dans l'étincelle du « fuck » ultime) et moins sommairement que Despentes-Trinh Ti (*Baise-moi*), le film qui accomplit ces *noces* peut-être pour la première fois. Car le *faire semblant*, la simulation, l'*image* de la jouissance, qui fait trembler l'image tout court comme l'image porno, vaciller la frontière, est le moteur de l'intrigue...

Un bon tiers de la dernière livraison de *Trafic* est consacré à cet état du cinéma au regard du porno (Jean-Marie Samocki, « La politique des chairs tristes »). Surtout, on y trouve un ensemble sur João Cesar Monteiro (une étude de Catherine Ermakoff et son adaptation de *La Philosophie dans le boudoir*), alias Jean de Dieu érotomane, auteur-narrateur-personnage de ses films, responsable de certaines des images les plus troublantes jamais tournées (dans *Les Noces de Dieu*, la mort faisant l'amour à l'amour). Monteiro pour qui, si Dieu est mort, le théâtre prend le relais de la messe, et les rituels de l'Eros deviennent les seuls qui vaillent. João Cesar Monteiro est mort le 3 février au Portugal alors que démarrait à Paris la projection de son dernier film : *Va et vient*.

J.-P. S.

ALBUMS

Sélection par Jean-Pierre MERCIER

BONHOMME Matthieu

L'Âge de raison

[Carabas, coll. «XX», 48 p., coul., 14,50 €, ISBN : 2-91420311-X.]

- Divisé en sept chapitres, ce récit dénué de textes, mais non de bulles (les personnages s'expriment uniquement par des borborygmes), permet de suivre la destinée d'un homme préhistorique, paria d'une tribu qu'il déserte dès les premières pages, lassé d'être le souffre-douleur d'un chef plein de violence. Seul, il s'efforce ensuite, au fil des rencontres, non seulement de survivre mais de se faire, selon l'expression consacrée, « une place au soleil ». Il y parviendra, non sans subir échecs et déconvenues, mais sans jamais se décourager. On apprécie la dérision de certaines situations (la première rencontre de l'homme et d'un perroquet qui deviendra sa mascotte, avant de connaître une fin bien triviale), la moindre n'étant pas de prêter au héros les traits de Rahan, prototype du héros préhistorique courageux, intelligent et débrouillard. Le découpage plein de finesse, le sens du retournement ironique, l'usage plein de hardiesse de couleurs contrastées signalent Matthieu Bonhomme comme un auteur à suivre. On ne sera donc pas étonné que le Festival d'Angoulême l'ait récemment distingué en lui décernant le prix de la meilleure première œuvre de l'année écoulée.

J.-P. M.

IGORT

5 est le nombre parfait

[Casterman, coll. «One shot», 176 p., coul., 17,50 €, ISBN : 2-20333493-2.]

- Ancien de Valvoline, collectif italien des années 1980 auquel participa Lorenzo Mattotti, Igort n'avait pas fait parler de lui depuis des lustres. Voici qu'en quelques mois, ont paru deux albums sous sa signature. *5 est le numéro parfait* est le plus récent, qui raconte quelques jours de la vie d'un Napolitain à la retraite, ancien porte-flingue d'un des clans de la Camorra. Parce que son fils, lui-même tueur professionnel, s'est fait

... révolvériser dans des circonstances peu claires, il reprend du service. Mais, cette fois, c'est pour assouvir son besoin de vengeance qu'il opère. Sur cette trame somme toute classique, Igor déroule un récit laconique, qui détourne et transcende tous les clichés du récit *hard boiled*. L'image, traitée dans une bichromie très maîtrisée, passe de l'expressionnisme à l'abstraction et rappelle Mazzucchelli, Mattotti ou Mac Kean. Suivant le lent basculement du récit, les doubles pages glissent insensiblement de tonalités très sombres à une épure presque contemplative, reflet du cheminement intérieur du héros. Naples, décor unique de la quasi-totalité du récit, est évoquée avec une force saisissante.

J.-P. M.

KILLOFFER

676 apparitions de Killoffer

[L'Association, hors coll., 48 p., n. & b., 25 €, ISBN : 2-84414109-9.]

- Quelque part au-dessus de l'Atlantique, Killoffer repense à la vaisselle sale qu'il a laissée en plan à son domicile parisien... Cette évocation déclenche la multiplication progressive d'avatars (d'où le titre) de l'auteur qui envahissent son environnement immédiat et les pages de ce récit intégralement muet. Ces autres lui-même qui entravent ses libres déplacements se signalent par des comportements excessifs où interviennent le tabac, l'alcool et la drague. La prolifération killofferienne atteint son paroxysme quelques pages avant la fin du récit, qui se résout en une pirouette que nous nous garderons bien de révéler. Killoffer est un auteur suffisamment rare pour que nous saluions comme il se doit cet exercice de style. Loin des mises en page classiques et des sages agencements de la bande dessinée traditionnelle, il transcrit dans son découpage le dérèglement progressif de la conscience du héros, tout en conservant une parfaite clarté graphique. On peut imaginer que ce pullulement d'alter ego incontrôlables traduit la lassitude que l'auteur ressent de se trouver piégé dans des comportements compulsifs qui lui gâchent l'existence...

La virtuosité et l'humour de ce tour de force parfaitement maîtrisé forcent en tout cas l'admiration.

J.-P. M.

WARE Chris

Jimmy Corrigan

[Delcourt, 380 p., coul., 45 €, ISBN : 2-84055805-X.]

- Les 380 pages de ce recueil racontent la vie de James Corrigan, dit Jimmy, d'une jeunesse terne à un âge mûr qui ne l'est pas moins. Les différentes périodes de cette existence sont exposées dans un ordre globalement chronologique, les souvenirs d'enfance faisant irruption dans le déroulement du récit sans que l'on puisse les distinguer de manière certaine de la réalité vécue par le « héros ». Ces glissements sont accentués par la représentation de fantasmes issus des frustrations du personnage et par l'intercalation de séquences oniriques qui reprennent en les déformant certains éléments de son passé, entremêlés à des épisodes de l'enfance du propre grand-père du héros. Comme l'amateur de puzzle use son ingéniosité et sa patience à reconstituer des images le plus souvent sans intérêt, le lecteur de *Jimmy Corrigan* se prend de curiosité puis de passion pour un personnage terne dont l'existence est placée sous le signe de la misère affective. Gamin privé de père, adolescent renfermé, adulte complexé, maladivement timide et dépendant de sa mère, il est impuissant à prendre conscience de sa propre aliénation et va inexorablement d'échec en déconvenue. Du point de vue formel, Chris Ware fait de la bande dessinée comme si rien ne s'était passé aux États-Unis depuis la fin des années 1920. Il reprend là où s'étaient arrêtés George Herriman, Frederic Opper et Winsor McCay. Son récit est enluminé de lettrages élaborés d'éléments décoratifs qui évoquent l'esthétique Arts déco autant que celle des premiers dessins animés américains, d'autant qu'il parsème son récit d'interstitres sur fond noir et d'intermèdes ludiques. Son graphisme même, d'une formidable justesse mais toujours « tenu », empêche l'irruption de tout pathos.

Pour l'humour autant que pour sa capacité à faire revivre des détails insignifiants liés au souvenir de moments pénibles, on peut rapprocher Chris Ware de Franz Kafka ou, plus proche des lecteurs français, Georges Perec. La volonté de réaliser une œuvre totale entretenant des rapports indirects avec la propre biographie de l'auteur, le soin maniaque apporté à la réalisation de l'ensemble font de cet ouvrage un des sommets de la bande dessinée mondiale, tous pays et époques confondus. On saluera pour conclure la qualité irréprochable de l'édition française et l'excellent travail de traduction.

J.-P. M.

intelligente et sensible peut être perçue comme une réponse à d'autres biographies (le *Hergé* de Pierre Assouline, mais surtout le *Tintin et moi* de Numa Sadoul, recueil d'entretiens au cours desquels Hergé s'est efforcé de présenter une image lisse de lui-même) autant que comme l'adieu d'un biographe à une œuvre qui l'a nourrie pendant des décennies.

J.-P. M.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Sélection par Jean-Pierre MERCIER

PEETERS Benoît

Hergé fils de Tintin

[Flammarion, coll. « Grandes biographies », 506 p., 22 €, ISBN : 2-08-210042-1.]

- Romancier, cinéaste, scénariste de bande dessinée et théoricien du récit en images, Benoît Peeters est aussi l'un des plus brillants spécialistes d'Hergé. Il a écrit *Le Monde d'Hergé*, excellent ouvrage d'introduction à l'œuvre du père de Tintin, et supervisé l'édition de *L'Univers d'Hergé* chez Rombaldi, intégrale remarquable par l'exhumation et la mise en perspective d'inédits passionnants. La présente biographie confirme la prééminence de Peeters comme exégète tintinologue. Porté par une connaissance intime de l'œuvre et nourri de documents inédits (une riche correspondance d'Hergé avec sa première épouse, son éditeur et divers collaborateurs), Peeters apporte peu d'éléments nouveaux, à part la révélation d'une agression pédophile subie par Hergé dans sa prime jeunesse, mais excelle à croiser et faire se répondre la vie et l'œuvre. Sa thèse, qui est qu'Hergé a été porté par son travail à se dépasser lui-même, donne un relief saisissant à la vie contrastée d'un humoriste angoissé, sans rien passer de ses épisodes les moins reluisants. Excellemment écrite, cette somme

ALBUMS

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

CORENTIN Philippe

Machin Chouette

[L'École des loisirs, 12 €,

ISBN: 2-211-06917-7.]

- Irrésistible, le dernier Corentin.

Dans une famille exceptionnelle où les humains et les animaux cohabitent, il y a un chien et un chat. Le lecteur ne tardera pas à comprendre que le narrateur, qui parle à la première personne sur un ton acide et guindé, n'est autre que le chat. Et son sujet de prédilection, c'est cet imbécile de chien qui se laisse flatter et manipuler, mais jusqu'à quand ? Les illustrations sont désopilantes, montrant les attitudes et les sentiments des protagonistes d'une façon incroyablement expressive.

À partir de 5 ans

I. F.

COURGEON Rémi

Le Grand Arbre

[Mango Jeunesse, 15 €, ISBN: 2-7404-1466-8.]

- Tout s'achète, c'est ce que pense ce milliardaire à qui rien ni personne ne doit résister. Donc, pourquoi pas cet arbre magnifique qu'il a repéré depuis son avion ? Il veut qu'il soit transplanté au bord de sa piscine. Alors, trente jardiniers se mettent à creuser, dégageant racine après racine. Mais les racines du grand arbre sont tendrement enlacées avec celles d'un arbrisseau, propriété d'une vieille dame qui, pour rien au monde n'est disposée à s'en séparer. L'homme se précipite pour tenter de régler l'affaire. Lui, à qui n'on offre jamais rien, se voit accueilli avec une délicieuse tasse de thé et des tuiles aux amandes. Les deux arbres, qui se reflètent dans les yeux de la dame, finissent de l'attendrir... D'un format digne de ce grand arbre, les illustrations couvrent la page de droite de leurs aplats aux couleurs vives et tranchées, dans les tons mauves, orange, verts et noirs. Le texte, sobre et beau, prend place sur la page de gauche, juste accompagné d'une petite illustration. Une grande réussite.

À partir de 7 ans

I. F.

GUTMAN Anne

et HALLENSLEBEN Georg (ill.)

Gaspard et Lisa ; L'imagier

[Hachette Jeunesse, 12,35 €,

ISBN: 2-01-224393-2.]

- Un beau livre de format carré, assez épais, qu'on tient bien dans la main ; voilà l'imagier de Gaspard et Lisa, le petit chien noir et le petit chien blanc, héros des histoires et des images de ce couple d'auteurs. Les images, en pleine page, charment immédiatement par l'éclat de leurs couleurs. Comme dans beaucoup d'imagiers contemporains, l'affectif prime sur le souci pédagogique et, si chaque objet est parfaitement reconnaissable, sa représentation est avant tout pleine de sensualité et de tendresse.

2-3 ans

I. F.

SARAH K. et TALLEC Olivier (ill.)

J'suis pas à la mode

[Père Castor-Flammarion, 12 €,

ISBN: 2-08161284-4.]

- Rien ne va plus dans la savane. Pour être à la mode, il faut être habillé en uni. De quoi ont-ils l'air, la coccinelle, la guêpe, le zèbre, la girafe ? Et le tigre ? Lui, il ne trouve pas ça grave, ses crocs sont bien blancs et bien unis, et il va dévorer tout le monde. Apparaît une magnifique panthère noire, tellement belle qu'il en tombe aussitôt amoureux. Ses avances n'auront aucun succès : quelle impolitesse de se permettre de s'adresser à elle sans même avoir enlevé son pyjama ! Les illustrations, assez stylisées, se détachent sur des fonds jaunes. Elles jouent sur les cadrages pour donner vie à tous ces animaux.

À partir de 5 ans

I. F.

VALCKX Catharina

La Chaussette verte de Lisette

[L'École des loisirs, 11,50 €,

ISBN: 2-211-06902-9.]

- Voilà une jolie histoire toute simple aux illustrations pleines de charme et parfaitement adaptées au récit. Lisette la poulette trouve une jolie chaussette verte. Elle l'enfile. Les

frères chats se moquent d'elle; les chaussettes, ça va par deux! Alors, Lisette cherche la deuxième. Mais pourquoi ne pas la transformer en bonnet, finalement?

À partir de 3 ans

I. F.

CONTES

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

CARRARA Marco
et CARRER Chiara (ill.)

Le Trésor d'Arif

[Circonflexe, 12 €, ISBN: 2-87833-318-7.]

- Ce conte du bassin méditerranéen est très souvent raconté. Un pauvre homme rêve d'un trésor caché sous un arbre dans la capitale d'un pays lointain. Comment résister?

L'homme se met en route. Sa quête le ramènera chez lui, car c'est là que se trouve le trésor.

L'auteur donne, de ce conte de sagesse, une version pleine de malice, quant à l'illustratrice, elle montre avec fantaisie le voyage de l'homme en utilisant des collages, des dessins, en jouant avec la mise en page du texte et avec la typo.

À partir de 7 ans

I. F.

COMPTINES ET POÉSIE

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

AGEL Léon, CARRARA Émile
et NOVI Nathalie (ill.)

Mon amant de Saint-Jean

[Didier Jeunesse, coll. «Guinguette»,
10,50 €, ISBN: 2-278-05212-8.]

- Soixante ans après la création de cette valse-musette, son charme et sa nostalgie opèrent toujours avec autant de force. Pour en connaître enfin toutes les paroles et avoir accès à la partition, voilà un superbe album illustré par Nathalie Novi. Elle donne des images emplies de lumière, aux tons chauds, des images qui tournent comme cette valse et nous entraînent dans la nostalgie de cette femme abandonnée.

I. F.

PONGE Francis
et MONTEIL Jérôme (ill.)

Le Francis Ponge

[Mango Jeunesse, coll. «Il suffit de passer le pont», 15 €, ISBN: 2-7404-1289-4.]

- Une orange, une fleur, du savon, un cageot... Francis Ponge donne à voir les choses du quotidien avec une minutie qui nous les rend à la fois plus tangibles mais aussi plus mystérieuses. Les très belles «installations» photographiques de Jérôme Monteil, déployées sur les doubles pages, mettent en scène ces objets d'une façon originale et convaincante, jouant avec le réel et le rêve en parfait accord avec l'esprit du poète.

À partir de 14 ans

I. F.

DOCUMENTAIRES

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

COPPIN Brigitte
Vivre dans un château fort

[Gallimard Jeunesse, coll. «Les racines du savoir», 17 €, ISBN: 2-07-053571-1.]

- Nous retrouvons avec plaisir ces «Racines du savoir» dont les nombreuses ressources formelles sont ici très judicieusement exploitées: dépliants, découpes, transparents... mettent bien en valeur la richesse de l'iconographie, faite de photographies, d'illustrations et de reproductions d'enluminures issues des manuscrits médiévaux. L'auteur aborde le sujet sous de nombreux aspects: les étapes de la construction d'un château fort, ses fonctions civiles et militaires, la vie quotidienne de ses habitants: hygiène, alimentation, vie religieuse... Le volume s'achève sur l'évocation de nos châteaux imaginaires.

À partir de 8 ans

I. F.

CORDELIER Serge,
LAU Elisabeth (sous la dir.)
et MAJA Daniel (ill.)

L'État du monde junior

[La Découverte, 19,50 €,
ISBN : 2-7071-3863-0.]

- Voilà une nouvelle édition de *L'État du monde junior*. Il a gardé son organisation générale, en trois grandes parties : l'histoire du monde depuis 1945, puis continent par continent, un panorama de tous les pays du monde avec, pour chacun, des données chiffrées, puis la situation politique et éco-nomique découlant de son histoire récente, enfin, l'analyse des grandes questions qui se posent sur l'avenir du monde. Dans cette dernière partie, on voit apparaître de nouvelles notions comme la mondialisation, le développement durable, le droit des femmes, la justice pénale internationale. Les explications sont claires. Des encadrés et des cartes complètent le propos, toujours passionnant, et les images de Maja l'illustrent, dans le style des dessins de presse, avec une grande force.

À partir de 12 ans

I. F.

DAENINCKX Didier
et PEF (ill.)

Il faut désobéir

[Rue du Monde, coll. « Histoire d'Histoire »,
12,20 €, ISBN : 2-912084634-2.]

- Dans cette collection, on mélange les genres ; une fiction est accompagnée d'un contenu documentaire. Ce choix est ici très bien utilisé. L'histoire est inspirée par celle de sept policiers de Nancy qui eurent le courage d'avertir des familles juives qu'une rafle allait être bientôt organisée et qui sauvèrent ainsi plus de 300 personnes. Enrichissant le récit, des vignettes avec des documents d'époque, sobrement légendées, évoquent le contexte historique et en particulier les mesures anti-juives du régime de Vichy. Les images de Pef traduisent bien l'ambiance du livre.

À partir de 9 ans

I. F.

FAYOLLE Claire

C'est quoi le design ?

[Autrement Junior, coll. « Série Arts », 10 €,
ISBN : 2-240-00844-X.]

- La bibliographie qui figure en fin de ce volume montre qu'il n'existe pratiquement aucun livre sur ce thème pour les enfants. Celui-là trouve un ton juste pour s'adresser à eux. Partout, nous côtoyons une multitude d'objets et d'images. Mais d'où viennent-ils ? Qui les crée ? A quoi s'applique le design ? Mobiliers, produits d'emballage, graphisme, textile. Et quelle relation entretient-il avec l'art ? L'auteur amène ses lecteurs à s'interroger sur les objets du quotidien. Le choix des documents est judicieux et la maquette tout à fait attrayante.

À partir de 9 ans

I. F.

GAUSSEN Dominique
et MOUNIER Alain

Jean Moulin et ceux qui ont dit « non ! »

[Mango Jeunesse, coll. « Regard d'aujourd'hui »,
17,50 €, ISBN : 2-7404-1420-X.]

- Cet excellent volume de cette remarquable collection s'ouvre sur une vue du panthéon, avec un extrait du fameux discours de Malraux et un questionnaire sur le sens de cette cérémonie. Puis on revient à la situation en 1940, à la guerre, puis au récit de ces années d'occupation, en expliquant les événements et les prises de position de Jean Moulin, en questionnant et en réfléchissant sur le sens de l'engagement, de la guerre, de l'occupation, des choix. La complexité des situations, leurs zones d'ombre, les violences et les horreurs ne sont pas escamotées. C'est un livre intelligent, remarquablement construit, aux analyses pleines de finesse. Les témoignages de Daniel Cordier, son secrétaire, sont passionnants. L'iconographie, mêlant des jeux graphiques, des documents d'époque, des illustrations, est mise en page d'une façon inventive, elle renforce et enrichit parfaitement le propos.

À partir de 13 ans

I. F.

MERLE Claude et MISTRAL Laure

Les Grands Explorateurs : de Pythéas à Amundsen

[Autrement Jeunesse, coll. « Autrement Junior, Histoire », 9 €, ISBN : 2-7467-0266-5.]

- Le choix des explorateurs présentés dans ce volume est très intéressant, car il tient compte des époques, des continents et des motivations. Il réserve quelques heureuses surprises comme la présence de Humboldt, peu connu chez nous mais majeur en Allemagne. Mise en page élégante et belles illustrations accompagnent un texte qui, tout en étant très pédagogique, conduit le lecteur à l'admiration et à l'enthousiasme. On sent le souffle de l'aventure et on tremble devant les risques encourus, tout en gardant sérieux et sobriété.

À partir de 12 ans

I. F.

PREMIÈRES LECTURES

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

DESPLECHIN Marie

et VALCKX Catharina (ill.)

Ma collection d'amours

[L'École des loisirs, coll. « Mouche », 6,80 €, ISBN : 2-211-067-28-X.]

- Le petit garçon qui nous raconte sa vie avec plein de justesse a un grand frère qu'il idolâtre, une mère qui a le don de le contrarier, et surtout une furieuse envie de faire des collections : les bouteilles d'eau en plastique, c'est bien mais ça prend de la place, leurs bouchons de plastique blanc, c'est mieux. Les blagues, c'est amusant, mais les amours, c'est encore mieux. Mais il lui faudra bien comprendre un jour qu'il ne pourra pas être l'amoureux de toutes les filles de la terre, terrible constat car, quand on fait une collection, on ne choisit pas !

I. F.

HIRSCH Florence

et DUMAS Philippe (ill.)

Je cherche les clés du paradis

[L'École des loisirs, coll. « Mouche », 7 €, ISBN : 2-211-069-43-6.]

- Dans cette collection de premières lectures, voilà un volume dans lequel il y a plein de dessin, et quels dessins ! ceux de Philippe Dumas. C'est comme un carnet de croquis sur la maison des souvenirs d'enfance, sur ce paradis perdu fait des bonheurs simples qui font qu'un fruit dégusté ou une odeur nous projettent dans le passé. Le texte est simplement beau. Il nous entraîne, avec les images qui l'accompagnent si bien, dans la nostalgie et dans une sorte de mémoire collective de l'enfance.

À partir de 7 ans

I. F.

ROMANS

Sélection par IBBY France et LA JOIE PAR LES LIVRES

BONDOUX Anne-Laure

La Seconde Vie de Linus Hoppe

[Bayard Jeunesse, 12 €, ISBN : 2-7470-0483-X.]

- *Le Destin de Linus Hoppe* était paru l'année dernière. Nous retrouvons dans ce deuxième et dernier tome notre héros Linus Hoppe, dont l'idéal de liberté et d'égalité l'amène à refuser la vie confortable de la sphère 1. C'est un véritable cauchemar qu'il traverse depuis qu'il a été relégué en zone 2. Il doit travailler sur les chaînes d'une usine dans des conditions terriblement dures. Que sont devenus ses amis, sa famille ? Linus va réussir à s'échapper et à rejoindre ceux qui luttent pour mettre fin à ce pouvoir totalitaire construit sur l'inégalité sociale. De la bonne science-fiction humaniste, menée tambour battant, avec un bon sens du suspense.

À partir de 12 ans

I. F.

CHABAS Jean-François
et BLONDON Hervé (ill.)

Les Hermines

[Casterman, coll. « Romans Dix et plus »,
6,50 €, ISBN : 2-203-11942-X.]

- Aucune voiture ne vient jamais dans ce quartier fait de cabanes et de détritrus, si ce n'est, parfois, celle de la police. Alors, Raphaël se précipite à la fenêtre et n'en croit pas ses yeux quand descendent d'un taxi une dame et sa fille, si belles, si blondes. Il se sent comme un rat gris et pouilleux face à une blanche hermine, lui qui ne fait plus que traîner son ennui à l'affût d'un mauvais coup. C'est là qu'elles ont décidé de vivre, au milieu de ces désespérés et de cette crasse. Pourquoi ? Et qui va transformer qui ? À quel prix ? Un livre qui aborde sans misérabilisme et sans fausse pudeur les thèmes de la pauvreté, mais aussi de la solidarité et de la dignité.

À partir de 10 ans

I. F.

FRIOT Bernard

Pressé, pressée

[Milan, coll. « Poche Junior, Éclats de rire »,
4 €, ISBN : 2-7459-0682-8.]

- Après *Histoires pressées*, *Nouvelles Histoires pressées*, *Encore des histoires pressées*, voilà *Pressé, pressée*, quatre volumes de toutes petites mais vraies histoires, étonnantes, parfois grinçantes, drôles mais aussi fortes et émouvantes. Dans cette dernière livraison, Bernard Friot donne la parole à une fille qui raconte sa vie avec son petit frère qui, bien sûr, l'enquiquine et ses parents, insupportables et formidables à la fois, comme tous les parents. L'écriture est rapide, ciselée, il faut aller vite, mais la justesse du ton et l'originalité du regard posé sur le quotidien, les blessures à fleur de peau qu'on devine, font qu'on n'est pas pressé d'oublier cette lecture !

À partir de 8-9 ans

I. F.

GERBER Alain et ROCA François (ill.)

Le Roi du jazz

[Bayard Jeunesse,
coll. « Les romans de Je Bouquine »,
5,80 €, ISBN : 2-7470-0688-3.]

- Dans les quartiers pauvres de la Nouvelle-Orléans, au début du siècle, Léon et Noël sont inséparables, mais Léon est noir et Noël est blanc. Devant une vitrine où est exposé un cornet à pistons, ils rêvent tous deux de devenir musiciens. Mais ni l'un, ni l'autre n'ont le moindre sou. Un jour, Noël reçoit le cornet en cadeau et, comme son copain en joue mieux que lui, il le lui donne. Mais Léon se retrouve accusé de vol... Une histoire de musique et d'amitié menée sobrement et efficacement par Alain Gerber, grand spécialiste du jazz et de son histoire.

À partir de 10 ans

I. F.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection par François BUSNEL, Laure MURAT,
François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

La Paix en toutes lettres

[Actes Sud/A ciel ouvert, 192 p., 15 €,
ISBN : 2-7427-4099-6.]

• Vingt auteurs vivant dans des pays confrontés à des épisodes de violence, de conflits témoignent. Les textes qu'ils ont écrits à la demande de l'association À ciel ouvert sont réunis dans cet ouvrage.

Vdp

ALPHANT Marianne

et LÉGER Nathalie (sous la dir.)

R/B Roland Barthes

[Le Seuil-Centre Pompidou-IMEC, 256 p.,
32 €, ISBN : 2-02-056732-6.]

LÉGER Nathalie (sous la dir.)

**Roland Barthes
au Collège de France**

[IMEC, 110 p., 15 €, ISBN : 2-908295-65-2.]

• Dans *Roland Barthes par lui-même* (1975), l'intéressé anticipait, façon Lagarde et Michard, son destin dans les manuels du futur. Depuis un bon moment déjà (réédition du *Plaisir du texte* par Carlo Ossola — hôte du colloque au Collège de France le 1^{er} décembre 2000), à propos de l'auteur des *Mythologies*, un véritable « révisionnisme » en histoire littéraire s'est mis en place : l'archive remplace l'œuvre, la plus critique des pensées se trouve réduite à l'intime... Les deux premiers Barthes (le marxo-brechtien, le sémiologue) sont désormais, pour cause de commémoration, recouverts, dissimulés, effacés par le dernier (l'hédoniste mélancolique des *Fragments d'un discours amoureux*). Là où on aimerait voir « RB » analysé selon les catégories du Barthes du *Degré zéro de l'écriture* (qui en 1953, non seulement dresse un état de la littérature après la guerre mais invente, après Sartre, une sociologie interne : *Situations 2* dans les termes de *Situations 1*, l'écriture comme stratégie dans la bibliothèque, entre langue commune et style singulier). Comprendre pourquoi, peu à peu, chez lui comme autrement chez Sollers, le *style* (le corps)

devint son *écriture* — selon quelle *stratégie*, dans quel *champ*. Ce « révisionnisme », ce Barthes « décaféiné », le Centre Pompidou l'expose du 27 novembre 2002 au 10 mars 2003 : « On traverse le monde contemporain et on s'aventure dans l'ombre d'une intimité. » Onze étapes, nous dit le programme... Surtout trois contresens : le premier, que j'ai dit, se matérialise dès l'entrée par la diffusion en boucle du passage de la *Leçon* sur sagesse, savoir et saveur, le second (qui permet de ne pas affronter la complexe question de l'exposition « littéraire ») prend l'objet de langage (social) barthésien pour le ready-made duchampien : une DS 19 noire accueille le visiteur (Daniel Buren dans *Les Inrockuptibles* ironise sur « le musée de la chaussure »); pourquoi pas l'abbé Pierre dans une cage ? Le troisième : au lieu de s'interroger sur la réflexion barthésienne sur l'image, on relève Barthes, jugé, j'imagine, trop peu *sexy*, par des commandes à des artistes contemporains (la même opération est arrivée à Sigmund Freud à Vienne, revu et corrigé, *19 Berggasse*, par Joseph Kossuth...). Le sommet est atteint par les fiches de travail disposées comme une installation d'art conceptuel. Malheureux lecteur qui découvrirait Barthes via Beaubourg... Le titre (ironique) du catalogue vend la mèche : *R/B*, comme si on ne comprenait plus le sens de *S/Z*... On peut même y lire, entre de pathétiques dissertations sur le dernier Barthes, un texte sur le plastique dans les années soixante... Des documents majeurs cependant : un « journal-moisson » et le carnet du voyage en Chine avec les écrivains de *Tel quel*. Plus trois interventions passionnantes de Jean-Louis Schefer, Philippe Sollers et Julia Kristeva (Barthes, « le Winnicott de la critique française »).

J.-P. S.

FARGE Arlette

La Nuit blanche

[Le Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle »,
96 p., 12 €, ISBN : 2-02-054171-8.]

• « Ce n'est pas un livre, ni une pièce de théâtre, c'est une forme d'écriture qui raconte et qui expose. » *La Nuit blanche* est née d'un fait divers retrouvé dans des archives : l'exécution, un jour d'avril 1770,

... de Pierre Le Roy, un jeune homme de 18 ans, mort sur la roue en place de Cambrai, « pour avoir mis la ville sens dessus dessous par l'envoi de lettres anonymes » et pour avoir « blasphémé contre le roi ». Familière des archives, mais aussi remarquable conteuse, Arlette Farge a su faire revivre Pierre, nous faire entendre sa rêverie et, dans son dernier dialogue avec sa promise, nous faire sentir le froid de la mort sur ses jambes. Elle sait aussi évoquer les cris de Paris, l'angoisse d'une mère, le « rien du tout » qu'il y a dans la poche des pauvres. Dans la dernière section de l'ouvrage, « Éclats et dialogues », Arlette Farge fait revivre des scènes de la vie quotidienne à l'époque de Pierre Le Roy : une dispute entre deux locataires, les retrouvailles d'une mère avec sa fille de 3 ans revenue de chez la nourrice ; passent aussi les cochons d'eau « sous les mauves sanguins des ciels d'Île-de-France », les noyés de la Seine, une blanchisseuse portant son linge mouillé, une jeune femme qui marche depuis trois jours vers Senlis pour demander sa grâce au Roi — tous ceux qui, « en douceur et sans malice, font l'histoire, terriblement ». *La Nuit blanche* est un livre (malgré tout), émouvant, poétique, tout en finesse.

F. S.-C.

HODGSON Barbara

Les Aventurières XVII^e-XIX^e siècle

[Le Seuil, 224 p., 35 €, ISBN : 2-02-055271-X.]

- On aimerait qu'ils soient tous comme ça, les beaux livres. Petits et luxueux, riches de textes comme d'images, dans ce format-là exactement (14 x 23 cm) qui permet de les lire n'importe où, avec cette qualité de reproduction et cette joyeuse maquette toute d'élégance et de dynamisme.

On aimerait qu'ils soient un peu moins chers, évidemment, mais à tout bien y réfléchir, on serait prêt à donner 35 € en échange de tels volumes pour sa bibliothèque. Voilà pour la forme. Le fond est à la hauteur. Il raconte l'itinéraire de femmes, souvent déguisées en hommes par précaution ou par nécessité, qui ont bravé tous les interdits pour « faire le tour de leur prison », selon l'expression de Marguerite Yourcenar, avec cet esprit de curiosité et d'aventure qui en font de véritables héroïnes. De l'Afrique

au Japon, de la Syrie au Tibet, ces récits de femmes vagabondes vous donnent ce goût de l'ailleurs qui a forgé une littérature (et ses adeptes) du voyage, à la fois instructive et romanesque. Tous les continents sont abordés : le Siam d'Anna Leonwens, l'Égypte d'Emily Beaufort, la Russie de lady Londonderry, l'Amérique de Fanny Trollope sont autant d'enseignements sur les risques encourus et les mœurs de l'époque. Un sujet en or, une jolie réalisation.

L. M.

NOLLEAU Eric

Petit-déjeuner chez Tyrannie.

Le crétinisme alpin

[La Fosse aux ours, 186 p., 16 €, ISBN : 2-912042-58-5.]

BOURGEADE Pierre

L'Objet humain.

Conversations avec Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gaillot

[Gallimard, coll. « L'infini », 186 p., 15 €, ISBN : 2-07-076866-X.]

NADEAU Maurice

- Serviteur !

Un itinéraire critique à travers livres et auteurs depuis 1945

[Albin Michel, 424 p., 22,90 €, ISBN : 2-226-13400-X.]

- Michel Leiris

ou la quadrature du cercle

[Maurice Nadeau, 128 p., 13 €, ISBN : 2-86231-179-0.]

- Une vie en littérature.

Conversations avec Jacques Sojcher

[Complexe, 176 p., 13,90 €, ISBN : 2-87027-948-5.]

- Époque passionnante, voire excitante, pour l'observateur qui a la chance d'assister à la transformation à vue du champ littéraire français... « D'un côté la littérature "exigeante", un chouia difficile (...), de l'autre la littérature "grand public" un chouia tartignolle », écrivait Chloé Delaume dans *Le cadavre bouge encore*, à la rentrée 2002. C'était avant...

Le fleuve des années 1983-1998 — restauration (tous les « retours à » esthétiques), spectacle (toutes les hétéronomies sociologiques) — a désormais des allures de delta, et la cohabitation, là comme en politique, craque de toutes parts. Dernier exemple : la très anti-médiatique revue *L'Atelier du roman*, au patronage déjà assez contradictoire (Milan Kundera, Michel Déon), devenant l'organe du département littérature des éditions Flammarion maintenant dirigé par Frédéric Beigbeder... Seule une sociologie interne-externe à la Pierre Bourdieu devrait pouvoir un jour nous éclairer. Énorme symptôme : après *La Littérature sans estomac* et sa participation à l'offensive *Cadavre bouge encore* (Léo Sheer-Chronic'art, voir *Vient de Paraître n° 10*), Pierre Jourde signe, avec son éditeur Eric Nolleau, un pamphlet à deux voix contre la « tyrannie » exercée par *Le Monde des livres* sur celui-ci. L'opération semble aussi complexe à interpréter que le 21 avril en politique (la protestation contre l'establishment allant de Le Pen à Taubira). Ce petit-déjeuner nous laisse sur notre faim quant à la capacité de Nolleau et Jourde à entrer dans l'analyse du « champ littéraire » après 1983 et 1998.

Si la charge contre le stalinisme soft d'une certaine presse littéraire réjouit (on prend un plaisir très *Guignols de l'info*, au portrait de Josyane Savigneau et de ses collaborateurs), les auteurs échouent devant la littérature — laquelle traite également de cette transformation à laquelle elle participe : manquent la complexité au cube de Philippe Sollers (*Femmes*), tout autant la simplicité nue de Christine Angot (de sa récente trilogie des « structures élémentaires de la parenté » littéraire). Surtout, ils luttent contre l'état des choses au nom d'une restauration plus profonde (« qualité France » : entre terroir façon Bergougnieux-Brive et voyage type Le Bris-Saint-Malo et... Jean-Philippe Domecq).

Retour à la « littérature exigeante » : pour mesurer le chemin parcouru depuis vingt ans, on doit plutôt lire le volume d'entretiens de Pierre Bourgeade, héritier du second surréalisme, aujourd'hui auteur de polars — toujours écrivain érotique, sur son demi-siècle d'activité. « En 1966, le monde

était à peu près tel que Gaston Gallimard l'avait connu lorsqu'il avait fondé sa maison d'édition (...) avant la première guerre. » Le livre, qui témoigne longuement de l'aventure du *Chemin* face à *Tel Quel*, est publié par Philippe Sollers. Ou ceux de Maurice Nadeau, historien du surréalisme, grand critique, immense découvreur aux *Lettres nouvelles* (1953-1976), directeur de *La Quinzaine littéraire* (depuis 1966), avec Jacques Sojcher. Ou son *Michel Leiris* de 1963, réédité. Ou le recueil de ses principaux articles de 1945 à aujourd'hui (le verso de *Grâce leur soit rendue*, ses mémoires). « De Trotsky à Kafka », dit la préface : loin d'être un abandon, l'engagement « au service » de la littérature approfondit l'engagement politique. Maurice Nadeau comme une butte témoin — au sens géologique — dans les tremblements de terre d'aujourd'hui (la querelle Savigneau-Jourde ou Roland Barthes révisé et corrigé par le Centre Pompidou...).

J.-P. S.

ORMESSON Jean (d')

C'était bien

[Gallimard, 260 p., 16 €, ISBN : 2-07-076819-8.]

- Ouvrir un livre de Jean d'Ormesson est toujours une fête. Une fois de plus, les phrases crépitent, les mots se précipitent et s'entrechoquent, les aveux fusent, la mélancolie pointe le bout de son nez... Jean d'Ormesson orchestre sa partition avec bonheur. Et c'est un vrai régal. Les temps ne sont plus à la légèreté. Et moins encore à l'insouciance. Il faut avoir la mine grave et le propos sombre. Ne plus rire, mais gémir. Ne plus admirer, mais blâmer. Ne plus jubiler, mais peiner. C'est une mode, bien sûr, et il faut espérer qu'elle passera : ceux de notre époque « cultivent leurs refus et leur mauvaise humeur avec ostentation », constate notre académicien. Contre ce nouvel ordre social, reste la littérature datée, hors d'époque, celle que nous propose Jean d'Ormesson. Rien à voir, en effet, avec ces récits intimistes où la déprime finit par noyer les nombrils dans l'encre des mauvaises plumes. Si d'Ormesson parle de lui (à nouveau), ce n'est pas pour s'apitoyer et moins encore pour s'expliquer. Ainsi retrouvera-t-on Jean

... qui pleure et Jean qui rit, successivement plongé dans ses livres, dans ceux des autres, sur les bords d'une rivière, dans les bras de jeunes filles dont il faudra deviner jusqu'aux parfums, sous le soleil des îles grecques... Bref, partout où l'on s'attend à trouver un ami de la liberté, un homme qui ne se laisse pas si facilement enchaîner, ni par les missions d'ambassade ni par la direction d'un journal. Peut-être y a-t-il de la fausse modestie chez cet homme. C'est un peu agaçant, pour certains, de constater que l'auteur appartient à une aristocratie qui n'est pas seulement dynastique mais intellectuelle : d'Ormesson sait vivre, flamber, rêver, écrire bien mieux que comploter, tramer, tâcheronner, bûcher. Il y a quelque chose d'aérien chez lui qui se retrouve jusque dans son style. Voilà donc un homme qui revendique le « rôle du benêt, du ravi de la crèche ». Jean d'Ormesson a de sérieuses prédispositions au bonheur. Au plaisir, surtout. Mais il sait aussi le communiquer aux autres. Il suffit de le lire pour se sentir transporté, envahi par la joie, cet état d'âme bien plus puissant que le confort que nos contemporains appellent bonheur. On découvre donc comment un homme qui se sait « invraisemblable » s'est appliqué à persévérer dans son être plutôt qu'à regagner les rangs de la « norme ». C'est édifiant ! L'hérédité, ici, n'explique rien du tout. Le père et la mère, remerciés largement, s'alarmèrent de la nonchalance érudite de l'enfant Jean qui, comme il se doit, se mit en tête de les faire hurler plus fort encore puis fit mine de s'assagir, n'écrivant ses livres que « tardivement », à trente ans. Mais il y a bien plus que cela, dans ce beau livre. Il y a les étoiles et les couloirs du temps, l'éternité et le chaos, les cendres et le sable, la pluie et le soleil, l'angoisse et les choix, l'ombre de Chateaubriand (ah, être Chateaubriand ou rien, le rêve de tous les bons projectiles!)... D'Ormesson se souvient qu'il fut philosophe, jadis, davantage parce qu'il convenait de passer des diplômes, sans doute, que par conviction. Aussi résume-t-il la vie heureuse à deux questions. Il convient de poser la première assez tôt et de répondre à la seconde pas trop tard. « Que faire? » et « Qu'ai-je fait de ma vie? » Le monde est rude mais il est beau.

Apprendre à en déceler les pièges est un sain exercice, mais il détourne de ce qui est peut-être la plus utile des choses : apprendre à jouir et à faire jouir. Jean d'Ormesson fait l'éloge d'un vrai savoir. Il réhabilite la lecture, l'écriture, le silence, la méditation, les rires, les larmes et les rêves... tout ce qui permet de se forger, au fil des ans, sa liberté. Laissons-le danser. Et dansons avec lui.

F. B.

PICHOIS Claude et AVICE Jean-Paul **Dictionnaire Baudelaire**

[Du Lérot éditeur, 502 p., 55 €, ISBN : 2-13-050940-1.]

• Claude Pichois, éditeur de Baudelaire, Nerval et Colette dans la Pléiade, nous a habitués aux monuments : œuvres complètes, biographies, essais, ses livres sont autant d'édifices durables, d'outils indispensables à l'histoire de la littérature. Ce *Dictionnaire Baudelaire*, co-rédigé avec Jean-Paul Avice, ne déroge pas à la règle : de Charles Abbattucci, ministre de la Justice au moment de la parution des *Fleurs du mal*, à Émile Zola, ce sont des centaines de notices qui offrent un corpus étonnamment varié autour de la figure du poète. On retrouvera bien sûr les incontournables « Delacroix » ou « Jeanne (Duval) » (occasion d'égratigner quelques « biographies fictives » surinterprétant le rôle de la maîtresse de Baudelaire), mais aussi des entrées plus inattendues comme « canaille » (« les gens qui ne se connaissent pas en poésie ») ou « gouge » (« mot de *vieille* langue, applicable à une danse macabre »). Si bien que ce *Dictionnaire* peut se lire comme on se promène, en s'arrêtant au hasard, chaque station étant riche de promesses et de surprises. On pourra bien sûr regretter la sécheresse un peu courte de certaines entrées (*les lesbiennes*, par exemple, seulement abordées en tant que titre et non pas comme thème baudelairien) ou jouer au jeu inévitable et un peu vain des absences (un article sur les « pièces condamnées » n'aurait-il pas complété utilement l'histoire du « procès » ? N'y avait-il pas lieu d'évoquer en soi la figure du « paria » ou du « dandy » ?). Reste que ces 502 pages demeurent un instrument indispensable aux baudelairiens et aux dix-neuviémistes, qui y trouveront à la fois une somme, une

référence et un « état des lieux » des connaissances historiographiques et littéraires, servis par une réalisation élégante due à un « petit éditeur » dont il convient ici de saluer l'effort.

L. M.

RONDEAU Daniel

Istanbul

[Nil éditions, 18 €, ISBN : 2-84111-223-3.]

- Après Tanger et Alexandrie, Daniel Rondeau arrive à Istanbul au terme d'un voyage en Méditerranée commencé il y aura bientôt vingt ans. Trois villes entre deux mondes, entre deux mers, situées sur le parcours d'un voyage homérique, trois villes comme des charnières à la surface du monde. Istanbul nous parle de choses qui sont et de celles qui ne sont plus, de la Grèce et de Rome, de la culture des tulipes, de la vente des tourne-oreilles, des yeux clairs de Natacha, des Arméniens et des Juifs, des travestis qui parcourent l'Istiklal, de la mémoire et de l'histoire, et des trois dieux qui veillent sur l'ancienne capitale ottomane. Une invitation au voyage.

Vdp

VOLTAIRE

et **ROCHETTE Jean-Marc** (ill.)

Candide

[Albin Michel, 220 p., 40 €, ISBN : 2-226-12935-9.]

- Tout le monde connaît *Candide*, mais depuis combien de temps ne l'a-t-on pas (re)lu ? À dater de l'école ? L'occasion est trop belle avec la parution de ce volume, illustré par le dessinateur Jean-Marc Rochette, prix Alph'Art Humour 2001 à Angoulême pour un *Napoléon et Bonaparte*, histoire des rêveries de deux fous dans un asile, proprement génial. *Candide*, conte philosophique écrit par un Voltaire de soixante-cinq ans, entendait dénoncer l'optimisme de Leibniz (d'où la fameuse maxime du précepteur Pangloss, répétée à longueur de temps : « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ») et lutter, par l'ironie et une morale habilement distillée, contre les intolérances et la violence de l'époque. L'itinéraire de *Candide* débute lorsqu'il est chassé du « paradis » pour avoir été surpris avec la belle

Cunégonde par le père de cette dernière. Commence alors pour le jeune homme hier confiant une errance effroyable à travers l'Europe, avec guerres, naufrages, atrocités, mensonges, bref, un voyage initiatique qui laissera *Candide* désenchanté, débarrassé de ses illusions mais conscient d'un principe vital : il faut cultiver son jardin. Récit vif et noir, drôle et sombre, *Candide* a trouvé en Jean-Marc Rochette son Voltaire du pinceau. Alternant aplats aquarellés, encres noires, camaïeux de sépias, traits de caricatures, profils de bandes dessinées, l'artiste joue sur toutes les gammes tout en respectant une unité de style qui donne au livre tout son sel et sa poésie renouvelée. Car Rochette, qui sait être léger et grave, donne un accès neuf au texte, dont il révèle à chaque image la lucidité et l'actualité.

L. M.

ESSAIS

Sélection par François BUSNEL, Gérard-Georges LEMAIRE, Laure MURAT, François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS.

ANDREU Anne-Sophie

Pierre Emmanuel

[Cerf, coll. « Littérature », 282 p., 22 €, ISBN : 2-204-06942-6.]

- C'est un beau livre et un livre qui manquait, depuis le *Pierre Emmanuel* d'Alain Bosquet dont la dernière édition remonte à 1971. Familière de l'œuvre de Pierre Emmanuel depuis plusieurs décennies, Anne-Sophie Andreu nous propose ici le portrait le plus approfondi et le plus juste du « personnage énigmatique, contradictoire et encombrant » que fut Pierre Emmanuel. Après avoir rappelé la notoriété du poète du *Tombeau d'Orphée* dans les années de Résistance, elle évoque son « narcissisme évident », mais aussi son courage intellectuel, sa fidélité « au souvenir de ceux qui, pour l'amour de la parole humaine et de sa vérité, ont péri dans l'Europe de Hitler », fidélité qu'il invoquera pour justifier sa démission de l'Académie française, en 1975. Les grandes étapes de l'œuvre (poésie et prose) de Pierre Emmanuel sont

... ensuite présentées et analysées, notamment à la lumière de ses rapports douloureux avec les femmes, depuis sa mère qui l'abandonna trois semaines après sa naissance jusqu'à cette jeune femme, rencontrée en 1975, qui sera la figure féminine de sa trilogie poétique (*Una ou la mort la vie*, 1978 ; *Duel*, 1979, et *L'Autre*, 1980). Les pages sur la religion du poète — catholique attiré par le protestantisme et passionné par les autres traditions religieuses —, religion qui n'était pour lui ni sécurisante ni tranquille, mais « un questionnement âpre et violent sur soi et sur le monde » ; les pages sur son allure, sa voix puissante, sa gaieté sont particulièrement suggestives. D'une grande finesse, étayé sur une information très sûre, le livre d'Anne-Sophie Andreu constitue à la fois la meilleure initiation à l'œuvre d'un poète injustement oublié et, pour ceux qui la connaissent déjà plus ou moins, une stimulante relecture.

F. S.-C.

BERGOUNIOUX Pierre
Jusqu'à Faulkner

[Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 147 p., 15 €, ISBN : 2-07-076657-4.]

- « C'est alors qu'un petit homme s'est avancé à Oxford (Mississippi). » Cette phrase, la dernière du livre de Pierre Bergounioux, donne la tonalité de son hommage à Faulkner. L'idée centrale en est que, la littérature classique arrivant à une sorte d'épuisement, la littérature ne pouvait renaître que dans un pays sans passé ou presque, sans tradition littéraire, un territoire vierge, comme le sud des États-Unis. « La chance de Faulkner, c'est que le matériau de la genèse lui est livré pour la deuxième fois, qu'Oxford [*Mississippi*] reproduit la situation originelle, la poussière, la boue, les constructions en planches (...). » Le livre commence par une évocation d'Homère que suivent quelques pages stimulantes sur Stendhal dictant *La Chartreuse de Parme*. Puis, la littérature ayant quitté « le vieux sol des sociétés agraires, les champs et les bois pour la ville, où tout finit », Pierre Bergounioux évoque Balzac avant de revenir à Faulkner (présent dès la première page mais momentanément oublié). Bergounioux loue « la puissance éclatante du livre noir, sauvage » qu'il avait repoussé lorsque, âgé de treize

ans et perdu dans les replis de sa montagne limousine, il avait un jour feuilleté par hasard *Sanctuaire*. De belles pages sur Proust, Kafka et Joyce (« Il appartenait à des hommes inaptes aux tâches pratiques, à la guerre, au négoce (...) d'établir la vérité cachée, la signification virtuellement enfouie dans tout événement »), et de nouveau, par contraste, Faulkner, « l'écrivain rural peu instruit » qui répète que « l'artiste n'a pas sa place en Amérique », où il n'y a « que le succès, qui s'évalue en dollars ». Pierre Bergounioux salue au passage, et à très juste titre, Maurice-Edgar Coindreau, qui traduisit en français *Une rose pour Emily*, mais je ne m'explique pas pourquoi, à aucun moment, n'est mentionné André Malraux qui, en 1933, préfaça la traduction française de *Sanctuaire*, où il découvrait « l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier ».

F. S.-C.

LINDENBERG Daniel

Le Rappel à l'ordre.

Enquête sur les nouveaux réactionnaires

[Le Seuil, coll. « La république des idées », 96 p., 10,5 €, ISBN : 2-02-055816-5.]

MILNER Jean-Claude

Y a-t-il une vie intellectuelle en France ?

[Verdier, 28 p., 3,50 €, ISBN : 2-86432-367-2.]

MURAY Philippe

Exorcismes spirituels III

[Les Belles Lettres, 458 p., 21 €, ISBN : 2-251-44209-X.]

- Nouvelle philosophie en 1977 (on se souvient de l'analyse de Gilles Deleuze puis nouvelle droite, ralliements massifs d'intellectuels à Alain Juppé lors du mouvement de décembre 1995 (je rappelle la riposte de Pierre Bourdieu), affaire Renaud Camus... Périodiquement, le champ intellectuel, le champ littéraire connaissent des crises qui se traduisent par des feuillets médiatiques. Le livre de Daniel Lindenberg sur *les Nouveaux Réactionnaires* prend incontestablement place dans cette « série ». Il attaque le reniement des idéaux de 1989 (et de 1968) chez certains intellectuels

(au moment où, à l'occasion du 21 avril 2002 puis de l'élection de Jacques Chirac, certains — quittant une gauche qui n'était plus de gauche pour une droite plus adroite — font le pas politique qu'ils avaient depuis très longtemps fait dans les idées : Luc Ferry, Blandine Kriegel, Alexandre Adler, pour ne citer que ceux qui ont directement rejoint le pouvoir politique...). Un chapitre par «procès»: de la culture de masse, de la liberté des mœurs, des intellectuels, de mai 1968, du «droit-de-l'homisme», de la société «métissée», de l'islam, de l'égalité. L'enjeu de ce livre, aussi sympathique que confus, est néanmoins compliqué à démêler. D'abord, parce que le problème est, pourrait-on dire (comme lors de «l'affaire Camus»), posé à l'envers: ce ne sont pas les «nouveaux réactionnaires» qui se regroupent... Plutôt un «ex-progressiste» qui se réveille en sursaut, effrayé (et, dit-on, Pierre Rosanvallon, directeur de la collection, avec lui) de ce qu'il reconnaît chez les siens. Surtout, ici, Lindenberg ne perçoit pas que c'est la fracture de 1995 qui s'est déplacée à l'intérieur du centre droit intellectuel, et divise des corporations différentes, historiens et philosophes (d'où République contre Démocratie, *Le Débat* contre *Esprit...*), plus que des idéologies contraires. Surtout (bis) là, Lindenberg, qui ignore au passage tout de la restauration littéraire (la tenaille terroir-voyages), amalgame la littérature aux idéologues (Houellebecq, Dantec, Muray) quand leur temporalité est infiniment différente (il n'y a, par exemple, pas de «mépris du tourisme» chez Houellebecq le petit Blanc). Il y a fort peu d'histoire des idées dans le livre de cet «historien des idées»: bien que membre du très catholique *Esprit*, Lindenberg est fortement «radsoc»: pour lui, Dieu est tellement mort qu'il ne pense pas — sauf fugitivement, parlant de Claude Lefort — à retracer les conséquences intellectuelles de sa mort depuis 1789. La sociologie est l'une d'elles. Il y a encore moins de sociologie des intellectuels chez cet «historien» (Bourdieu, pour Lindenberg, semble n'avoir jamais existé): un examen des évolutions de *l'homo academicus* depuis 1968 l'aurait pourtant éclairé (de ce point de vue, l'opuscule contemporain de Jean-Claude

Milner est exemplaire).

Si les «nouveaux réactionnaires» (Finkielkraut, Gauchet ou Taguieff) ont, dans la polémique, plutôt conforté Daniel Lindenberg, ce sont les écrivains qui ont le plus subtilement riposté: Houellebecq, Muray. Il suffit de lire le troisième volume des *Exorcismes spirituels* de Philippe Muray, qui paraît au même moment, pour saisir la différence entre un regard romanesque et celui d'un idéologue du «c'était mieux avant». Philippe Muray est un *romancier par essais* qui tente une «psychopathologie de la vie quotidienne» (le langage prône de *l'homo festivus*), qui raconte le monde post-historique (on peut penser à Queneau réécrivant Kojève, à Marcel Aymé, auquel il consacre une magnifique étude, à Alexandre Vialatte, dont il a pris la succession dans *La Montagne...* au Barthes des *Mythologies*). Toutes proportions gardées, on a envie de rappeler à Daniel Lindenberg ce que Marx disait de Balzac. Post-scriptum: à l'heure où j'écris ces lignes, le feuilleton s'est déplacé. Daniel Lindenberg est remplacé et *illustré* par Alain Minc: un très ancien «nouveau réactionnaire» attaque les minorités baptisées «nouveaux maîtres»...

J.-P. S.

NEMER Monique

Raymond Radiguet

[Fayard, 450 p., 25 €, ISBN: 2-213-61319-2.]

- La manie des centenaires et des célébrations apporte parfois de belles surprises. Ainsi de la biographie de Raymond Radiguet, dont les dates de naissance et de mort ne lassent de produire toujours le même effet stupéfiant: 1903-1923, soit vingt ans de la vie d'une comète dont Monique Nemer nous retrace l'itinéraire avec précision et patience. Autant le dire d'emblée, nous avons affaire ici à un modèle du genre, qui tient sur 500 pages cette difficile promesse: entrer dans le détail sans s'y égarer, conserver cette hauteur de vue qui donne aux jugements leur valeur et mettre sans relâche en perspective l'œuvre et la vie, principes sans doute élémentaires mais si souvent négligés dans la plupart des cas. Alliant une grande finesse d'analyse à un solide sens de l'histoire, Monique Nemer s'emploie avec méthode à défaire un mythe (l'enfant prodige,

... la créature de Cocteau et de Bernard Grasset) pour mieux révéler l'écrivain au tempérament exceptionnel, dont les œuvres et leur genèse — *Le Diable au corps*, notamment — trouvent pour la première fois un véritable éclairage. Admirative et lucide, l'auteure parvient à ce délicat équilibre d'être engagée politiquement et personnellement dans son livre sans pourtant se départir d'une distance critique qui rend son hommage toujours plus convaincant malgré l'effet « rempart » de citations peut-être un peu longues et nombreuses dans l'économie du récit — mais la révélation d'un défaut n'asseoit-il pas toujours mieux la légitimité d'un éloge? Inutile de préciser que ce *Raymond Radiguet* fera date — reste à espérer qu'il fera aussi des émules.

L. M.

SCHIFFTER Frédéric
**Pensées d'un philosophe
 sous Prozac**

[Milan, 100 p., 13 €, ISBN : 2-7459-0758-1.]

- Frédéric Schiffter est un écrivain avant d'être un philosophe. Un penseur plus qu'un philosophe, d'ailleurs, selon la typologie très personnelle qu'il établit : « le penseur ne raisonne jamais et n'apporte aucune lumière sur le monde. Il s'efforce d'être lucide sur lui-même — ce qui éclaire bien mieux les hommes. » Epictète, Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal ou Chamfort plutôt qu'Aristote, Descartes, Kant, Hegel ou Heidegger. Cette précision faite, préparez-vous à passer un moment de pur plaisir. Car voici un livre à la fois drôle, parfaitement iconoclaste, philosophiquement irréprochable, délicieusement irrévérencieux, qui pourfend les idées reçues, mais surtout les modes que l'on voudrait bien nous refiler. Prof en terminale dans un lycée de Biarritz, Schiffter rend compte d'une curieuse expérience, sur laquelle la plupart de nos grands esprits sont étrangement silencieux : la dépression. Mais sa dépression n'est nullement l'occasion de nous entretenir de considérations fumeuses sur son nombril. Schiffter l'expédie en vingt pages et consacre le reste de cette vibronnante métaphysique du chagrin à ce que la dépression lui a permis de produire, c'est-à-dire le meilleur.

Ah, si tous les élèves de terminale pouvaient lire ce petit livre, quel profit ils en tireraient ! Ils découvriraient que l'on peut s'affranchir de ce conditionnement mental qui veut que l'on ne puisse philosopher qu'en souffrant, le nez dans les livres, et en se grattant fiévreusement. La philosophie ne s'enseigne pas à condition de souffrir mais à condition que l'on ait le désir authentique d'y goûter. Rien d'autre. Tout le problème est de déclencher ce désir, dont il apparaît de plus en plus douteux qu'il soit, comme le prétendait Aristote (mais autres temps, autres mœurs), « naturel ». Une fois qu'on l'a, ce désir, la philo apparaît comme « un art de penser la vie ».

F. B.

TYTELL John
Ezra Pound, le volcan solitaire

[Traduit par Philippe Mikriammos, Éditions du Rocher, 468 p., 25 €, ISBN : 2-268-04394-0.]

- Jeune homme, Ezra Pound a été un extraordinaire prosélyte de la littérature et de l'art de son temps. Il a désiré jeter un pont entre les États-Unis, Londres et Paris. Il a su reconnaître le talent de T. S. Eliot, de James Joyce, de P. Wyndham Lewis, du sculpteur français Henri Gaudier Brzeska. Son énergie ne semble pas avoir de frein et son intuition est extraordinaire. Quand, lassé de ce travail titanesque au service d'autrui, il se consacre un peu plus à son œuvre et commence aussi à se passionner pour des sujets qui, en apparence, sont loin de ses préoccupations : l'économie et la politique. Son installation à Rapallo, en 1924, marque un tournant dans son existence. Il se consacre d'abord à la composition de la gigantesque suite poétique qui fera sa gloire posthume, les *Cantos*. Cela ne l'empêche pas de déployer une activité pléthorique, écrivant pour de nombreuses revues (*The Dial*, *This Quarter*, etc.) et finissant par créer la sienne, *The Exile*, traduisant Cavalcanti et Confucius, et correspondant avec une foule d'écrivains. Mais la polémique qu'il entame avec de nombreuses rédactions et sa dénonciation de plus en plus virulente de l'économie américaine le condamne à l'isolement.

En 1932, il publie *ABC of Economics*. C'est alors qu'il renoue avec Marinetti et qu'il est reçu par Mussolini à Rome. Il lui expose ses conceptions économiques et revient enthousiasmé par cette entrevue, comparant le Duce à Jefferson : en 1935, il publie un essai intitulé *Jefferson and/or Mussolini*, apologie sans retenue de ce dernier. À la fin de cette année, le comte Ciano l'invite à utiliser les ondes de *Radio Roma*. De plus en plus, il tient des propos antisémites virulents, attaque le système politique américain et insiste sur les causes économiques de la guerre qu'il croit être inévitable. Son *Guide to Kulchur* (1937) ne fait que souligner un engagement toujours plus net en faveur du fascisme et même du nazisme. En 1939, il écrit à Cummings que « l'Allemagne a raison à 90 % dans le spectacle actuel ». Il collabore à des périodiques italiens, même à une revue de propagande allemande de langue anglaise. Il propose aux Italiens toutes sortes de projets éditoriaux qui sont enterrés, mais parle toujours à la radio (il fait en tout 125 émissions). Inculpé par son pays de trahison le 26 juillet 1943 (un jour après la chute de Mussolini), il continue de s'adresser à ses compatriotes, cette fois de Milan. Quand les Alliés entrent à Rapallo, en mai 1945, il est arrêté et incarcéré à Pise dans une cage grillagée et éclairée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est là qu'il écrit son chef-d'œuvre, les *Cantos pisans*. Rapatrié en décembre, il est examiné par quatre psychiatres et n'est finalement pas jugé. Il passe douze ans dans ce qu'il appelle le « trou d'enfer » avec les aliénés. Le mythe de Pound ne cesse de grandir et l'on parle même de lui pour le prix Nobel. Libéré, il ne sortira plus jamais de son silence, jusqu'à sa mort...

G.-G. L.

POÉSIE

Sélection par Marc BLANCHET, Yves DI MANNO, François de SAINT-CHÉRON.

BIANU Zéno

Le Battement du monde

[Lettres vives, 46 p., 12 €, ISBN : 2-914577-13-3.]

- Entrer dans l'écriture de Zéno Bianu, c'est quitter quelques certitudes et s'abandonner au vertige. Une musique du rêve peuple chacun de ses poèmes et sa prose poursuit, telle une quête, ce désir d'infini où l'amour et l'amitié se donnent en partage. *Le Battement du monde* n'a de brièveté que l'allure : il se lit avec la lenteur propre à l'écoute et au recueillement. Van Gogh et Bacon se rencontrent ici, sur un champ d'étoiles, et Zéno Bianu, dont la langue est aussi une langue engagée, une langue d'interpellation, les emmène dans une méditation personnelle et émouvante : « Ce vent de Van Gogh, c'est aussi le vent d'Hendrix — *and the wind cries Mary*. C'est le même vent. C'est le vent même. En prise sur le monde, en prise avec ce ciel que Constable appelait l'orgue des sentiments. Le battement du monde. Le vent des bâtisseurs de ruines. L'irradiation de bonté que tu déclenches à travers la peau. Le même souffle au même moment. On sait que l'on aime à la profondeur du souffle. La même demande, le même besoin du souffle de l'autre. La nuit étoilée, la lune, l'éclipse, une trinité d'amour. Avec cette émotion de la nuit en plein jour. Écoute. Tu entres dans la nuit en plein jour. Tu entres dans la mort en pleine vie. Le labyrinthe t'interroge à tout instant. C'est le mystère d'une apparition qui est une disparition. Le mystère d'un affleurement. » De cette intériorité qui a le goût du partage et de l'altérité, Zéno Bianu n'a pas fait un principe, mais une vérité d'être. Ses différents écrits l'ont mené vers la poésie comme l'essai. Avec Corinne Atlan, le volume qu'il vient de traduire pour Gallimard (Collection « Poésie ») et intitulé *Haïku, anthologie du poème court japonais* va faire date. C'est une réalisation remarquable, découpée selon ces saisons essentielles dans l'écriture japonaise poétique et dans la culture même de ce pays. *Le Battement*

... *du monde* et ce volume exceptionnel de *Haiku* font partie de ces livres à mettre dans ses poches pour faire la route — éveillé.

M. B.

DELISSE Louis-François

Aile, elle

[Le Corridor bleu, 200 p., 14 €, ISBN: 2-914033-05-2.]

- Il est périodiquement rassurant de constater que des éditeurs, par passion, se donnent la peine d'exhumer des œuvres non seulement confidentielles mais pratiquement inaperçues et dont, sans leurs efforts, nous continuerions sans doute d'ignorer l'existence. Avant la parution du présent volume, j'avoue que je ne connaissais pas l'existence de Louis-François Delisse. Né en 1931 à Roubaix, celui-ci a très tôt choisi l'exil et vécu au Niger, du début des années 1950 à la fin des années 1970 — ce dont témoigne toute son œuvre poétique, celle en tout cas qui est ici réunie. Soutenu par René Char, publié dans l'élan par GLM (qui imprimera deux titres : *Soleil total* et *Le Vœu de la rose*, au seuil des années 1960) son éloignement géographique le maintiendra ensuite à l'écart du monde éditorial et il faudra attendre les années 1990 pour que quelques fragments paraissent en revues, puis qu'un recueil majeur — *Dieu-tige* (composé en 1957-1958) — paraisse aux éditions Myrddin. Tous ces textes sont maintenant réunis dans *Aile, elle*, et le Corridor bleu annonce un second ensemble, de textes plus récents. Ce qui frappe immédiatement, c'est le double décalage — linguistique et culturel — qui fait de ces poèmes des textes profondément, authentiquement *étrangers* (nombre d'entre eux sont d'ailleurs des « adaptations » ou des réécritures de légendes et d'épopées africaines, peules notamment). Au point que — plutôt qu'un auteur né en Métropole — on a souvent l'impression de lire l'un de ces écrivains francophones qui ont su perturber notre tradition poétique par l'intrusion de vocabulaires, de métaphores, de paysages *autres*. Il y a également chez Delisse une densité, un resserrement, une économie prosodique qui font parfois penser à la manière dont

Jerome Rothenberg transcrivait à la même époque les poésies traditionnelles amérindiennes : « Regarde-moi / frêle l'herbe / puis jaillit / la fleur / ne me regarde plus. » Ou, plus loin : « Contre le ciel / sous sa bouche / le lézard éclaté / contre son ciel // héron quand il passe / j'ai été regardé / de l'œil rond de l'amour. » C'est une belle découverte, une œuvre ténébreuse et solaire, miroir d'une terre inédite et d'un temps circulaire, attendant désormais les lecteurs que lui vaut à juste titre cette mise en lumière.

Y. d. M.

GRAZIANI Romain

Mues indigènes

[Fata morgana, 52 p., 10 €, ISBN: 2-85194-580-7.]

- Après un premier recueil aux éditions Corti (*Amor Fati*), Romain Graziani, âgé d'une trentaine d'années, publie *Mues indigènes*. D'un titre à l'autre, on découvre une métamorphose, et des thèmes et de l'écriture, qui fait passer d'un certain goût de la méditation du premier recueil à des mouvements plus brusques au second, avec un sens de l'auto-dérision que l'auteur pratique certes contre soi mais aussi contre toute prétention littéraire. Si on peut penser à Michaux parfois, pour cette intériorité déroutante et davantage mise à mal dans le témoignage, on peut affirmer surtout la singularité de cette poésie qui, entre vers et prose, oscille, balance, avec l'ondolement d'un serpent. Mais c'est bien nous qui sommes sous le charme de cette écriture sensuelle, où chaque phrase est travaillée avec un sens de la formule évident, dressant, du microbe au dauphin, de l'amoureux dépité à l'amoureux revenant, un autoportrait rare en poésie. Ces *Mues indigènes*, malgré leur grandeur de ton, sont tout sauf confortables : nous traversons un monde d'incertitudes et de masques, d'attirances et d'incompréhension. Romain Graziani a su bâtir, jusqu'à l'obsession, une langue « capiteuse », dont les sensations étourdissent et dont les pensées rivalisent avec leur propre destruction. Il y a là un art de la rumination, où plane autant l'irrévérence de Nietzsche que la capacité humaine

à descendre en soi, peut-être pour un voyage sans retour. Ces états de reptation, ces feulements de fauve, ces gémisséments et cris mènent progressivement à une reconnaissance du monde, une renaissance, que l'amour établit sans la nommer: « Dès demain, je ne céderai plus à mes visions hauturières, mes extases de plaisancier en déroute. Ni sommets ni fosses, un long sevrage s'impose pour retrouver la verdure. Mes oppressions aussi seront des plus austères. Je tairai jusqu'aux prestations du soc dans le corps du désir. Ma bonne amie m'enjoint de ne pas me soucier du chaos autrement que très ordinairement, et c'est assez: l'influx et le refrain, le caillou prélevé de la roche, et c'est encore cime dans mes mains. »

M. B.

GUILLAUME Daniel (sous la dir.)

Poétiques & Poésies contemporaines

[Le Temps qu'il fait, 380 p., 29 €, ISBN: 2-86853-367-1.]

- Les publications universitaires se multiplient depuis quelques années, pour commenter avec moins de retard — ou plus à vif — la création poétique contemporaine: comme si l'on cherchait à réparer les travers de jadis, en étudiant certains auteurs avant qu'ils n'aient plus grand-chose à écrire ou se soient définitivement tus. L'effort est méritoire: encore faudrait-il qu'il s'effectue avec un minimum d'objectivité, surtout lorsqu'on vise à dresser les contours du paysage dans son entier. Plusieurs publications récentes nous ont hélas montré que ce n'est pas toujours le cas, d'autant que la confusion (si ce n'est la collusion) règne de plus en plus, entre « poètes » et « universitaires ». Sous cet angle, le gros volume rassemblé par Daniel Guillaume est à la fois décevant et encourageant. Décevant, parce qu'il entérine pour l'essentiel la division manichéenne entre les deux « Parnasses contemporains » à quoi l'on voudrait ramener les écritures actuelles: néo-lyriques contre littéralistes (ou traditionalistes vs. avant-gardistes), en une énième version de l'indéracinable querelle des Anciens et des Modernes. Encourageant, néanmoins, parce que quelques études excèdent tout

de même ce découpage arbitraire, qui exclut *de facto* les auteurs (ils sont nombreux...) refusant de se ranger derrière ces bannières et dont l'œuvre au contraire efface, recompose ou excède les repères existants. L'ouvrage se divise en deux sections: la première présente cinq interventions assez divergentes, de portée générale; la seconde, quatorze études consacrées chacune à un auteur particulier. Rien de bien nouveau, d'ailleurs, dans cette dernière partie: la plupart des poètes retenus (Bonnefoy, Jaccottet, Roubaud, Fourcade même...) sont déjà largement commentés. On retiendra surtout une bonne mise en perspective du travail d'Hocquard et une pertinente étude sur Denis Roche, par Th. Baldacci. Quant à la première partie, s'il s'agissait d'y présenter une vue contrastée du paysage poétique contemporain, on ne peut pas dire qu'elle tienne vraiment ses promesses. Des cinq interventions qui la composent, les deux premières (Davreu, Meschonnic) n'excèdent guère le plaidoyer *pro domo*; la dernière est de qualité, mais on ne comprend pas très bien pourquoi elle a été insérée là, s'agissant d'une étude sur le travail de M. Métail (par J.-P. Bobillot). Au bout du compte, seuls les textes de J.-M. Gleize et de J.-C. Pinson se risquent à une esquisse synthétique, avec des bonheurs divers. En brossant la chronologie des revues poétiques marquantes depuis les années 1960, Gleize semble d'abord soucieux de minimiser le rôle de certains (« Action poétique » au premier chef) et de souligner *in fine* l'importance du sien. Pinson, par contre, a le mérite (il est le seul, dans ce volume) d'avancer que les termes du débat sont faussés, de proposer d'autres recoupements et de citer certains auteurs généralement écartés par les exégètes du moment. Même si l'on n'est pas tenu de le suivre dans tous ses commentaires, son texte invite clairement à la relecture et au réexamen des clivages qui opposent (et unissent) les pratiques poétiques contemporaines. Au-delà des chapelles — et de tous ceux qui les étayent, par carence ou par intérêt.

Y. d. M.

LA GENARDIÈRE Philippe (de)

Simple Mortels

[Actes Sud, 428 p., 23 €, ISBN: 2-7427-4110-0.]

• Philippe de la Genardière n'avait pas publié depuis *Gazo* (1996), en dehors d'un bref récit (*Le Tombeau de Samson*) centré sur une enfance dans la France des années 1950. Son nouveau roman, *Simple Mortels*, s'attache quant à lui à une période moins « ancestrale » de notre histoire, puisqu'il tente de cerner, à travers le destin presque ordinaire d'une famille contemporaine, le basculement qu'ont connu nos sociétés durant l'ultime décennie du siècle précédent. Entrecoupé d'« intermèdes » qui rythment les trois grands mouvements du livre, égrenant comme une bande d'actualités les événements majeurs de ces dernières années, l'ouvrage débute avec la chute du mur de Berlin et se clôt sur les attentats du 11 septembre. On peut d'ailleurs se demander si ces rappels événementiels étaient indispensables, car la trame narrative prend elle-même parfaitement en charge ce matériau historique, dans lequel les destinées des personnages s'inscrivent comme des archétypes (ou des « modèles ») sans rien perdre de leur densité proprement romanesque. Les chapitres se concentrent alternativement sur les protagonistes de cette famille (le couple des parents, celui des deux enfants) que l'on voit s'aimer, se déchirer, se déliter tour à tour, au fil de dix années. Pourtant — et ce ne sera pas une surprise pour ceux qui connaissent l'œuvre de Philippe de la Genardière — la thématique profonde de l'ouvrage est moins sociologique que sa structure et son projet affiché ne pourraient le laisser croire. Plus on avance dans le fil du récit, en effet, plus les grandes tensions cachées qui le sous-tendent se révèlent, l'éclairant d'une lumière primitive, quasi sacrificielle : le temps circulaire qui oppose et lie les générations, l'élan incestueux, le meurtre symbolique, l'animalité qui sommeille, tapie sous le vernis des conventions sociales. Livre ambitieux, on le voit, porté de part en part par cette écriture obsédante, musicale et scandée, cette composition sérielle dans la nuit du langage qui est la marque

de l'auteur — de *Battue* à *Morbidezza*, en passant par *Le Roman de la communauté* — et qu'il mène ici à une manière d'aboutissement, en y plaquant pour les faire résonner de page en page, jusqu'à leur terme, ses accords envoûtés, prolongés, souverains.

Y. d. M.

LE PETIT Claude

Sonnets luxurieux

La Chronique scandaleuse

[Urdla, 98 p., 18 €, ISBN: 2-914839-02-2.]

• « Claude Le Petit fut brûlé sur la place de grève, à Paris, le 1^{er} septembre 1662 », nous précise Patrick Béghain dans la postface de cette belle édition des *Sonnets luxurieux* et de *La Chronique scandaleuse*.

Et de poursuivre : « Il avait environ 23 ans.

[...] Son crime : "lèse-majesté divine et humaine" ; la raison : "avoir composé, écrit et fait imprimer des écrits impies, détestables et abominables contre l'honneur de Dieu et de ses Saints", en l'occurrence divers textes qui devaient former un recueil intitulé *Le Bordel des muses*. »

Une fois de plus, la langue s'avère scandaleuse quand elle refuse les dogmes et révèle, en un vocabulaire sans censure, les élans ou les caprices de la chair, avoue les fascinations et les goûts, en faisant preuve d'une inventivité qui la rend encore plus condamnable. L'auteur s'attaque aussi à une ville de Paris dans toute sa médiocrité. Le poète est encore ici le frère du voyou, celui qui est prêt à utiliser l'*art goth*, l'argot des villes et du peuple. Irrespectueux, Le Petit célèbre le meurtre quand il fait rire si souvent en cachette, et le bordel quand tout le monde y va. Quand la pensée se dit hautement, le verbe doit lui être semblable : on rit et on admire beaucoup à la lecture de ces poèmes. Ainsi Paris dans *La Chronique scandaleuse* : « Bernons cette vieille bicoque, / D'un vif et d'un piquant pinceau ; / Voyons tout ce qu'elle a de beau, / Afin qu'avec toy je m'en mocque ; / N'espargnons point ce beau Paris, / Je m'en gauberge et je m'en ris, / Je raille tout ce qu'il peut faire ; / Et s'il ne perd de son credit, / Dy hardiment, Muse sevre, / Que c'est un sot qui te l'a dit ? ». Ou ce *Sonnet foutatif* : « Foutre du cul,

foutre du con./ Foutre du Ciel et de la Terre./
Foutre du diable et du tonnerre./ Et du
Louvre et de Montfaucon.// Foutre du temple
et du balcon./ Foutre de la paix, et de la
guerre./ Foutre du feu, foutre du verre./
Foutre de l'eau et de l'Helicon.// Foutre des
valets et des maîtres./ Foutre des moines
et des prestres./ Foutre du foutre et
du fouteur.// Foutre de tout le monde
ensemble./ Foutre du Livre et du Lecteur./
Foutre du sonnet, que t'en semble?»

M. B.

MABIN CHENNEVIÈRE Yves

Traité du vertige

[La Différence, 462 p., 20 €,

ISBN : 2-7291-1436-X.]

- Voici un « vertige » qui ne se laisse pas définir. Il s'est emparé de la langue — à moins que ce ne soit l'inverse — il parlera, en émergeant du silence, même s'il semble parfois en avoir la même nature, en détacher des blocs devant nous. Il a son rythme, comme certains ont leur douleur, expriment leur joie — ou leur stupeur. Procession lente, mesurée, en quelque sorte impitoyable dans son énoncé, le *Traité du vertige* d'Yves Mabin Chennevière est aussi l'invention d'une langue, riche en méditations. La langue ici créée donne à réfléchir comme elle ouvre sur des espaces de sommeil et de rêve, donne à rêver comme elle s'ouvre sur des dimensions où le chiffre est déjà une pensée en soi, où la mesure connaît en elle-même son propre chaos. Le vertige est à ce prix : soumettre la gravité d'une image tout en se défiant du savoir et du bavardage des hommes. « Fluide infiltration de l'éloge provoqué/ le sang, refuse des vertiges heureux/ colore de sagesse le discours mercenaire/ de tendresse l'enfant héritier de son âge, // l'inutile dialogue sert d'appât sirupeux/ au fertile coupable de l'ultime éclosion, / dévoreur insouciant de ses échecs amers, / indigestes échos de son adoration chronique, // la maladresse des humbles provoque l'arrogance/ des maîtres épuisés de n'avoir su convaincre/ le courtisan aveugle éperdu de confiance/ d'abandonner la nuit lasse de l'accueillir, » : à cette virgule près, ce poème en quatre temps embrasse donc le langage, avec un éventail d'adjectifs

à l'encontre des « bonnes règles » de la poésie, dans un flux qui ajoute à ce vertige.

Cet ouvrage, précisons-le, reprend quatre recueils dont trois parus précédemment aux éditions de La Différence. Il permet de prendre conscience d'une poésie écrite dans le temps, et peut-être contre, ici rassemblée comme repensée. Une poésie qui appelle et fustige, provoque et médite, découvre et préserve : « Humilié le double esquisse une révolte/ projette au visage du modèle endormi/ l'image de leurs corps vomie par le miroir/ où d'un rire éclatant il s'est anéanti, // mis à l'écart du jeu l'arbitre des conflits/ attend impatient l'éveil de la vengeance, / s'installe à la marge des récits héroïques, / surveille l'intrusion des fictions mortifères, / . »

M. B.

MATHÉ Jean-François

Le Ciel passant

[Rougerie, 98 p., 14 €, ISBN : 2-85668-090-9.]

- Écrire une poésie qui témoigne du quotidien sans en avoir la pesanteur, qui s'ouvre à l'indicible sans se laisser charmer par l'infini : c'est à quoi s'applique le poète Jean-François Mathé dans *Le Ciel passant*, prix Kowalski 2002. Trouver un équilibre pour les mots et les sensations qui soit proche de celui qu'un homme amoureux des choses et des gens recherche. Il y a certes de la déception, plus encore de la souffrance, comme il y a inévitablement de la nostalgie, à sentir que le temps passe, qu'il emporte des amis ou des preuves d'amour. La poésie est là, pour recomposer les visages, faire revivre les lieux et les instants. Car ici, c'est plutôt le ciel qui passe que le temps — entraînant, ou révélant, à son passage les petits miracles du quotidien. Jean-François Mathé ne combat pas, mais avec vigueur relève les manifestations d'un quotidien qui n'a plus de pesanteur, et semble même danser autour de nous : « Le passant qui a marché/ jusqu'à l'épuisement de son ombre/ s'arrête/ pour entendre sonner midi/ douze coups dans l'air clair/ comme si le temps/ heurtait quelque armure/ qui n'a jamais protégé personne // demain sera sombre/ aucun passant n'en attend rien sinon/ peut-être de voir la neige/ remplacer la pluie/ une chute plus lente/ comme si avec elle on/

... tombait du ciel si légèrement/ qu'il reste une chance d'y remonter.» Ce n'est pas un art de l'apaisement que pratique pour autant Jean-François Mathé: ce monde est dur, on s'y écorche, s'y blesse, s'y perd. Ce poète témoigne plutôt d'un art de la discrétion: des images avancées avec délicatesse sur l'échiquier des formes et des correspondances, la recherche d'une expression juste et mesurée qui puisse parvenir à créer ce frisson propre à la lecture de poésie: «Le ciel passant/nous lui avons confié/ le vol maladroit de la mémoire/ ses ailes à retremper/ dans des bleus d'autrefois// et à la tête vide/ en attendant que tout revienne/ nous avons accepté/ les pierres du chemin/ et la douleur d'un premier pas/ à côté du soulier// marcheurs danseurs/ avaleurs de sabres du souffle/ nous avançons pour ouvrir/ le temps terrible qui nous tient.»

M. B.

PERRET Jean-Marie
**Grande Liberté de l'air
 au-dessus du fleuve**

[Obsidiane, 60 p., 11 €, ISBN: 2-911914-55-4.]

- Aussi vrai que le monde est une étude, les poèmes de Jean-Marie Perret sont des sonates. C'est donc le premier volume de celles-ci que ce poète bourguignon nous donne à déchiffrer, indiquant par le titre le sentiment qui sera à exprimer, parfois insaisissable, comme l'est la Nature, dans laquelle il puise des mirages réels. Si l'on peut jouer en sourdine nombre de ces pièces, le lecteur s'appliquera surtout à doser l'émotion et l'intelligibilité du texte. Méditer ne se fait pas seulement dans l'obscurité. Il y a des lumières crues qu'il faut rendre, des ivresses qu'on ne peut masquer, des paysages qui écrasent tout. Cependant, ici, s'abandonner, c'est aussi se tenir droit, déployer la mélodie tout en adressant à l'auditeur un art de la nuance. Alors, le paysage déploie son éventail et parmi les lames des visages apparaissent, puis se fait entendre le chant du chardonneret, puis se fait visible la biche dans les bois. Une certaine vélocité dans le rythme d'interprétation ne doit pas être perdue en route: voir le monde peut se faire d'un

train ou d'un bateau, dans l'altération des formes et le flou des sensations. Il faut donc emporter l'auditeur vers l'inouï comme parfois redescendre à quai, de crainte de louper une correspondance. Ou peut-être ces correspondances qu'exprima plus symphoniquement un autre poète, où le son traverse l'air pour se marier à une couleur. Le monde est alors à la noce. Ainsi, posons le cahier, redressons le dos, et que l'œil soit fidèle aux doigts avançant dessous les notes. *Expansion du jaune, jusqu'au jasant de la lumière:* «Mer qui se dresse jaune, la colline: colza jusqu'au/ ciel, au-dessus de pierres tassées sur elles-mêmes,/ pierres mêlées de toits — le village d'Yrouerre; la/ colline tournant, double chemin comme les jambes/ d'une fille sur une échelle, scintillement des jeunes orges,/ blé presque ras: tout est jaune de soif et d'Avril, jusqu'à/ gagner le bleu espace et culminer à l'heure où tireront/ vers la boule de lumière tous les jaunes venus des/ verts, ces plateaux qui sont devant nous, cette/ terre.»

M. B.

PICABIA Francis
Poèmes

[Édition établie par Carole Boulbès, préface de Bernard Noël, Mémoire du livre, 394 p., 29 €, ISBN: 2-913867-35-5.]

- Francis Picabia est rarement cité dans les travaux consacrés à la révolution poétique moderne et ses textes sont régulièrement omis dans les anthologies. Sans doute le considère-t-on avant tout comme un peintre, en tenant pour secondaires ses interventions dans le champ littéraire. Pourtant, outre la réédition de «391», Belfond avait réuni dans les années 1970 deux volumes d'*Écrits* qui auraient dû retenir l'attention. Plus récemment, les éditions Allia ont superbement réédité trois volumes poétiques, dont les étonnants *Poèmes et dessins de la fille née sans mère*. La parution cette année du premier rassemblement raisonné des *Poèmes* (à l'occasion, bien sûr, de la rétrospective Picabia au Musée d'art moderne) va enfin permettre — il faut du moins l'espérer — de resituer à sa juste place une œuvre qui résiste au classement, autant qu'au commentaire. Il y a deux périodes

distinctes dans la production poétique de Picabia. La première est la mieux connue — ou la moins inconnue — et se confond à la grande explosion moderniste des années 1910. Inaugurée par les textes regroupés dans *Cinquante-deux miroirs*, elle va connaître une floraison d'une étonnante intensité, de 1917 à 1920, parallèlement à l'aventure de la revue qu'il fonde alors (« 391 ») et à sa rencontre avec Tristan Tzara, déterminante pour les deux hommes. Sans rien ôter au talent de Tzara, on peut dire en effet que Picabia n'a pas été pour rien dans l'intrusion, puis la brève et violente éclosion du dadaïsme en France. Si les faits sont connus, l'originalité de sa production poétique durant cette période demeure largement sous-estimée : les étranges coulées verbales, discontinues et indomptées, de *Unique eunuque* ou de *Poésie ron-ron* sont d'une radicalité sans équivalence dans la France de l'époque. On peut même dire que ces textes auront plus d'influence sur le surréalisme naissant, au début de la décennie suivante, que les grandes œuvres modernes qui bouleversaient alors le travail prosodique, d'Apollinaire à Reverdy. En tout cas, l'ironie, le rejet des « belles » lettres, voire le mauvais goût prônés par Picabia constituent l'une des anticipations majeures du vaste balayage esthétique et poétique qui devait se cristalliser autour de Breton.

Picabia, quant à lui, cesse d'écrire dès 1920 et ne reviendra à la poésie que dans les dernières années de sa vie (il meurt, rappelons-le, en 1953). La rencontre déterminante sera, en 1949, celle de Pierre-André Benoît, le poète-typographe, avec lequel Picabia va produire plusieurs dizaines de livres minuscules et de plaquettes, tirés pour la plupart à quelques exemplaires — parmi lesquels il faut avant tout distinguer l'étonnant *Chi-lo-sa*. Outre qu'elle redonne enfin accès à des textes trop longtemps négligés, le mérite de cette édition (sobrement établie et commentée par Carole Boulbès) est d'apporter une pierre *de taille* à l'entreprise de relecture qui s'impose, concernant cette seconde décennie du xx^e siècle à divers égards décisive, mais dont bien des méandres restent inexplorés.

Y. d. M.

POZZI Catherine

Très Haut Amour.

Poèmes et autres textes

[Gallimard, coll. « Poésie », 148 p., 5,50 €, ISBN : 2-07-042105-8.]

- Ce mince volume nous met d'abord en présence d'un destin pathétique. Catherine Pozzi est née à Paris en 1882, dans une famille de la grande bourgeoisie cultivée. Précepteurs à domicile, un trimestre à Oxford en 1907 ; son mariage, à vingt-sept ans, sera un échec. En 1912, la tuberculose se déclare ; en 1918, son père, qui est un médecin célèbre, est assassiné par un de ses anciens patients. À trente-huit ans, la jeune femme rencontre Paul Valéry ; leur liaison durera huit ans. Entre-temps, elle subit une septicémie, se rétablit, écrit et continue d'écrire après la rupture avec Valéry. Sa santé se dégrade (« Souffrir, c'est mon travail »). Elle meurt à Paris le 3 décembre 1934. Les poèmes que rassemble cette édition (due à C. Paulhan et L. Joseph) sont, bien sûr, ceux de Catherine Pozzi, mais aussi des traductions de Stefan George et de poèmes orphiques ; l'édition donne en outre diverses proses, parmi lesquelles d'émouvantes pages du *Journal 1913-1914* (« Pardonnez-moi mon orgueil et mon inaltérable égoïsme. Pardonnez-moi d'avoir cherché ma joie. (...) Je rentre dans le silence les mains vides, et ces écritures qui demeurent seules sont encore une vanité. »)

F. S.-C.

REVERDY Pierre

Sable mouvant

[Poésie/ Gallimard, 170 p., ISBN : 2-07-042374-3.]

- *Moulin à café* : « Sur la nappe il y avait quelques grains de poudre ou de café. La guerre ou le repos sur les fronts qui se rident ensemble. L'odeur mêlée aux cris du soir, tout le monde ferme les yeux et le moulin broyait du noir comme nos têtes. Dans le cercle des voix, un nuage s'élève. Une vitre à la lèvre qui brouille nos pensées. » Pierre Reverdy (1889-1960) n'a pas encore le lectorat qu'il mérite, et mérite surtout d'être redécouvert, tant sa poésie par sa simplicité subtile peut émouvoir.

... Car c'est bien d'émotion qu'il s'agit dans ce volume qui regroupe en effet trois textes sur la poésie, dont l'un s'appelle... « Cette émotion appelée poésie... » aux côtés de « Circonstances de la poésie » et « La fonction poétique ». Cet ensemble incorpore surtout trois courts recueils : le dernier poème de Reverdy, *Sable mouvant*, et deux autres ensembles précédemment publiés en livres d'art, avec Juan Gris et Pablo Picasso : *Au soleil du plafond* et *La Liberté des mers*. Les poèmes de Reverdy ont toujours en eux une sorte de nature mélancolique qui se fonde sur une approche méditative du monde. Toute chose appréhendée, objet, instant ou sentiment, semble inonder le poème tout en s'en retirant. Cette nature éphémère caractérise une poésie qui, souvent, surtout dans la forme courte, « énumère » le temps qui passe, avec des échos, inattendus dans le déroulement du texte, de réflexion qui prouvent qu'aucune logique n'est propre à l'énonciation d'une sensation mais que celle-ci prend cependant toujours racine dans la pensée. À l'inverse, Reverdy pense à travers l'image, comme la représentation par la peinture cubiste donne à penser, mais n'est jamais sentencieux — c'est là l'une des grandes réussites de cette pensée, nourrie des moralistes français et de Nietzsche mais jamais bouffie par l'effet ou une intelligence excessive. *Tard dans la vie* : « Je suis dur/ Je suis tendre/ Et j'ai perdu mon temps/ À rêver sans dormir/ À dormir en marchant/ Partout où j'ai passé/ J'ai trouvé mon absence/ Je ne suis nulle part/ Excepté le néant/ Mais je porte accroché au plus haut des entrailles/ À la place où la foudre a frappé trop souvent/ Un cœur où chaque mot a laissé son entaille/ Et d'où ma vie s'égoutte au moindre mouvement. »

M. B.

ROMANS

Sélection par François BUSNEL, Serge LAGET, Louise L. LAMBRICHS, Gérard-Georges LEMAIRE et Jean-Pierre SALGAS.

ALBAHARI David

Goetz et Meyer

[Gallimard, 144 p., 16 €,

ISBN : 2-07-075626-2.]

• Goetz, Meyer — Meyer, Goetz — il n'est pas dit qu'ils ne soient pas interchangeables. Même si, dans ce genre de couple, il y a généralement un grand et un petit, un fort et un plus maigre, il n'est pas dit qu'ils ne se ressemblent pas, au contraire, tous deux jeunes et relativement athlétiques, en bonne forme physique en tout cas, des jeunes gens comme on en voit tant. « Ordinaires », aurait dit Christopher Browning. Browning sur l'étude duquel (parmi d'autres — trop rares encore — travaux historiques sur la solution finale en Serbie), David Albahari s'appuie ici. Pour développer un récit terrible, un des premiers du genre en langue serbe, qui lève le voile sur ce qui fut, en effet, la mise en œuvre de la solution finale à Belgrade — qui permit à la Serbie, on l'oublie trop souvent, d'être en 1942 le premier pays dit « Judenfrei » ou « Judenrein ». Goetz et Meyer, Meyer et Goetz, le narrateur tente de les imaginer, de voir leurs visages, rien que leurs visages — impossible. Il les voit pourtant dans leur camion, là, il les imagine bien, même, échangeant des propos anodins tout en conduisant un de ces camions à gaz qui servaient à l'élimination des Juifs, il suffisait de les promener suffisamment longtemps sur les routes, après les avoir chargés à Belgrade en leur promettant de les emmener en Roumanie ou en Pologne (y croyaient-ils vraiment ? le narrateur aussi se le demande), pour que le monoxyde de carbone, dispensé par le tuyau d'échappement branché sur l'intérieur, face l'effet escompté. À destination, des prisonniers serbes déchargeaient les monceaux de cadavres, avec des haut-le-cœur parfois, au début sans doute, mais plus tard — non, on s'habitue à tout. Pourquoi est-il obsédé, ce professeur ? Parce qu'après tant d'années de silence, un silence qui a pesé aussi chez les siens, il ne peut plus vivre sans tenter

de lever le voile. Sur sa famille. Son arbre généalogique. Tant d'absents, et lui qui survit. Tant d'absents sur les traces desquels il cherche sa propre histoire. Des traces qui, toutes, le ramènent à ces camions de la mort. David Albahari est né au Kosovo dans une ville à majorité serbe. Albahari, un patronyme à consonance albanaise. David, un prénom juif. Qu'un tel livre sorte aujourd'hui, après dix ans d'une guerre sanglante marquée par le retour d'une idéologie de l'espace vital et prônant l'élimination de l'autre, le non-Serbe (idéologie qui, bien que fondée sur des textes aujourd'hui publiés en traduction française et réunis dans la collection « Points histoire », sous le titre *Le Nettoyage ethnique*, reste ignorée de la plupart), n'est probablement pas un hasard.

Dans les discours de propagande qui ont fleuri à Belgrade ces dernières années, dans ces théories « biologiques » accusant l'ennemi d'être tantôt « génétiquement génocidaire » (ainsi étaient qualifiés les Croates), tantôt d'une race inférieure (ainsi étaient désignés les Albanais), il y a bien l'écho de ce passé-là, celui de la deuxième guerre mondiale, objet d'un déni massif de la part de la majorité actuelle du peuple serbe, un passé qui n'a jusqu'ici fait la matière d'aucune critique, d'aucun « travail de mémoire », indispensable pourtant si l'on veut tenter d'éviter l'éternel retour des mêmes horreurs. Et c'est bien ce travail qu'à sa façon magistrale accomplit Albahari, se demandant comment transmettre cette réalité-là aux générations suivantes, pour qu'elles sachent. Dans leur cœur. Dans leur chair. Et pour que ça ne recommence plus. Un livre terrible. Aussi fondamental que *L'Espèce humaine* (Robert Antelme) ou que *Si c'est un homme* (Primo Levi). À lire d'urgence.

L. L. L.

BARRE François

La Messe en si

[Éditions La Différence, 432 p., 23 €, ISBN : 2-7291-1421-1.]

- Pour François Barre, ce premier roman révèle un talent peu commun et un souffle qu'il est rare de trouver aujourd'hui dans la littérature française. Difficile de résumer

ce roman, qui tient à la fois du picaresque et des enchaînements narratifs à couper le souffle des fictions de Céline. En fait, l'auteur ne cesse d'entrecroiser le présent et le passé. Il fait preuve d'une fascination particulière pour les funérailles des grands hommes, en particulier Hector Berlioz et Victor Hugo, parce qu'ils se transforment en événements hallucinants, rassemblant des foules énormes et ponctués d'incidents surréalistes. Les réminiscences personnelles se mêlent à des rencontres imaginaires avec d'illustres créatures, comme Salvador Dali. L'écrivain donne une sorte de clé dans un passage éclairant : « Tous mes souvenirs défilent dans ma tête. Ils protestent contre la vie que je leur fais vivre [...].

Ils m'empêchent de dormir à leur incompréhensible façon. Les désirs viennent ensuite : ils convergent bruyamment vers la conscience : ils font tout le bruit qu'ils peuvent : ils veulent que je les écoute et que j'accède à leurs justes revendications... »

Alors, le quotidien le plus menu et le plus insignifiant, en apparence, est mis en relation avec des moments foudroyants de l'histoire, des rêves ravageurs, des écrits délirants.

L'écrivain redonne à la littérature une hauteur et une ampleur : une vision de l'univers tourmentée par moment et d'une rare poésie de l'autre. Une vision transportante, à la fois tragique et comique, toujours bouleversante et toujours révélatrice d'une relation entre une subjectivité curieuse de tout et le monde objectif qui ne cesse de proliférer et de retourner la surface des choses et des êtres.

Il n'y a pas qu'une dimension baroque dans ces pages, il y a surtout une volonté de renouer les fils dénoués du sens dans une joyeuse sarabande. Cette dernière ne cherche pas à reconstituer une unité perdue à jamais, mais elle imagine d'autres liaisons entre la réalité obscure d'une vie et l'immense bouillonnement de la marmite des sociétés, des peuples, des époques qui subsistent avec plus ou moins d'intensité au sein de cette mémoire qui fait émerger ses monstrueuses parades et ses folies ébouriffantes.

G.-G. L.

ECHENOZ Jean

Au piano

[Minuit, 224 p., 14,50 €, ISBN: 2-7073-1812-4.]

NRF, JANVIER 2003

De l'anticipation sociale

[Gallimard, 368 p., 15 €, ISSN: 0029-4802.]

- Pour pasticher Maurice Pialat, disparu en janvier, Echenoz et nous... « avons vieilli ensemble ». Deux époques dans son œuvre : en 1979, *Le Méridien de Greenwich* est une véritable *somme par anticipation* qui inaugure le cycle des visites à paralittérature (*Cherokee* en 1983, adoubé par Jean-Patrick Manchette, reparait ces jours-ci dans la collection de poche « Double »). En 1992, *Nous trois*, alors que le monde bascule, celui de l'espace mental et des romans hitchcockiens.

Je m'en vais, en 1999, surprend par sa contradiction entre une écriture qui réalise l'idéal baudelairien de la prose — comme toute *précipitée* d'« effets de réel » à la Flaubert — et l'art contemporain implicitement brocardé. Enfin, son salut à *Jérôme Lindon* (2002) sonne comme un manifeste tardif minimal de ce renoncement : la « grammaire » qui y est vantée n'a plus le même sens qu'à l'époque d'un Claude Simon bataillant, dans son *Discours de Stockholm*, contre « l'engagement ». *Au piano* semble au premier abord le roman de la gloire (de l'après-Goncourt d'Echenoz ?), une gloire devenue effroi. On y accompagne, en trois temps, un virtuose, Max Delmarc, terrorisé par les mâchoires de son instrument. Au second temps, la *Divine Comédie* d'Echenoz et son *Invention de Morel* (si c'était un film... ce serait un David Lynch — peu importe en ce sens que Dean Martin ou Doris Day y fassent de la figuration...). Car après le faux paradis du succès, une agression mortelle précipite Max dans les limbes du Centre : changement d'identité, purgatoire. Pour finir, un périple latino-américain le ramène dans un hôtel borgne du boulevard Magenta : enfer. Au centre du livre, une femme, Rose inaccessible, telle le « *rosebud* » de Orson Welles (*Citizen Kane*). Troisième possibilité : on peut, dans le prolongement de *Jérôme*

Lindon, lire *Au piano* comme le livre du devenir-Beckett de Jean Echenoz... Ébloui, happé par le tunnel vertigineux d'*Au piano*, je me prends encore plus à regretter qu'un tel virtuose de l'écriture du « réel » ne se soit pas saisi du monde « contemporain », qu'il n'ait pas été vers ce que Dantec a pu, à propos de Houellebecq, baptiser une « science-fiction du quotidien ». Je m'explique : *Les particules élémentaires* ou *Lanzarote* sont en phase avec ce que Philippe Sollers a pu, dans *Le Monde* en janvier, analyser comme *le couple de l'année* : Vladimir Poutine (la passion de la mort) et Brigitte Boisselier (la vie sans sexualité). Abandonnant la description du monde aux écrivains de la « révolution conservatrice » en littérature (que Lindenberg assimile un peu vite aux « nouveaux réactionnaires »). La NRF de janvier 2003 publie sur ce sujet (les enfants d'Huxley) un intéressant article de Benjamin Berton : « L'anticipation sociale est l'avenir du roman » (Ballard, Ellis, Coupland, Self, Amis). Évidemment dénué de toute réflexion *formelle*, c'est-à-dire *morale* (Barthes).

J.-P. S.

GIROUD Françoise

Les Taches du léopard

[Fayard, 260 p., 18 €, ISBN: 2-213-61504-7.]

- Difficile de dire vraiment ce que l'on pense du roman posthume d'une personnalité aussi immense que Françoise Giroud. L'empathie l'emporte sur la lucidité. Dans le déluge d'hommages qui a enseveli celle qui fut la plus importante journaliste de ces cinquante dernières années, il n'y a pas la place pour le moindre bémol. À travers la confession de Bess défile la vie d'un jeune homme bien sous tous rapports comme il en existe tant aujourd'hui. Denis a la trentaine fringante, bien dans sa tête, bien dans sa peau. À vingt ans, son père lui a avoué la vérité : Denis n'est pas son fils, ni celui d'Agnès, la mère qu'il chérit tant. Denis est né sous X. Humaniste et majestueux, le jeune homme avait balayé l'aveu d'un revers de manche, réaffirmant plus que jamais son amour pour des parents qui avaient eu le courage de l'adopter, lui, l'enfant abandonné, et négligeant d'explorer la piste de ses origines. Mais peut-

on vraiment vivre sans regarder en arrière ? Non, répond Françoise Giroud, qui en connaissait un sacré morceau sur l'existence, la vie et la mort. La mort plus que la vie, d'ailleurs. Parce qu'elle est restée journaliste jusqu'à son dernier souffle, Françoise Giroud a fait graviter son livre autour d'une récente loi, celle qui autorise les enfants nés sous X à remonter la piste de leurs véritables parents. Encore que l'expression « véritables parents » soit absurde pour nombre de ces enfants — tous n'ayant pas la complaisance de ceux qui furent interviewés de façon larmoyante par l'inoxydable Mireille Dumas dans une récente émission que chroniqua Françoise Giroud. On retrouve d'ailleurs cette émission dans le roman : c'est le déclat. En visionnant la cassette de ce show, Denis comprend qu'il ne peut vivre sans savoir la vérité : pourquoi la femme qui le mit au monde décida-t-elle de l'abandonner dès la naissance ? Tel est le point de départ de ce roman social. Sec et souvent rapide, le style Giroud est fait de concision et d'économie (jamais d'adverbes, peu d'adjectifs, conseillait-elle avec raison). Ce livre traite d'un sujet grave : l'adoption. Denis découvrira vite que sa mère, Sarah Berger, est encore vivante. Cette dernière lui confiera qu'elle l'a abandonné pour qu'il ne soit pas victime de la malédiction qui l'a frappée, elle et les siens : être juif.

F. B.

LAUT François

Tête plongeante

[Le Serpent à plumes, 140 p., 14 €, ISBN : 2-84261-391-0.]

- Paradoxalement, les romans tournant autour du sport tournent rarement bien. L'auteur veut trop en faire, il devient trop technique, trop historique, très souvent trop anecdotique, et il passe à côté. L'exercice est donc périlleux. François Laut, qui a déjà trois solides romans derrière lui, le sait parfaitement et, s'il s'en sort joliment avec *Tête plongeante* — quel joli titre —, c'est qu'avec François Monthoux, son héros — si peu —, il réussit à rester naturel, lui-même. Et si on baptise « la tête » cet entraîneur de football, c'est plus parce qu'il a un bagage

culturel, une licence, qu'à cause des buts qu'il a marqués de la « tronche » ou de la grosse tête qu'il aurait pu prendre au fil de quelques réussites... De Paris à Montevideo, via Buenos Aires et quelques souvenirs de Nice, de WM, d'un cimetière personnel, et des échappées avec les chevaux de Vincennes, les Ghanéennes de Gravelle, le stade des Charmilles à Genève, un match Racing-Reims assorti d'un but de Grillet, ce fils d'instituteur brasse, tresse, tisse de la nostalgie et du quotidien...

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, et le tricot se fait, et l'ouvrage prend, et la vie claudique et cahote sur les aspérités du quotidien, grâce au football, qui peut aider à vivre, en tout cas à survivre, ce qui n'est pas si mal... Précieux bol d'air des Andes et du ballon rond. À Montevideo, si « le succès n'existe pas », « l'absence de succès non plus », ainsi va une existence d'aspirant entraîneur français qui vagabonde, tournicote dans la pampa, les stades, les salles de boxe et les frigorifiques, et qui finit par jouer dans l'équipe de l'Hôpital des Cliniques contre celle des Vétérans de l'Abattoir ! Le temps a passé, laissé ses tacles profonds, le père du héros aurait voulu qu'il fasse médecine, et il est brancardier. Où est l'échec ? La magie de la première Coupe du monde de football qu'organisa l'Uruguay, en 1930, se dissipe doucement rue Carlos-Gardel, les footballeurs français venus avec le paquebot *Conte-Verde* n'avaient fait que passer ; comme d'autres Français plus célèbres, lui il reste, jongle avec des coutumes, dribble avec une langue qui lui était pourtant étrangère. Vraiment étrangère ? Pas forcément, si l'on en croit la phrase de l'entraîneur Albert Batteux, qu'il a fait sien et qui est une clef de cette escapade romanesque et de ses environs : « L'accord universel peut exister sur terre à travers le football. » Qu'un petit Français réussisse sur un terrain vague uruguayen à tirer un corner converti en but par une « tête plongeante », ça ne nous éloigne pas tant que ça des Alpes ou de Maradona.

S. L.

LENOIR Hélène

Le Répit

[Minuit, 128 p., 9,50 €, ISBN: 2-7073-1815-9.]

- Véra voyage, lui non. Après trente ans de vie conjugale orageuse, cette chose est admise. Elle est donc partie en Finlande chez leur fils Ludo, installé là-bas. Lui, profite de sa solitude pour bricoler un peu dans la maison. Mais son répit sera de courte durée, car Ludo téléphone et lui apprend que Véra vient d'être hospitalisée à la suite d'un malaise cardiaque. Ce serait quand même bien que tu viennes, dit-il à son père.

Vdp

SERENA Jacques

Plus rien sans toi

[Minuit, 160 p., 11,50 €, ISBN: 2-7073-1806-X.]

- Un type s'incruste chez une « Great Lady » pour se remettre en selle, et pouvoir sortir avec son amie. Il sent qu'il a encore en lui des richesses, se donne à fond, il est subtil, audacieux, devient indispensable, mais, pour l'instant, il est le seul à l'avoir remarqué. Dommage, dit son amie, on le sous-emploie ; vraiment dommage, renchérit son amie, à qui il envoie des provisions...

Vdp

TOURNIER Jacques

À l'intérieur du chien

[Grasset, 112 p., 13 €, ISBN: 2-246-64321-X.]

- Les grands écrivains, dit-on souvent, sont ceux qui se confrontent à des problèmes insolubles. L'un des plus beaux et des plus pénétrants de la littérature est celui du silence. Comment dire l'indicible avec des mots ? De simples mots ? De pauvres mots ? Jacques Tournier, romancier rare, s'attelle à ce défi : écrire sur l'absence. Dans ce court roman, trop court, c'est de la langue qu'il est véritablement question. L'argument ? Agnès et Jean ont aimé la même femme, Julia, presque simultanément. Puis Julia les a quittés. L'un et l'autre. C'était il y a bien longtemps, et pourtant la plaie reste vive. Un jour, Julia est morte. Le mot n'apparaît pas, mais il est là, on le sent dès les premières lignes, puis il surgit enfin dans sa vide crudité

et met un temps fou à s'écrire deuil. Jean s'est réfugié dans la solitude, exilé volontaire dans une maison isolée au milieu des dunes. À l'intérieur de lui-même. Agnès, elle, court le monde. Mais voilà qu'Agnès veut savoir, poursuit Jean, le harcèle de petits mots, de rendez-vous toujours refusés, de lettres. Et Jean, d'abord par exaspération, plus tard pour d'obscures raisons, lui répond. De cette correspondance, Jacques Tournier a su tirer la quintessence. Un roman épistolaire, comme nul n'en écrit plus aujourd'hui. Tournier y présente deux visions du deuil, deux visions de la vie, mais il brode surtout une magnifique variation sur le mythe d'Orphée et sur ce qui, en ce mythe, nous parle à tous : le regard en arrière. Orphée, on le sait, eut le droit de récupérer sa femme morte à condition ne pas se retourner. Il échoua. Jean et Agnès, à leur manière, peuvent récupérer Julia : à condition de ne pas se retourner. Comment ne pas trébucher ? Comment résister à cette tentation si désespérément humaine du regard en arrière ? Jacques Tournier ose une réponse poétique et ouvre de vertigineux horizons.

F. B.

WIESEL Elie

Le Temps des déracinés

[Le Seuil, 300 p., 20 €, ISBN: 2-02-054186-6.]

- Bonne nouvelle : le dernier roman d'Elie Wiesel, prix Nobel de la paix, est excellent. Il signe un roman d'amour et d'initiation profondément émouvant, parfaitement maîtrisé et qui évite tous les pièges du fameux « devoir de mémoire ». Élie Wiesel est un déraciné. Né roumain, new-yorkais d'adoption, il écrit en français et constitue le parfait exemple du juif errant. Ce roman surprenant témoigne de la capacité de réflexion de cet écrivain exigeant mais aussi de la fertilité d'un imaginaire que le temps ne rattrape pas. En effet, s'il est bien question des ombres de la seconde guerre mondiale, de la Shoah et de l'oubli, tout cela sert de toile de fond à une histoire magnifique — la plus forte, peut-être, jamais imaginée autour de cette histoire. Gamliel est un vieil homme qui se promène à Brooklyn et laisse défiler les souvenirs. Écrivain fantôme (c'est-à-dire nègre), il s'acquitte sans passion de ses tâches littéraires tout en travaillant à son grand œuvre,

un roman qui, peut-être, ne verra jamais le jour. Jusqu'à ce qu'un de ses amis le mette en relation avec une vieille dame apparemment frappée d'amnésie et dont on ne sait qu'une chose : elle ne parle que le hongrois. Or, Gamliel passa une partie de son enfance dans la Hongrie des nazis, durant la seconde guerre mondiale. Une idée folle lui traverse l'esprit : et si cette femme était celle qui, jadis, lui sauva la vie et qu'il perdit de vue après la guerre ? Gamliel déroule alors le parchemin de sa vie, tantôt au cours de rencontres sublimes avec cinq vieux amis, au fond d'un café de Brooklyn, tantôt en promeneur solitaire sur les trottoirs de l'hôpital. Gamliel est juif. D'origine tchèque. Ses parents émigrèrent en Hongrie pendant la guerre. Son père, arrêté par les nazis, fut torturé et assassiné. Sa mère, pour le protéger, le confia à une jeune fille nommée Ilonka, chanteuse de cabaret (et plus, évidemment), qui le cacha en le faisant passer pour un neveu catholique. Voilà pour l'histoire, dont on ne dira rien de plus, de peur de gâcher le monumental plaisir que l'on prend à découvrir la vérité.

F. B.

THÉÂTRE

Sélection par Jean-Pierre THIBAUDAT

ALLOULA Abdelkader

Les Sangsues.

Le Pain, La Folie de Salim,

**Les Thermes du bon Dieu
(suivi de)**

[Actes Sud «Papiers», texte français de Messaoud Benyoucef, 256 p., 25 €, ISBN : 2-7427-4078-3.]

● Le 10 mars 1994, à 54 ans, le dramaturge Abdelkader Alloula était assassiné sur le sol de son pays, l'Algérie. L'année suivante, les éditions Actes Sud «Papiers» publiaient trois de ses pièces dont *Les Généreux* (son grand succès), chacune étant présentée et traduite par Messaoud Benyoucef, qui fut son ami. À l'occasion de la manifestation «2003, l'année de l'Algérie en France», le même

éditeur et le même traducteur nous donnent à lire trois autres pièces d'Alloula, homme libre qui n'eut de cesse de questionner ses compatriotes en radiographiant l'état de son pays à travers les armes de la comédie et du théâtre épique. Certaines, comme *Les Sangsues*, sont sans doute trop liées à un contexte pour être universelles comme l'est, en revanche, *Le Pain*, où, on le pressent, l'auteur a beaucoup mis de lui-même. *Le Pain* est le titre de la pièce mais c'est aussi celui d'un livre écrit par Si-Ali, un écrivain public, héros de la pièce. Si-Ali raconte une journée dans la vie d'un homme qui travaille dans une fabrique clandestine de chaussettes. La dénonciation est aussi drôle que cinglante, le livre a du succès. Par ailleurs, Si-Ali apprend à lire à sa femme illettrée.

Moralité : la culture est une arme et Alloula sait tirer dans le tas. Son théâtre se veut résolument à chaud. Pour dénoncer les méfaits de la bureaucratie et de la corruption (qui s'entendent comme cul et chemise) qui sévissent dans l'Algérie indépendante, Alloula a su trouver un juste modèle en la matière : Gogol. S'inspirant de son *Journal d'un fou*, dans *La Folie de Salim*, on voit le dit Salim, obscur fonctionnaire de l'État, se prendre pour Salim I^{er}, roi de la Bureaucratie. Sa folie (il est aussi fou d'amour pour la fille de son directeur) le conduira en hôpital psychiatrique. C'est là une œuvre grinçante. Avec *Les Thermes du bon Dieu*, en 1975, Alloula retrouve son impertinence en calquant son intrigue sur celle du *Révizor*, l'incroyable pièce de Gogol qui vaut pour la Russie d'hier et tout autant celle d'aujourd'hui. Alloula écrit là une pièce courageuse dans un pays qui se corsète alors dans une littérature officielle et édifiante. Il va même jusqu'à introduire — il est le premier à le faire — de la musique raï, par définition iconoclaste. Ce n'est pas un artifice : tous les spectacles d'Alloula, homme de théâtre à part entière, passent par la musique, du song (brechtien) des *Sangsues* au raï ; le goulal, ce chanteur-conteur, est l'âme du théâtre d'Alloula, un écrivain de théâtre qui écrivait en pensant d'abord au public algérien.

J.-P. T.

BARTHES Roland

Écrits sur le théâtre

[Le Seuil, coll. « Point poche essais », 368 p., 8,50 €, ISBN : 2-02-056733-4.]

- Barthes est plus que jamais présent. Outre l'exposition au centre Pompidou, la nouvelle édition de ses œuvres et le début de la publication de ses séminaires au Collège de France, voici que paraissent en poche ses écrits sur le théâtre. Des textes devenus difficilement trouvables car parus naguère dans des journaux comme *France observateur* ou les *Lettres nouvelles*, ou des revues comme *Théâtre populaire*, dont l'auteur fut l'un des fondateurs dans les années 1950. Et puis Barthes avait cessé d'écrire sur le théâtre et même, sauf exception, d'y aller. Quand l'un de ses étudiants (Jean-Loup Rivièrre) lui propose de réunir ces articles à la fin des années 1970, Barthes n'y met guère d'enthousiasme ; il fait même preuve de réticences : tous ces textes lui paraissent vieux, démodés, il n'y reconnaît pas le Barthes qu'il est devenu, celui qui est en train d'écrire *La Chambre claire*, un essai intime sur la photographie. Un choix est toutefois fait, Barthes apporte quelques corrections, on décide de remettre la publication à plus tard, de se revoir ; mais, en sortant du Collège de France, en janvier 1980, Barthes est renversé par un véhicule, et meurt en mars, le projet de livre est enterré. Vingt ans plus tard, le temps était venu de le sortir du tiroir où il attendait. Et de publier cette somme logique en respectant pour l'essentiel le choix que Barthes avait opéré : sur 94 textes consacrés au théâtre, 62 sont ici rassemblés. Le temps les a comme bonifiés. C'est qu'ils nous parlent d'une époque que la plupart des lecteurs n'ont pas connue. Celle de sa jeunesse, quand le jeune Barthes va voir les spectacles du Cartel, à commencer par ceux de Charles Dullin. Celle de Vilar, entre le TNP et Avignon ; Barthes est alors un spectateur assidu. Et celle, enfin, de « l'éblouissement » que constitue la découverte des spectacles du Berliner Ensemble venu en tournée à Paris et dont la figure de Brecht (ses pièces et ses écrits sur le théâtre) est l'évident pivot. Un « éblouissement » qui conduira Barthes à s'éloigner des salles de théâtre, même

s'il écrira plus tard : « Au carrefour de toute l'œuvre, peut-être le Théâtre », avec un grand T. Brecht tient, sans conteste, le premier rôle dans cette histoire, et Barthes a été, avec Bernard Dort, en ce domaine, un initiateur de premier ordre, avec une stupéfiante acuité dans le regard porté sur l'œuvre et sa possible postérité. Il est bon, dans un monde du théâtre devenu confus, en manque de visions et de repères, en mal d'utopie, de suivre la plume vindicative d'un homme qui s'attaque aux idoles de son temps (Paul Claudel, Jean-Louis Barrault, la Comédie-Française, le critique du *Figaro* Jean-Jacques Gautier, la liste est longue), brocarde les théâtres à l'italienne et n'a de cesse d'opposer un théâtre bourgeois (dominant) et un théâtre populaire (balbutiant). « Seul un théâtre vraiment populaire pourrait retrouver cette double fonction de la tragédie antique, à la fois fête et connaissance, dénouement solennel du temps laborieux et incendie des consciences », écrit-il. Sa définition du théâtre populaire — l'alliance d'un public de masse, d'une haute culture et d'un art d'avant-garde — n'a rien perdu de sa force, même si ces mots de public, de culture et d'avant-garde ne sont plus de première jeunesse et sont lourds, aujourd'hui, de nombreux malentendus. Si Barthes nous parle d'une époque où ces mots étaient encore porteurs de rêves, c'est qu'il se fait une haute idée du théâtre, celle d'un art de la scène qui ne se s'y limite pas et qui exige autant de ceux qui font le théâtre que de ceux qui viennent y assister. Il a plus que du dégoût, une sorte de haine, pour un public passif et des acteurs qui, au-devant de la scène, moulinent toutes les roueries de la séduction. Mais c'est sans doute dans les voies de traverse que ces écrits de Barthes sur le théâtre annoncent le plaisir de ses textes postérieurs, par exemple toutes ces pages qu'il consacre aux acteurs (Jean Vilar qu'il préférerait, et de beaucoup, à Gérard Philipe), plus rarement aux actrices (extra-ordinaire texte consacré à Maria Casarès), à la « clarté passionnée » des plus grands, définissant le bon acteur comme celui qui a le pouvoir « d'entraîner une participation authentique des spectateurs au spectacle ».

J.-P. T

BROOK Peter

Oublier le temps

[Le Seuil, 268 p., 20 €, ISBN: 2-02-035232-X.]

- Le premier livre de Peter Brook, *L'Espace vide* (traduit en 1977 au Seuil et repris en poche, collection « Points »), est un bréviaire qui, traduit dans bien des langues, se rencontre sur les étagères de bibliothèques d'hommes de théâtre vivant dans les coins reculés du monde comme l'extrême Sibérie. Ils n'ont jamais vu de spectacle de Brook, mais à travers ce livre, ils se souviennent de ce qu'ils n'ont fait qu'imaginer. À ce nouvel ouvrage, Brook avait songé à donner pour titre *Faux Souvenirs*, tant les faits du passé sont transfigurés par le temps, l'expérience, l'oubli. D'une plume trempée dans l'allégresse, douce comme sa voix, Peter Brook vagabonde dans sa vie, au fil de son eau chronologique, sans pour autant s'interdire de jeter des cailloux dans le lit de la rivière, de faire des ricochets et de converser avec les pêcheurs, les paysages. Le livre de vie d'un vieux sage.

Fils d'un révolutionnaire letton et d'une jeune fille de la Baltique qui ressemblait à la Joconde, la famille Bryck devint Brouck (le y cyrillique se prononçant *ou*) sur le chemin de l'émigration, qui passa par la France, puis Brook, correction définitive d'un douanier anglais de Douvres. Et l'Anglais Peter Brook grandit en Angleterre mais en ayant une professeur de piano, Madame Biek, sortie du Conservatoire de Moscou : les seules leçons de théâtre que Brook prit dans sa vie furent des leçons de musique. Et c'est en piétinant dans le monde du cinéma qu'il songe à se tourner provisoirement vers cette « contrée démodée » qu'était le théâtre anglais de l'époque (celle où les avions nazis bombardaient Londres). Le jeune Brook va droit au sommet, l'Old Vic Theater, en demandant tout bonnement au directeur de lui confier une mise en scène !

Il commencera à mettre en scène dans des théâtres moins prestigieux. C'est là qu'il rencontre l'acteur Paul Scofield ; l'entente est immédiate. Durant quelques pages, le récit cesse d'être chronologique et Brook dérive en évoquant ce grand acteur et ami

qu'il mettra en scène plus tard dans *Le Roi Lear*. Ce livre est ainsi fait : de rencontres, de portraits. À commencer par Jane et, avec elle, la découverte de Gurdjieff. Mais, là comme ailleurs, pudique, Brook n'insiste pas. Quelques mots suffisent : « J'ai eu le sentiment, dès la première rencontre, de trouver là des vérités essentielles, et ce sentiment, un demi-siècle plus tard, n'a pas changé. » Tout au long du livre, Brook écrira bien des phrases façonnées à l'aune de cet enseignement et de la « recherche personnelle » qu'il suppose et impose. Et son théâtre en sera le ressac : « Un metteur en scène met longtemps à comprendre que plutôt que de penser en termes de résultat souhaité, il lui faut se concentrer sur la source d'énergie de chacun : c'est de là que les vraies impulsions peuvent surgir. » Avec Jeanne Moreau s'établit très vite « une relation télépathique », tout comme avec Micheline Rozan, qui dans l'ombre, veille sur l'intendance. C'est Rozan qui met en relation Moreau et Brook avec Marguerite Duras (au bout, un film, *Moderato cantabile*), c'est elle qui, plus tard, trouvera dans Paris le havre inespéré et magnifique : le théâtre oublié des Bouffes du Nord. Tout cela, et bien d'autres choses (le refrain russe qui ponctue sa vie), d'autres personnes (Natacha, son épouse), d'autres voyages, Brook les raconte du bout des doigts. C'est un livre d'accompagnement qu'il faut lire adossé à un baobab, dans un temple d'Inde habité par des singes ou à l'ombre d'un mur en pisé d'Afrique. Bref, dans un café proche du métro La Chapelle. C'est le livre au surplomb d'une vie, un conte vrai et incroyable, raconté par un conteur modeste et admirable.

J.-P. T.

GENET Jean

Théâtre complet

[Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1466 p., 62,50 €, ISBN: 2-07-011491-0.]

- Sur la jaquette cartonnée qui enserre son *Théâtre complet*, Genet (photographié par Philip Halsman) sourit. Il y a de quoi. Que celui qui, au hasard de sa vie d'enfant perdu, fut un voyou, un voleur condamné

... par la justice de son pays, un ami des Black Panthers puis des Palestiniens, que cet auteur qui fit scandale quand on créa sa pièce *Les Paravents* dans un des plus grands théâtres de France, entraînant plusieurs manifestations violentes des militants de l'extrême droite et une mémorable défense proférée devant l'Assemblée nationale par le ministre de la Culture d'alors, André Malraux (son intervention est justement publiée en annexe de ce volume), que cet homme-là qui avait choisi d'être enterré en terre africaine près de ses amis arabes, entre dans la Pléiade est effectivement réjouissant. Depuis Louis Jouvet, qui créa *Les Bonnes* en 1947, sa première pièce jouée, et Roger Blin, qui créa *Les Nègres* (1959) et *Les Paravents* (1966), jusqu'aux metteurs en scène d'aujourd'hui qui se sont empressés de créer les pièces posthumes tels Bruno Bayen pour *Elle* ou Klaus Grüber pour *Splendid's*, le théâtre de Genet n'a jamais quitté le devant de la scène française (dernier spectacle mémorable en date : *Les Paravents*, dans la mise en scène de Frédéric Fisbach en 2002) et tout autant mondiale, même si Genet s'en était, lui, détourné depuis longtemps. Admirablement présenté et annoté par Michel Corvin et Albert Dichy, ce volume ne se contente pas de réunir toutes les pièces, mais il présente en appendice des versions antérieures, des fragments inédits ; il éclaire l'ensemble des pièces par d'autres textes de Genet comme *Le Funambule* ou *L'Étrange Mot d'...* (on peut toutefois regretter l'absence de *L'Atelier de Giacometti* où, sans jamais parler de théâtre, Genet en parle en sous-main) ; enfin, il donne à lire bon nombre de lettres, certaines justement célèbres comme celles que l'auteur adresse à Roger Blin pendant les répétitions des *Paravents*, d'autres inédites, mais cependant essentielles, telles les lettres de Genet à Bernard Frechtman, son traducteur et agent américain, dont un choix nous est ici présenté. Le 29 octobre 1960, Genet, qui s'« emmerde » à Locarno, écrit à Frechtman. Il ne parle pas argent comme souvent mais réfléchit au fil de la plume sur le lieu même de son théâtre. Il vient de relire *Le Balcon*, trouve ça « très mauvais et très mal écrit » et s'interroge :

« Mais comment faire ? Si je m'efforçais à avoir un style plus neutre, moins tordu, il conduirait mon imagination vers des mythes ou des thèmes bien trop sages, bien trop conventionnels. Car inventer n'est pas raconter. Pour inventer, il faut que je me mette dans un état qui suscite des fables, ces fables elles-mêmes m'imposent un style caricatural. C'est lié. » Genet travaille alors à une pièce qui serait comme le carrefour de toutes ces contradictions : *Le Bagne*. « Je crois que j'ai trouvé le ton, écrit-il à son ami. Mais je n'ai plus le courage de m'attaquer à la pièce. Il faut tout refaire. » Cependant, « si c'est réussi, *Le Bagne* sera ma meilleure pièce. Je resterai dix ans sans écrire. » Genet n'ira jamais au bout, mais le grand apport de ce *Théâtre complet*, c'est justement de nous donner à lire une version possible de cette pièce à partir des manuscrits que Genet n'a pas brûlés (après le suicide d'Abdallah, son ami funambule qu'il avait quelque peu délaissé après l'accident qui vit Abdallah tomber de son fil, Genet brûla nombre de manuscrits). L'éditeur Barbezat en avait déjà publié une première version il y a quelques années, mais celle que proposent Dichy et Corvin va plus loin. Et les éditeurs, non sans raison, voient dans le motif, dans le lieu fantasmatique du bagne le lieu où, aussi bien, se déploie et s'enferme l'imaginaire de Genet. Tour à tour pièce (d'abord intitulée *Les Hommes*), puis récit, puis scénario (le film faillit se faire), puis poème et enfin pièce, *Le Bagne* obsède Genet. Il avait toujours regretté la disparition du bagne de Cayenne : « Son abolition me prive à ce point qu'en moi-même et pour moi seul, secrètement, je recompose un bagne, plus méchant que celui de Guyane », note-t-il dans *Journal du voleur*. En 1949, étrangement, François Mauriac, dans *Le Figaro littéraire*, se penchant sur le « cas Genet » qu'il ne sait trop par quel bout prendre, cite Rimbaud en exemple : « Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne... » (*Une saison en enfer*). Mauriac oppose la « miraculeuse transparence » et la « surnaturelle pureté » de Rimbaud aux « tombereaux d'immondices » de l'auteur

de *Haute Surveillance*. Loin de voir là des pôles antinomiques, Genet n'aura eu de cesse de tendre un fil entre ces extrêmes.

J.-P. T.

NDIAYE Marie

Papa doit manger

[Éd. de Minit, 96 p., 9 €,

ISBN : 2-7073-1798-5.]

- Maman habite avec ses deux filles, Mina et Ami, à Courbevoie. Zelner, un professeur (style pantalon en velours côtelé, cheveux se terminant en queue-de-cheval, joint), vit avec eux dans un appartement pas bien grand. La pièce commence par l'entrée en scène et le retour au bercail de celui qu'on n'attendait pas, puisque parti dix ans auparavant sans laisser d'adresse, ni donner signe de vie : papa. Un papa noir. Un « Nègre » disent ceux du côté de maman : grand-père et grand-mère, tante José et tante Clémence (laquelle a vomi le jour du mariage parce qu'un Nègre entrait dans la famille), qui n'ont jamais accepté que cette tache sombre noircisse le tableau familial. Mais il serait par trop réducteur de classer cette pièce sous la bannière du drame social (maman attaquant papa avec un couteau) ou d'y voir une pièce ajoutée au dossier de la dénonciation du racisme. L'amour fou et l'obsession de l'argent en sont les moteurs, les motifs. Maman, Mina et Ami ont tout lieu de se plaindre, le retour semé d'embûches et de mensonges les ravit. L'auteur, Marie Ndiaye — c'est sa seconde pièce —, laisse dériver ses personnages dans une langue qui fait tout leur charme. Que peut la raison contre l'amour d'une fille pour son père ? Que peut maman devant cet homme qui lui en a fait voir, elle qui a dû remiser son rêve de posséder un salon de coiffure lorsqu'elle s'est retrouvée seule, que peut-elle pour ou contre lui en qui elle n'a aucune confiance ? Car il y a qu'elle l'aime d'un « amour inexprimable » (ce sont les derniers mots de la pièce) ? Que peut l'argent, le manque d'argent, ma misère de Courbevoie contre un père qui frappe à une porte et dit : « C'est moi, mon oiseau. C'est moi. Papa est revenu » (premiers mots de la pièce) ?

Plus connu pour ses romans, comme *Quant au riche avenir* ou *Rosie carpe*, l'auteur signe là une pièce aussi énigmatique qu'envoûtante qui vient d'être créée salle Richelieu, la grande scène de la Comédie-Française, dans une mise en scène signée André Engel.

J.-P. T.

MUSIQUE

Sélection par Michel ENAUDEAU et Jean ROY

BARBIER Patrick

Jean-Baptiste Pergolèse

[Fayard, 118 p., 6,50 €, ISBN: 2-213-61470-9.]

• Dans une collection de brèves biographiques consacrées à des compositeurs italiens (Palestrina, Andrea et Giovanni Gabrieli, Gesualdo, Monteverdi, Frescobaldi, Alessandro et Domenico Scarlatti, Vivaldi, Corelli, Clementi), le livre de Patrick Barbier — à qui l'on doit déjà *La Venise de Vivaldi* (Grasset) — retient toute notre attention. Jean-Baptiste Pergolèse, dont le *Stabat Mater* est dans toutes les mémoires, est à la fois célèbre et mal connu. L'auteur évoque cette vie trop brève dont cinq années seulement furent créatrices. Il analyse son œuvre et, à propos de *La Servante maîtresse*, écrit ceci : « L'humour et la farce ne sont que les composantes d'un spectacle beaucoup plus vaste où triomphent également le simple sourire, le sentiment de légèreté, la verve, parfois même l'esprit et le folklore napolitains... » On ne saurait mieux évoquer Pergolèse, l'un des compositeurs italiens les plus attachants.

J. R.

BOULEZ Pierre
et GILLY Cécile (entretiens)**L'Écriture du geste**

[Christian Bourgois éditeur, 169 p., 18 €, ISBN: 2-267-01644-3.]

• Après *Par volonté et par hasard* et *Conversations sur la direction d'orchestre*, *L'Écriture du geste* est le troisième livre d'entretiens du célèbre compositeur et chef d'orchestre. La direction d'orchestre, matière principale du propos, rencontre de manière obligée la formation de l'auteur. Sur ce point, le lecteur familier de Boulez n'apprendra rien de nouveau. Indigné de la médiocrité des exécutions de Berg, Schoenberg, Webern et d'autres, le jeune Boulez, alors pianiste et compositeur débutant, se lance en autodidacte dans

la direction d'orchestre. Boulez apprend, lisant traités d'orchestration et partitions. Son seul « professeur » est le chef d'orchestre Roger Désormière, lui-même très attentif à la musique de son siècle. Boulez suit de très près les répétitions de ses concerts, écoute ses conseils. Tel est le point de départ du « militantisme » de Boulez pour la musique de son et de notre temps. La fondation de l'Ensemble intercontemporain, de l'Ircam, l'insistance à plaider la construction d'une salle moderne de concerts à Paris, tant d'années après l'expérience du Domaine musical, relèvent d'une détermination incessante. À la tête de très nombreuses formations symphoniques, Boulez a tout dirigé ou presque, de Haendel à de jeunes compositeurs actuels. Cécile Gilly a donc aussi choisi de situer Boulez dans une lignée assez restreinte (Berlioz, Wagner, Mahler, Richard Strauss) de compositeurs-chefs d'orchestre et de l'interroger sur les rapports du compositeur et du chef interprète de sa propre musique : *Rituel, Figures, Doubles, Prismes, Pli selon pli, Sur incisives, Répons*. C'est la part la plus nouvelle de ces entretiens destinés à des lecteurs mélomanes. Boulez, confronté aux difficultés d'exécution de ses partitions ou n'obtenant pas le résultat sonore et musical recherché, explique de façon accessible comment son expérience de chef l'invite à modifier, corriger et même, parfois, à réécrire sa musique. De même, Boulez indique comment il introduit aujourd'hui plus de « souplesse » — c'est son mot — dans l'interprétation de Debussy et de Webern. Le propos s'accompagne de quelques anecdotes et de fréquentes remarques sur tels compositeurs, tels chefs admirés — Rosbaud, Scherchen, Klemperer — et d'autant de reproches à tous ceux qui n'ont pas fait profiter la musique du vingtième siècle de leur notoriété et de leur talent. Pierre Boulez a toujours réclamé et endossé la responsabilité du musicien vis-à-vis de soi, de la musique de son temps et du public. *L'Écriture du geste* le rappelle de façon plus mesurée que dans les jeunes années du compositeur, mais toujours avec la même résolution.

M. E.

BRENDEL Alfred
et MEYER Martin (entretiens)

Le Voile de l'ordre

[Christian Bourgois éditeur, 335 p., 29 €, ISBN : 2-267-01642-7.]

- Pour qui aime la musique, le livre d'un interprète offre le plaisir d'approcher cette étrange personne qui fait métier, sa vie durant, de jouer devant les autres et pour eux, la musique qu'on lui demande ou qu'il choisit. De quoi parle le pianiste Alfred Brendel? De lui, un peu. Il se voit en sceptique, dépourvu d'esprit de sérieux et, pourtant, sans arrogance, sûr de lui. De sa formation : pas de conservatoires ni de *Musikhochschule*, mais des professeurs dont il ne dit pas ce qu'ils lui ont appris ; de quelques interprètes écoutés au concert ou sur disques, aujourd'hui encore admirés : Cortot, Edwin Fischer, Kempff, les chefs d'orchestre Furtwängler, Bruno Walter. Un goût tôt affirmé pour la littérature et la peinture, des dons certains, sur lesquels comme sur son travail le pianiste se tait, ont fait d'Alfred Brendel un musicien cultivé, étonné encore, à soixante-dix ans, de l'attention qu'on lui porte. Plutôt que de sa vie de concertiste, Brendel parle de sa vie de musicien, de musicien d'Europe centrale. Sa géographie musicale a pour capitales Haydn, Beethoven, Mozart, Liszt, Schubert, Schumann, Brahms, Busoni, Berg, Schoenberg. Leurs œuvres, pas seulement celles écrites pour son instrument, sont la charpente de sa carrière, de sa vie et de sa réflexion musiciennes. La renommée actuelle de ce pianiste passe sous silence l'engagement du jeune interprète, dans les années 1950, en faveur de la musique de Liszt, des grandes sonates de Schubert. A l'heure actuelle, c'est vers Haydn et Mozart que Brendel regarde. S'il ne craint pas de dire qu'il ne s'autorise plus à jouer, en public du moins, des morceaux, ainsi parle-t-il, trop épuisants pour le pianiste (sonate *Hammerklavier* de Beethoven, *Wanderer-Fantasie* de Schubert, *Sonate* de Liszt), le lecteur découvre une absence de goût pour les musiques françaises et russes, à l'exception des *Tableaux d'une exposition*. Au vu de ses programmes, l'attention

de Brendel pour la musique du xx^e siècle, pour Schoenberg et Ligeti en particulier, surprend. Une constante exigence surveille ce singulier musicien : donner sens à une construction musicale organisée tout en laissant sa place à la spontanéité et au détail. Brendel s'estime responsable de ce qu'il fait, non devant les compositeurs, mais devant leurs œuvres. À la traduction littérale du titre allemand, l'éditeur a justement préféré, pour ce troisième livre, une expression que le pianiste doit au penseur et poète romantique allemand Novalis auquel, déjà, *Réflexions faites* (1979) se référait : « Dans l'œuvre d'art, il faut que le chaos transparaisse derrière le voile de l'ordre. »

M. E.

CULLIN Olivier Brève Histoire de la musique au Moyen Âge

[Fayard, 190 p., 15 €, ISBN : 2-213-61367-2.]

- Le titre est trompeur. Il ne s'agit pas d'une histoire de la musique au Moyen Âge, mais d'une introduction à celle-ci. Entrer dans la musique médiévale, c'est pénétrer dans un univers que la Renaissance, le Baroque, les Lumières, le Romantisme et la suite ont éloigné de nous. De telle sorte que, pour en comprendre le sens, il faut être éclairé par un guide. Ce guide est en l'occurrence Olivier Cullin, un guide qui procède avec méthode, évoquant en premier lieu la raison d'être de cette musique : une science du nombre devenue audible et appelée à chanter la beauté du monde dont Dieu est la source. La constitution du langage vient ensuite, dans le cadre des modes grégoriens et des rythmes issus de la parole. Ce monde sonore, d'une cohésion singulière, est accueilli par l'Église et la cour des princes. Musique et société vont de pair. Clair et concis, Olivier Cullin conduit son lecteur en évitant l'ennui.

J. R.

GLOTZ Michel

La Note bleue

[J.-C. Lattès, 368 p., 20,50 €, ISBN: 2-7096-2007-3.]

- Directeur artistique de maisons de disques, producteur, impresario, Michel Glotz a eu le privilège d'être lié d'amitié avec des artistes tels que Maria Callas, Herbert von Karajan, ainsi que Francis Poulenc dont il trace ici un portrait très ressemblant. Ses souvenirs, émaillés d'anecdotes, nourris d'expériences, nous font revivre séances d'enregistrement et concerts. Avec bonne humeur, l'œil vif de Michel Glotz et sa mémoire fidèle nous introduisent dans le monde de la musique tel qu'il fut hier. Sa familiarité avec les artistes ne va pas sans émerveillement de sa part qui provoque chez nous, lecteurs, une certaine nostalgie.

J. R.

WASSELIN Christian

et SERNA Pierre-René (sous la dir.)

Berlioz

[L'Herne, 397 p., 49 €, ISBN: 2-85197-087-9.]

- Les ouvrages collectifs apportent à la musicologie des contributions qu'un seul auteur, fût-il le mieux qualifié, ne serait pas en mesure de fournir. La lumière qui naît de la diversité des regards est irremplaçable, surtout lorsque le choix des collaborateurs est aussi judicieux qu'il l'est ici. L'étude de D. Kern Holoman sur le catalogue des œuvres de Berlioz est à cet égard des plus significatives. L'on y apprend l'existence d'un *Chant du Neuf-Thermidor* découvert en 1984, et de plusieurs esquisses ou projets non négligeables lorsqu'il s'agit d'un musicien tel que Berlioz. Les pages de Michel Philippot, Matthias Brzoska, Jean-Michel Hasler sur l'harmonie et la conquête de l'espace sonore constituent les éléments d'analyse qui s'écartent des considérations littéraires qui ont trop longtemps sévi. Suivent, pour illustrer l'analyse musicale, des écrits de Berlioz. Gérard Condé et Sylvain Cambreling livrent leurs réflexions sur *Benvenuto Cellini* et *Les Troyens*. Rien n'est omis, dans ce volume, de ce que Berlioz a composé dans tous les domaines: musique symphonique, musique

sacrée, poésies, mélodies. Un autre regard est celui de Henry-Louis de La Grange: *Mahler et Berlioz: du roman musical au chant des sphères*. De son côté, John Eliot Gardiner s'interroge: *Rameau, Berlioz, Debussy: une filiation?* Complété par des témoignages d'écrivains (Heine, Claudel) et de musiciens (Boulez), d'interprètes (chefs d'orchestre et chanteurs), ce *Cahier de l'Herne* enrichit considérablement notre connaissance de l'œuvre d'Hector Berlioz.

J. R.

PHILOSOPHIE

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY,
Olivier MONGIN et Guy SAMAMA

Savoirs et démocratie

[Éd. Parenthèses, coll. « Savoirs à l'œuvre », 187 p., 18 €, ISBN: 2-86364-140-9.]

- Ce premier volume de la collection « Savoirs à l'œuvre » réunit les textes de conférences et d'interventions à un colloque sur « la diffusion des savoirs » prononcées en 2000 et 2001. Le propos est de remettre en valeur le rôle de la délibération dans l'espace public de la cité, de telle sorte qu'en exposant ses différends sur l'agora, la démocratie puisse vaincre ses démons intérieurs comme ses ennemis extérieurs. Jean-Pierre Vernant ouvre le volume par une réflexion sur la mémoire, son pouvoir dans la transmission généalogique et sociale des savoirs partagés. L'exemple des grands récits de la Grèce ancienne démontre que, par-delà les savoirs, pouvait être transmise une façon d'être un homme et que la beauté de ces textes, comme *L'Iliade*, était capable de nous bouleverser. Myriam Revault d'Allonnes nous fait sentir le privilège normatif que nous pouvons accorder à la démocratie: c'est d'être une forme inachevée et inachevable où s'inscrivent la promesse, la nécessité d'une orientation de l'action n'impliquant pas son « remplissement ». Bruno Latour expose le prix que nous avons à payer en incluant les sciences à l'intérieur de la définition de la démocratie, et les modifications que cette inclusion apporte à la vie publique. Jean-Marc Lévy-Leblond et Henri Atlan, en partant de ce qui se produit dans la science et des débats éthiques sur ce qui est autorisé ou interdit, démontrent la difficulté qu'il y a à diffuser du savoir sans produire des effets pervers et du fantasme. Les autres contributions, de Madeleine Rebérioux, Pierre Dockès, Marie-Angèle Hermitte, s'interrogent plus spécialement sur l'inévitable ambiguïté, et même les contradictions, qui sont au cœur des relations entre experts et politiques, entre la circulation des savoirs et l'organisation du pouvoir. Cet ensemble constitue un volume d'une grande richesse et d'une clarté d'expression exemplaire.

G. S.

ADORNO Theodor W.

L'Art et les arts

[Textes traduits et présentés par
Jean Lauxerrois, Desclée de Brouwer,
138 p., 15 €, ISBN: 2-220-05004-1.]

- Ce recueil se compose de quatre conférences sur l'art, prononcées dans les années 1960 par le dernier Theodor W. Adorno. Elles sont extraites d'un volume inédit en français, *Ohne Leitbild*, qui donne précisément son titre au premier texte. Inquiets de « l'ésotérisme », de « l'arbitraire » et de « la subjectivité » dont témoignerait l'art moderne, les conservateurs réclament un paradigme (Leitbild), une norme en matière d'esthétique. C'est là méconnaître que les grandes œuvres d'art du passé sont toujours advenues contre le style — ou, comme disait Valéry, que le meilleur du nouveau en art correspond toujours à un besoin ancien —, leur rétorque Adorno, assimilant leur nostalgie au discours totalitaire sur l'instauration d'un ordre: en l'absence de tout langage stylistique, le seul critère valable pour juger du sens d'une œuvre d'art demeure sa technique. Si l'histoire de l'art récent, dans la mesure où il ne reflète plus en image la réalité, consacre la perte du sens métaphysique, il n'en reste pas moins que l'après-Auschwitz a besoin d'un art. Croire que l'effacement des frontières entre les arts et leur influence réciproque, sensible dès avant la première guerre mondiale, atteste son déclin, et exiger que les différentes disciplines soient subsumées sous le concept générique de « l'art » équivaut à réhabiliter le culte nationaliste de la « race pure », la condamnation de l'hybride, estime encore Adorno. Ce dernier analyse ensuite les causes du malaise suscité par le style fonctionnaliste de la reconstruction allemande. En lutte contre la vogue consistant à donner aux objets du monde pratique une tournure artistique, l'architecte Adolf Loos voulut congédier « l'ornement », dans lequel il ne voyait que symbole érotique et gaspillage, au profit de la pureté de la ligne et de l'angle droit, perdant ainsi de vue les besoins du « sujet social ». Refusant de satisfaire les aspirations de l'homme tel qu'il est, l'architecture participe du même coup à désenchanter le monde. Le malaise proviendrait donc

... d'un malentendu, voire d'un mensonge, sur le concept d'utilité: loin d'être produites pour répondre aux besoins des hommes, les choses ne le sont que pour le profit. L'architecture réclame à nouveau la réflexion esthétique, une esthétique qui ne dicterait plus les critères du beau et du laid, qui dépasserait l'opposition entre ce qui est finalisé et ce qui est autonome. Quant à l'emploi inflationniste du mot « baroque », que dénonçait dès 1925 Karl Kraus, devenu un « concept mollusque », il s'expliquerait pour sa part par la nostalgie qu'éprouverait la classe moyenne déclinante (J. Habermas) précisément à l'égard de l'ornement congédié, l'autorité du baroque étant avant tout celle de l'idée de style par opposition à un monde de marchandises.

S. C.-D.

BÉNICHOU Grégory

Le Chiffre de la vie

[Le Seuil, 321 p., 21 €, ISBN: 2-02-052400-7.]

- Que la vie soit un langage, nous le savions depuis longtemps. Que le chiffre de la vie soit écrit en plusieurs langues, nous le savions aussi, même si la formulation proposée dans ce premier livre publié par ce jeune docteur en philosophie et en pharmacie est saisissante: la biochimie découvre un programme, la philosophie soulève un cryptogramme, la théologie dévoile un tétragramme. Car le programme génétique doit désormais s'interpréter comme un code capable de convertir une chimie en syntaxe, une messagerie en message, des signaux en signes. Mais la véritable originalité du livre est ailleurs. Contre un réductionnisme matérialiste, cet essai promeut une nouvelle alliance entre matérialisme et spiritualisme, en réconciliant la génétique avec l'humanisme. Sans la matière, l'information ne peut se fixer; mais sans l'information, la matière n'est plus vivante. Ce que l'on nomme « code génétique » serait construit d'atomes et de sens. C'est cette dimension du sens que cherche à déployer Grégory Bénichou. Or, le sens obéit à des règles. Celles-ci sont autant métaphysiques que morales: si la vie nous programme, il est douteux que la technique nous autorise, en retour, à programmer la vie. Le réductionnisme

biologique est relayé par un réductionnisme éthique qui, en résumant l'homme par son génome, donc par son programme, le déshumanise. De telle sorte que la course au progrès engagée par de nombreux biologistes et médecins se révélerait être une sorte de chantage à l'urgence. Ce livre s'élève par étapes de la biologie et de l'épistémologie à la métaphysique, et de celle-ci à l'éthique. Trois moments structurent l'ensemble des chapitres autour de trois questions: 1. S'il existe un programme du vivant, existe-t-il un programmeur?; 2. Où loger la liberté dans le programme?; 3. Si la vie programme l'homme, celui-ci peut-il programmer la vie? Ces trois grandes questions, qui constituent aussi les trois pôles du livre, conduisent à confronter la découverte du code génétique, et ses implications, aux interrogations de la philosophie, redessinant les frontières du territoire du vivant. A la lumière de la cartographie biologique de nos gènes, cet essai déploie ainsi une cartographie philosophique du génome.

G. S.

DA COSTA Uriel

Image d'une vie humaine.

Exemplar humanae vitae

[Préface de Daniel Bensaïd, Climats, 167 p., 13 €, ISBN: 2-84158-191-8.]

- Les Juifs expulsés d'Espagne en 1492, croyant avoir trouvé refuge au Portugal, n'y furent pas davantage en paix, le roi Manoël du Portugal les ayant forcés en 1497, soit à fuir, soit à se convertir. Contraints à judaïser en secret, ces marranes vécurent douloureusement une crise d'identité, comme en témoigne le cas de Gabriel da Costa, au XVI^e siècle, auquel Pierre Bayle consacra dès 1720 un article dans son *Dictionnaire historique et critique*. Élevé dans la foi chrétienne par son père Bento, « un vrai chrétien », il n'en éprouva pas moins des doutes vers sa vingt-cinquième année, et, séduit par Moïse et les prophètes, décida de rejoindre Amsterdam, la Jérusalem du Nord, y entraînant sa mère et ses frères. Scellant son retour au judaïsme par la circoncision et le choix du prénom Uriel, il lui fallut très peu de temps, en dépit de son désir d'appartenance à une

communauté religieuse, pour s'apercevoir que les observances des Juifs n'étaient pas conformes aux lois de Moïse. Dès lors, ayant appris à départager le culte ostentatoire de l'exercice de la raison, il rédigea depuis Hambourg des « Thèses contre la tradition » qu'il expédia à la communauté de Venise. L'excommunication et l'opprobre publique suivirent, le 15 mai 1623. Feignant le repentir, « singe parmi les singes », il sera à nouveau dénoncé par sa propre famille et décidera de rédiger son autobiographie testamentaire, *Exemplar humanae vitae*, en 1640, avant de se suicider. Comment ne pas évoquer en parallèle la figure de Spinoza, âgé de huit ans à l'époque, et qui sera excommunié à son tour le 27 juillet 1656, avant d'être interdit de publication ? Tous deux, Juifs ibériques, vécurent et moururent dans le même pays, défendirent avec la même vigueur la liberté de penser contre les Églises et contre les religions dogmatiques, voulurent atteindre à la béatitude par une religion en accord avec la raison. Pourtant, si, à la lecture de l'*Exemplar*, on ne peut s'empêcher d'évoquer le *Tractatus*, quoi de commun entre la sérénité du philosophe et la folie du mystique ?

S. C.-D.

HABERMAS Jürgen

L'Avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?

[Trad. Christian Bouchindhomme, Gallimard, coll. « Nrf essais », 181 p., 15 €, ISBN : 2-07-076531-8.]

- Serait-ce parce qu'Habermas reconnaît n'être pas expert dans les questions de bioéthique que ce livre est plus court que beaucoup d'autres de lui ? Nullement : ce livre est un essai qui tente d'éclairer une discussion enchevêtrée sur la disparition de la frontière entre la nature que nous sommes et l'appareil organique que nous nous donnons ; entre ce qui provient de la nature et ce qui est fabriqué. En ce sens, il offre une réflexion moins sur les récents développements de la technologie génétique, notamment en matière de diagnostic préimplantatoire et de recherches sur les cellules souches de l'embryon humain, que sur les conséquences

politiques, et éthiques, qu'ils entraînent.

La question centrale du livre est la suivante : comment notre vision normative de nous-mêmes comme personnes menant leur propre vie et devant rendre compte de leurs actes se transformera-t-elle si nous en venons à nous habituer à manipuler nos dispositions génétiques ou nos fonctions cérébrales ? C'est une question qui affecte non seulement les supports biologiques de notre identité, remettant en cause l'existence même d'une nature humaine, mais nos institutions démocratiques. Car, dans des sociétés libérales, la Constitution garantit à tout citoyen la liberté « éthique » de mener sa vie, dans le cadre de lois, comme il l'entend. Chacun doit pouvoir décider de ce qui est bon pour lui, et surtout de la personne qu'il souhaite être. Or, s'il est eugéniquement programmé, l'individu se sentira limité dans sa liberté éthique : c'est une hétérodétermination. La marge est étroite, et le seuil facile à franchir, entre eugénisme positif, dépassant la simple thérapie préventive, et eugénisme négatif, de même qu'entre une attitude clinique et une attitude instrumentale.

Ainsi Habermas propose-t-il, dans cet essai, des arguments pour développer une éthique de l'espèce humaine. Car les interventions biotechnologiques sur les bases naturelles de la vie de l'homme nous confrontent au défi d'un besoin de régulation à l'échelle de la planète, y compris par rapport à des questions d'éthique. La question de savoir si nous souhaitons, dans tous les pays du monde, proscrire le clonage (par-delà la distinction entre clonage thérapeutique et clonage reproductif) dépend de la manière dont nous souhaitons nous comprendre comme membres de l'espèce humaine : question autant éthique que politique.

G. S.

IBN KHALDÛN

Le Livre des exemples

[Traduit, présenté et annoté par Abdesselam Cheddadi, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1559 p., 75 €, ISBN : 2-07-011425-2.]

- Contemporain de Froissart, de Chaucer et de Pétrarque, Ibn Khaldûn est le plus

... connu des historiens arabes. Doté d'une double formation juridico-théologique et philosophique, mais en grande partie autodidacte, il fut partagé entre une ambition politique (il exerça différentes fonctions administratives, et occupa notamment la charge de grand cadî malikite) et un amour de la spéculation et de la science (théologie, logique, mathématiques). Ce premier volume réunit son autobiographie et la *Muqaddima*, livre I des « Exemples », qui se présente comme une vaste fresque historique, sociologique et philosophique de la civilisation et de la culture islamiques. Son autobiographie est conçue comme une double défense : de son origine aristocratique, et de la haute éducation qu'il avait reçue de son père et des plus grands maîtres du Maghreb. Son travail scientifique est présenté par lui comme une invention, celle d'une science nouvelle : une science de la société humaine. C'est une histoire universelle monumentale, à laquelle il a travaillé pendant près de trente ans. Elle est axée autour des Arabes et des Berbères, mais précédée et traversée par une réflexion sur les exemples et les enseignements que l'on peut en tirer ; le mot « exemples » ne concerne pas seulement la morale, mais la politique, voire l'ordre humain en général. C'est donc bien une anthropologie — générale et politique — qu'Ibn Khaldûn nous livre dans la *Muqaddima*. Elle est conçue comme une introduction à l'histoire. Car elle doit fournir une base à la critique historique, et rendre ainsi possible une « histoire vraie ». Ce qui la distingue d'abord, c'est que, malgré un esprit universaliste, son analyse reste surtout attachée à l'armature conceptuelle, philosophique et juridique qui dérive des cultures hellénistique, iranienne et arabe médiévale. À cet égard, est frappante la présence massive de notions et concepts aristotéliens (par exemple, dans la sixième partie, chapitre XXII, « La science de la logique »), galéniques, hippocratiques et ptoléméens ; ainsi que de postulats comme ceux qui font de la zone méditerranéenne, au climat et aux hommes « modérés » ou « tempérés », le centre naturel de la civilisation humaine, et de la civilisation urbaine un aboutissement du progrès humain. Enfin, si ce travail

a rencontré la reconnaissance du monde moderne, c'est peut-être en raison de sa démarche : quatre siècles avant Montesquieu, Ibn Khaldûn, aussi bien dans la *Muqaddima* que dans les développements historiques du *Livre des exemples*, se distingue de ses prédécesseurs par une entreprise de « naturalisation » de la société et de l'histoire.

G. S.

JANICAUD Dominique

L'homme va-t-il dépasser l'humain ?

[Bayard, 105 p., 11 €, ISBN : 2-227-02015-6.]

• Décédé en août dernier, le philosophe Dominique Janicaud s'interroge dans ce dernier livre sur les conséquences de la remise en cause du « propre » de l'homme, tant en ce qui concerne ses origines dans la chaîne du vivant, qu'en ce qui concerne son devenir au regard des mutations biotechnologiques. Fécondation in vitro, mères porteuses, vente d'ovules, perspectives de clonage : une programmation intégrale de la vie humaine par un bi-pouvoir médical n'est plus de l'ordre de la science-fiction — même si l'auteur n'hésite pas à rappeler l'ouvrage de Mary Shelley, *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1818), ou, plus proche de nous, le roman de Frederik Pohl, *Homme-Plus* (1977), dont la créature, l'homme-robot, est censée s'acclimater sur Mars —, comme l'a montré Peter Sloterdijk dans sa conférence « Règles pour le parc humain ». Face à de telles menaces l'humanisme dans ses différentes versions — Sartre, Heidegger, voire la propre pratique des « structuralistes » ainsi qu'en témoigne l'intérêt de Lévi-Strauss pour des peuples jusqu'à présent délaissés, ou encore celui de Michel Foucault pour les prisonniers, les homosexuels, les minorités —, tel qu'il a été réaffirmé dans les années 1960 et jusqu'à nos jours, constitue-t-il l'ultime recours face au « monstrueux » qui se profile à nos yeux ? À moins, comme le pensait déjà Gabriel Marcel dans *Les Hommes contre l'humain* (1951), que l'inhumain ne soit en l'homme, le monstrueux étant l'inhumain au sens moral, le mal voulu par le mal, la liberté se retournant contre elle-même. Dans une civilisation athée où prédomine l'utopie du technicisme et dont la seule valeur sacrée est sa propre

efficience, l'homme sera-t-il dépassé par la technologie ou saura-t-il se dépasser ? La leçon de Pascal sur le balancement de l'homme entre les extrêmes (misère et grandeur) s'avère plus que jamais d'actualité. « Il faut savoir instaurer de toute urgence une "économie" paradoxale combinant stratégiquement un humanisme de précaution, prévenant l'inhumain ou le sous-humain, et une ouverture aux possibles surhumains qui sommeillent en nous. D'un côté la défense de l'humain contre l'inhumain, de l'autre l'illustration de ce qui passe l'humain en l'homme ».

S. C.-D.

JULLIEN François

La grande image n'a pas de forme, ou du non-objet par la peinture

[le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 373 p., 24 €, ISBN : 2-02-051816-3.]

- À la fois dans la continuité, et en rupture avec ses précédents essais, ce livre est sans équivalent dans le paysage philosophique contemporain. Il s'inscrit dans une continuité car, en faisant un nouveau détour par la Chine, dépaysant ainsi la pensée, il poursuit un travail, très largement engagé, de désenfouissement de nos perspectives sur le monde et de déontologisation du réel. Mais en posant la question : « Comment capter une image qui ne se laisse ni enfermer ni cantonner dans l'exigüité d'une forme, mais se transforme sans cesse par respiration du vide et du plein ? », il est en rupture à la fois par rapport à ses travaux antérieurs et par rapport à tout ce qui a pu s'écrire sur la peinture. Car la peinture n'est pas son objet direct ; mais ce qui, par elle, fait échapper aux catégories de l'objet comme du sujet, de la forme et de la couleur, de l'image et du phénomène, du proche et du lointain, de la présence et de l'absence, donc aux catégories de la représentation. La peinture, ou plutôt le geste discret, mais sans fin, de faire advenir, et de montrer, de la figuration et de la cohérence naturellement, comme on respire, se donne à penser et à voir en elle-même, en dehors de toute référence, comme un monde à vivre. Prendre, rendre, capter-laisser, c'est au plus loin de remplir et de saturer ; cela s'obtient comme

inspirer-respirer parce que cela laisse passer le souffle-énergie dont provient le monde et qui l'anime. Dans le chapitre VI, « Vide et plein », l'un des plus beaux du livre (mais ils le sont tous), François Jullien décrit ce sentiment d'étouffement, jusqu'à l'irrespirable, qui l'a saisi en visitant Saint-Pierre de Rome : un plein jouant à l'encontre de la plénitude lui fait éprouver ce qu'il faut de vide, ou de manque, pour que l'effet puisse complètement s'exercer, ou que le plein puisse jouer son plein effet. C'est de ce manque que manque l'art de peindre occidental. Ces jeux du vide et du plein nous ouvrent la voie à cette exigence de quitter la forme pour atteindre la ressemblance, qui est décrite au chapitre VIII. Ailleurs encore, il est examiné pourquoi une peinture n'est jamais si bien achevée que lorsqu'elle n'est pas terminée : si elle est faite, elle n'est jamais parfaite, et à vouloir trop la déterminer, on la perd car on s'interdit de recueillir au-dedans ce souffle-énergie (le qi) en constant renouvellement du monde. Si bien que peindre, c'est dé-peindre, comme on se déprend de tout désir de connaître et de toute clôture du parachèvement. Comme le disait Braque, cité par François Jullien : « Écrire n'est pas décrire » et « peindre n'est pas dépeindre ». C'est qu'il faut faire travailler dans le peindre le dé- du défaire pour laisser venir cette tension énergétique qui se déploie au travers de la forme. Cette tension sans cesse dés'exclut et dés'enlise, en même temps qu'elle régénère en faisant communiquer. Sans jamais se répéter, mais sans progresser non plus, François Jullien, par d'infimes variations ou par de légères modulations désubstantialisantes, nous fait pénétrer dans cette vitalité qui se renouvelle sans jamais s'épuiser, et qui est au principe de la peinture sans prétendre se trouver à son fondement. Si bien que, par rapport à son non-objet, François Jullien est comme un peintre chinois : il n'a rien à imiter, mais tout à « travailler ».

G. S.

LAUNAY Marc (de)

Une reconstruction rationnelle du judaïsme. Sur Hermann Cohen

[Labor et Fides, 126 p., 19 €, ISBN : 2-8309-1053-2.]

- Se destinant à être rabbin, Hermann Cohen (1842-1918) entra à l'âge de quinze ans au séminaire théologique juif de Breslau avant de s'orienter vers les philosophies et d'obtenir son doctorat en 1865 à l'université de Halle. À partir de 1871, il intervint dans le débat entre Trendelenburg et Kuno Fishern s'inscrivant dans le courant « retour à Kant », et il publia cette même année sa première version de la *Théorie kantienne de l'expérience*. Invité à faire cours à Marburg, qui devint le centre philosophique de l'Ouest européen, premier et seul juif à obtenir une chaire universitaire, il y restera jusqu'à sa retraite, en 1912, date à partir de laquelle il enseignera à l'Institut supérieur de recherche sur le judaïsme à Berlin, témoignant ainsi de sa fidélité au judaïsme. Opposé au baptême, à l'assimilation, au sionisme, Hermann Cohen a toujours publiquement pris parti pour le judaïsme et les Juifs allemands, même s'il fut le premier philosophe, en Allemagne et en Europe, à reconnaître que la dynamique de la culture occidentale reposait sur l'opposition féconde d'une dualité essentielle : Platon, fondateur de l'idéalisme philosophique et de la science, et les prophètes, fondateurs d'un idéal messianique et religieux, tenant, ce faisant, la synthèse entre philosophie et religion. Comme en atteste son grand ouvrage *Religion de la Raison tirée des sources du judaïsme*, qui parut après sa mort, « la religion doit être un moyen utilisé pour faire passer l'éthique dans la culture générale », tout en évitant la sécularisation. Ainsi, au chapitre IV, intitulé « La Révélation », H. Cohen, qui jusque-là avait évité cette notion qu'il jugeait trop mythique ou trop proche de celle de miracle, s'efforce-t-il de dégager le contenu rationnel immanent à la religion, et plus particulièrement aux sources textuelles de la religion juive. « Don de la Torah », la révélation est la condition de la raison humaine, Dieu ne se révélant pas au monde mais à l'homme chargé d'accomplir la loi morale dans l'histoire. Quant au pardon,

notion placée au centre même de son ouvrage, c'est de lui que dépend la résolution du dilemme de l'autonomie de la volonté et de l'hétéronomie de la Loi. Même s'il n'a consacré aucun texte à ce « géant » qu'était pourtant H. Cohen, et par-delà leurs différences de génération et d'origine, il se pourrait bien qu'E. Levinas fût l'héritier de H. Cohen. Tous deux, en effet, ont pris soin de séparer le « versant » juif de leur œuvre de la philosophie « pure », de ne pas passer pour « crypto-théologiens » ; pour tous deux, l'éthique est une philosophie première, l'attention à la source hébraïque de la pensée faisant corps avec la philosophie. En revanche, l'importance de l'« autre » ressortit chez chacun d'eux à des préoccupations différentes : pour Cohen, il s'agit de faire droit à un autrui qui ne puisse être pensé dans le cadre de la philosophie pratique, tandis que Levinas tente de faire coexister l'héritage phénoménologique et la dimension éthico-religieuse initiale.

S. C.-D.

MALKA Salomon Emmanuel Levinas, la vie et la trace

[J.-C. Lattès, 320 p., 20 €, ISBN : 2-7096-1961-X.]

- Journaliste, écrivain, directeur de la rédaction de RCJ, Salomon Malka, arrivé du Maroc à l'âge de dix-sept ans à l'École nationale israélite orientale, dont le philosophe Emmanuel Levinas fut directeur jusqu'en 1979, a voulu « revisiter » le penseur auquel il avait déjà consacré un ouvrage, *Lire Levinas*, trente ans après leur première rencontre. Né le 30 décembre 1905 à Kaunas (Kovono), en Lituanie, E. Levinas arriva à Strasbourg pour y faire ses études de philosophie en 1923. Il s'y lia avec Maurice Blanchot, lequel aida la famille Levinas à se cacher pendant la guerre, alors que, fait prisonnier à Rennes le 18 juin 1940 dans la 10^e Armée, il était transporté au stalag XIB, proche de Buchenwald. À son retour de captivité, Levinas découvrit l'immensité de l'horreur, toute sa famille en Lituanie ayant été assassinée : il ne voulut jamais parler de la Shoah, ni retourner en Allemagne, et c'est son fils Michaël qui reçut

en son nom, en 1983, le prix Karl-Jaspers que lui décerna l'université de Heidelberg, lisant le discours préparé par son père. S'il connaissait le russe (langue parlée à la maison), l'allemand, l'hébreu (appris dès l'âge de six ans), à son arrivée à Strasbourg, Levinas ne parlait pas encore le français : six ans plus tard pourtant, il traduit les *Méditations cartésiennes* qui parurent donc en France vingt ans avant leur publication en Allemagne ! Au cours de l'été 1928 et de l'hiver 1928-1929, Levinas a en effet séjourné à Fribourg-en-Brisgau en vue de préparer sa thèse sur « la théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl », et il participa au colloque de Davos du 17 mars au 6 avril 1929. Mais il ne fit jamais partie des « heideggériens estampillés », comme le prouve son absence à la dédicace de Cerisy-la-Salle dans les années 1950, n'ayant jamais pardonné l'intrication de l'homme et de l'œuvre : « C'est toujours avec honte que j'avoue mon admiration pour le philosophe... On peut avoir tout été, sauf hitlérien, même quand on le fut par mégarde. » En 1930, il part à Paris suivre les cours de Léon Brunschvicg à la Sorbonne et devient surveillant dans une école de l'Alliance israélite Universelle. C'est également l'année où il obtient sa naturalisation française en vue de se présenter à l'agrégation de philosophie, en dépit des prédictions de Brunschvicg : « Avec votre accent, vous n'arriverez jamais à passer l'oral d'agrégation ! » Il n'entra à l'université qu'en 1961 après avoir soutenu sa thèse, *Totalité et Infini*, manuscrit qu'il faillit déchirer après que Gallimard eut refusé de le publier. Il enseigna successivement à Poitiers, Nanterre, la Sorbonne. « Talmudiste du dimanche », ainsi qu'il se baptisait lui-même, il officiait le samedi matin à l'ENIO, renouvelant l'exégèse de Rachi, rabbin de Champagne au Moyen âge. Imposée aux États-Unis par l'intermédiaire de Jacques Derrida, lequel prononça son éloge funèbre le 25 décembre 1995, son œuvre a fait pour la première fois l'objet d'un congrès international en mai 2002 à Jérusalem.

S. C.-D.

MERLEAU-PONTY Maurice
L'Institution, la passivité.
Notes de cours au collège de France (1954-1955)

[Belin, 304 p., 16,50 €, ISBN : 2-7011-3301-7.]

MENASE Stéphanie
Passivité et création.
Merleau-Ponty et l'art moderne

[PUF, 276 p., 24 €, ISBN : 2-13-052399-4.]

- Ces notes de cours, établies par Dominique Ménasé, Dominique Darmaillacq et Claude Lefort, suscitent un intérêt particulier puisqu'elles expriment un tournant dans l'œuvre de Maurice Merleau-Ponty. Tout d'abord, une extension de la notion d'institution jusqu'alors liée à une philosophie de l'histoire encore influencée par le marxisme au sentiment, à la vie, à l'œuvre, au savoir et à la culture en permet une nouvelle appréhension. Celle-ci se traduit à la fois par une interrogation sur les liens du particulier et de l'universel, mais aussi par une prise en compte de la durée historique. Ensuite, non sans lien avec cette première notion, la passivité est appréhendée dans des termes (le sommeil, l'inconscient, la mémoire) qui se distinguent de ceux de la Phénoménologie de la perception ; ce qui indique la direction freudienne qui sera désormais prise par Merleau-Ponty avant que les notes posthumes qui composent le Visible et l'Invisible ne fassent plus directement le lien avec l'ontologie heideggérienne. La dimension de l'œuvre picturale étant mise en avant, elle fournit l'occasion à l'une des éditrices de ces cours de souligner, dans un ouvrage qu'elle publie parallèlement, comment la notion de passivité (réélaborée dans ces cours de 1954-1955) fait écho à la pratique picturale de nombreux artistes du xx^e siècle. À commencer par Bacon, Bram Van Velde, Klee, Michaux... « La passivité est, en tant que doublure de l'activité, ce qui fait mon ancrage irréductible au monde. » Il est certes délicat d'insister sur les périodes de rupture qui ponctuent l'œuvre d'un auteur, mais ces cours manifestent bien un tournant conceptuel dans l'œuvre de Merleau-Ponty.

O.M.

... *L'Institution, la passivité* est un volume, préfacé par Claude Lefort, qui contient les notes que Merleau-Ponty avait rédigées en vue des cours qu'il devait dispenser au Collège de France en 1954-1955. Les deux thèmes choisis cette année-là sont l'institution et la passivité, et ils ne sont pas sans rapport entre eux. L'idée d'institution est définie par Merleau-Ponty comme, «fondement d'une histoire personnelle à travers la contingence». La reformulation philosophique du concept d'institution est explicite; l'institution doit être distinguée de la constitution au sens kantien; constituer est presque le contraire d'instituer, la constitution étant une institution continuée, alors que l'institué enjambe son avenir; car l'idée d'une conscience constituante implique un monde dans lequel rien ne se découvrirait qui n'eût été produit par ses opérations, alors que l'institution suppose une non-coïncidence entre l'instituant et l'institué. C'est pourquoi le temps serait le modèle de l'institution: «Passivité-activité, il continue, parce qu'il a été institué, il fuse, il ne peut cesser d'être, il est total, parce qu'il est partiel, il est un champ», cette dernière notion étant décisive dans l'ensemble des leçons. Muni de la notion d'institution, Merleau-Ponty explore plusieurs champs dans l'histoire privée comme dans l'histoire publique: l'animalité et la vie (Freud), le sentiment (comment un sentiment «prend-il» et comment on s'en déprend? Proust), la création artistique, surtout en peinture, et avec Panofsky, le savoir et l'idée de vérité (les mathématiques et le champ de culture — Husserl), l'histoire universelle (Hegel, Lévi-Strauss, Lucien Febvre). D'un autre côté, la notion de passivité lui permet d'apercevoir une modalité particulière dans l'activité de notre relation au monde. L'analyse du sommeil, de l'inconscient, du travail du rêve, de l'oubli, tout en nous faisant revenir en deçà de la conscience réfléchissante, nous ouvre la voie d'une ontologie phénoménologique. Le symbolisme apparaît comme une pierre de touche de ce rapport préobjectif au monde. Freud comme Sartre nous aident à comprendre que le contact avec le perçu n'est ni savoir, ni ignorance; et qu'à travers lui se révèle une certaine puissance de notre corps comme organe de présence-absence.

Si l'on ajoute que chaque cours est accompagné de nombreuses notes complémentaires de Merleau-Ponty et de son résumé dans l'annuaire du Collège de France, on aura compris que cet ouvrage est aussi précieux car il nous fait approcher de ce qu'est la pensée d'un philosophe au travail: une pensée d'abord inconsciente d'elle-même, qui recherche ses marques dans le point où tout est en suspens, centre d'indétermination où elle trouve position comme un corps cherche sa dynamique, ses excroissances, ses positions privilégiées, son style de gestes, sa syntaxe.
G. S.

MONDZAIN Marie-José

Le Commerce des regards

[Le Seuil, coll. «L'ordre philosophique», 272 p., 23 €, ISBN: 2-02-054170-X.]

- Dans cet ouvrage qui regroupe quatre textes, l'auteur d'*Image, icône, économie. Les sources de l'imaginaire contemporain* et de *L'image peut-elle tuer?* reprend les deux questions essentielles qui sont au centre de son travail. Tout d'abord, elle revient sur l'économie occidentale des images, son lien à la thématique de l'incarnation et au rôle de l'Église dans la gestion publique des images. «Le destin iconique de la passion ne l'a pas seulement articulé à la doctrine de l'incarnation, mais a fait aussi l'objet d'un traitement institutionnel dans lequel le vocabulaire de la chair propre à l'incarnation s'est trouvé lié au lexique du corps institutionnel. (...) Le seul monothéisme qui soit dévoué à l'image est celui dont le sort est lié à la fondation de toute la culture occidentale.» Ensuite, non sans rapport avec cette réflexion anthropologique qui met en relation l'économie chrétienne du sujet, le commerce des regards et la place impartie au sujet du regard, elle s'inquiète du régime contemporain de la visibilité et de ses flux, qui s'oppose justement à toute forme d'apprentissage et d'échange des regards. «Devant la muraille de tous les écrans, l'idolâtrie fait ripaille. Nous sommes tous prêts à payer, et nous payons fort cher aujourd'hui, les fabricants d'inanité pour savourer toutes les formes industrielles d'évasion de la réalité, c'est-à-dire de l'altérité.» Loin de se plaindre du poids des images,

l'auteur déplore leur absence; encore faut-il comprendre le sens des mots en relation à une approche à la fois philosophique et historique.

O. M.

NIETZSCHE Frédéric

Premiers Écrits

[Trad. et préfacé par Jean-Louis Backès, Le Livre de poche, coll. «Classiques de poche», 253 p., 6,10 €, ISBN: 2-253-06757-1.]

- Ce livre présente un choix de textes de l'époque de Pforta. Nietzsche avait entre quatorze et vingt ans. Il comprend des autobiographies (au pluriel), des souvenirs de vacances, des notes d'un journal intime, une lettre à un ami poète le rabrouant pour sa méconnaissance de l'élévation de pensée d'Hölderlin, une chronique de la Germania, cette auguste académie littéraire et musicale dont Nietzsche a occupé les fonctions de secrétaire, un curieux texte sur les humeurs, décrites comme des changements, et même des combats, dans une âme de tempête, un *Prométhée*, drame en un acte, suivi de commentaires adjoints, enfin un cycle d'*Ermanaric* (études savantes, poème, projet de tragédie, poème symphonique non orchestré), inspiré à la fois par *La Guerre des Goths* de Jornandès et par *l'Edda*, et dont on se convainc que Nietzsche, voué à la philologie, aurait pu se consacrer à la germanistique plus qu'aux études grecques. Qu'est-ce qui frappe dans ces échantillons? Ce sont d'abord la plasticité des formes et comme une indifférenciation des genres (autobiographie, études scientifiques, poésie, théâtre), témoignant de la diversité des intérêts que manifeste le jeune Nietzsche, ainsi que de la mobilité créatrice de son talent. C'est ensuite un goût pour la multiplication des hypothèses, la comparaison, et le travail, qu'il soit scolaire ou non: «Je me propose de montrer... comment on devient poète, c'est-à-dire comment, par le travail assidu du vers, à mesure que s'accroît la capacité spirituelle, on peut devenir un peu poète» (*Esquisse*, 1862). C'est aussi la nécessité de se connaître soi-même, qui n'est pas seulement visible dans des notations autobiographiques, mais aussi dans des essais de composition dramatique ou théorique.

C'est, enfin, une forte présence de la figure du père, dont la mort est rapportée dans une page autobiographique en date du 27 juillet 1849, mais qui réapparaît, transfiguré, dans un épisode d'*Ermanaric*, opposant, poignard en main, le père et le fils avant de les réconcilier dans la mort. La convergence de ces éléments rend attrayante la publication de ces esquisses de jeunesse.

G. S.

PÉTRARQUE

Les Remèdes aux deux fortunes

[Édition établie par Christophe Carraud, préface de Giuseppe Tognon, éd. Jérôme Millon, vol. I, texte et traduction, 1165 p., vol. II, Commentaire, notes et index, 805 p., 55 €, ISBN: 2-84137-138-7.]

- Le *De remediis utriusque fortune*, première œuvre de Pétrarque traduite en français, se présente comme une sorte de «Bréviaire pour chacun de nos jours. Un livre qui contient tout l'Office de la vie, non pas selon le rite de l'Église catholique romaine, mais selon le rythme de l'humanisme médiéval et chrétien, où la vérité n'était pas scientifique, comme dans l'humanisme moderne, mais morale...» En deux livres de 122 et de 132 dialogues, Pétrarque, en homme du *xiv^e* siècle «qui parlait aux Anciens comme on parle à des frères», nous offre pour chaque situation qui se présente une double recette, s'appliquant à la bonne comme à la mauvaise fortune. Le dispositif général des *Remèdes* est celui-ci: la Raison discourt, argumentant contre les passions qui sont d'un côté joie et espérance, filles de la prospérité, de l'autre, douleur et crainte, filles de l'adversité. Ces dialogues sont évidemment nourris par la pensée des grands aînés, les stoïciens, Sénèque surtout, Cicéron, Virgile, Ovide, Augustin, Ambroise, Boèce, Juvénal et tant d'autres, mais ils se remarquent aussi par le style, unissant la polyphonie au dépouillement, ce que Christophe Carraud appelle leur «simplicité torrentielle». Ainsi l'éloquence s'efface-t-elle devant l'élégance, qui n'est pas sans sobriété. Y est frappante la manière dont Pétrarque, en associant Antiquité et christianisme, à la fois n'invente rien dans le détail et fait éclater sous une pression nouvelle le cadre de la «tradition». Donc, si rien n'est réellement

... nouveau, d'où vient alors que l'ensemble porte un caractère inédit jusqu'à lui? Sans doute du dispositif adopté, alliant l'humour à la pédagogie, «une pédagogie déplacée au for intérieur». Une question, qui est philosophique, découle de ce dispositif: que peut être un livre de la totalité de l'expérience humaine? un *pugillare opusculum* où saisir ce qu'est l'expérience de la vie? C'est «comme une somme qui ne tombe pas juste», où s'opère une hybridation de grands thèmes romains et du quotidien le plus trivial. De sorte que, si jamais morale n'avait été si concrète, en même temps cette lancinante assurance des lieux communs, le texte les absorbe pour les remplacer par lui-même. Avec Pétrarque, offrant une issue principalement morale aux savoirs antérieurs, nous entrons ainsi dans le règne naissant de l'écrivain et dans un nouvel âge de la Raison, une raison inquiète, tourmentante, interrogeant les vertus comme les vices, la mémoire, la danse, l'espérance, le bonheur, la tristesse ou la mort. Saluons le travail qui a présidé à la préparation et à la composition de cette édition. Si les contemporains de Pétrarque cherchaient dans cet ouvrage ce tout qui nous échappe, mais où ils ne semblaient pas se perdre, grâce aux multiples notes, à une traduction fidèle, aux commentaires et aux nombreux index qu'il comporte, et bien que le matériau nous échappe largement, nous ne pouvons pas nous perdre dans sa lecture.

G. S.

PRETI Giulio

Écrits philosophiques.

Les lumières du rationalisme italien

[Trad. Marilène Raïola, Le Cerf, coll. « Passages », 199 p., 34 €, ISBN: 2-204-06983-3.]

- On connaissait mal en France, jusqu'à cette publication, l'épistémologie et la philosophie de la connaissance italiennes.

L'Illuminismo est pourtant une singularité culturelle et historique de ce pays.

Il se présente comme une sorte de synthèse originale entre, d'un côté, une théorie de la connaissance néo-transcendantale (postkantienne) ou phénoménologique

(husserlienne) envisagée comme étude d'ontologies régionales et, de l'autre, un positivisme logique comme celui de Carnap et du Cercle de Vienne. Giulio Preti (1911-1972) en est une figure majeure. Ce recueil rassemble cinq textes. «Réalisme ontologique et sens commun» distingue un réalisme pragmatique, structure libératrice, comme celui d'énoncés protocolaires — «Le chien aboie» ou «Grand-père éternue» — d'un réalisme ontologique, qui serait la structure de la logique du mythe, de la foi et de l'obéissance. Mon point de vue empiriste expose ce qu'est l'empirisme logique, et démontre que c'est l'expérience historique qui justifie les énoncés les plus délicats, comme le principe de vérification ou la prétention à construire des langages idéaux pouvant servir de critères analytiques et critiques pour les langages de la science et de la philosophie. «Analyse critique et langage parfait» démontre que la critique est toujours relative à un modèle, à un ensemble de règles formant l'embryon d'un langage parfait. Ce modèle est, du point de vue logique, conventionnel, et il varie historiquement. C'est pourquoi la critique n'est pas un exercice pur et désintéressé, mais elle est engagée dans les destins d'une société et d'une culture. «Dewey et la philosophie des sciences» analyse l'opérationnalisme méthodologique et l'instrumentalisme de Dewey. Enfin, «L'image philosophique du monde» expose comment la philosophie comme gnoséologie construit son image scientifique du monde, semblable aux images que construisent les sciences particulières, mais plus universelle et plus formelle. L'atomisme logique peut constituer une ontologie régionale très générale, l'ontologie de la région. Ainsi le rationalisme apparaît-il à la fois comme vidé d'un contenu métaphysique éloigné de l'expérience, et réinterprété à partir de la trinité syntaxe-sémantique-pragmatique.

G. S.

REVAULT D'ALLONES Myriam

Doit-on moraliser le politique ?

[Bayard, 90 p., 11 €, ISBN: 2-227-47037-2.]

- Le 21 avril 2002, à 20 heures, l'on vit apparaître sur les écrans de télévision

le visage d'un démagogue d'extrême droite et celui de son «alter ego», le président sortant. La crise politique atteignait là son paroxysme. Aux yeux d'une partie des électeurs, fallait-il, pour barrer la route à celui qui menaçait les valeurs fondamentales de la démocratie et de la République, se résoudre à voter pour l'autre candidat, malgré le climat délétère des «affaires»? Bien qu'anecdotiques, les consignes— voter les mains gantées, le nez bouché d'une pince à linge — reflétaient le fait que l'«éthique de conviction», qui se règle sur les préférences individuelles, n'était plus de mise en la circonstance. Les Français avaient pris conscience de ce que, pour reprendre la célèbre distinction de Max Weber dans sa conférence «Le métier et la vocation de politique» (1919), l'éthique propre de la politique, le «lieu» où elle réside, est la responsabilité, celle-ci n'étant pas l'apanage exclusif de l'homme politique envisageant les conséquences et l'orientation de son action dans une situation particulière, fût-elle irrationnelle, mais bien celle de tous les citoyens ayant souci du monde. Professeur de philosophie politique, Myriam Revault d'Allones souligne l'ambiguïté du grand retour du moralisme auquel nous assistons tous depuis, d'une part, la chute des régimes communistes, qui incarnaient la promesse et l'espérance séculières, ouvrant une brèche dans laquelle se sont engouffrées les diverses figures de l'idéologie morale; d'autre part, le paradoxe constitutif de la démocratie moderne, désormais privée de toute transcendance et incertaine quant à l'idée même de «bien commun». Machiavel, de même que Montesquieu, avaient mis en garde contre la dissolution du politique dans le spirituel et l'ordre de la moralité: «La politique n'est pas la morale mais la politique a une morale. [...] La raison d'être de la politique, c'est la liberté, et la vraie morale de la politique consiste peut-être à aimer la liberté plus que soi-même»: pour que cette demande d'éthique ne sombre pas dans un moralisme réactif, un seul recours, l'éducation des hommes à la démocratie pour les faire accéder à un monde commun.

S. C.-D.

ROMERI Luciana

**Philosophes entre mots et mets.
Plutarque, Lucien et Athénée
autour de la table de Platon**

[Jérôme Millon, coll. «Horos», 354 p.,
30 €, ISBN: 2-84137-140-9.]

- Ce qui est en question, dans ce livre si nourrissant, c'est l'idée même de banquet philosophique (symposium). En observant comment fonctionne chez les Anciens le rapport entre nourriture et parole et en confrontant la sphère de la philosophie à la sphère du comique, Luciana Romeri met en scène avec précision, élégance et érudition, le «menu d'un banquet sur les banquets», selon le mot de Jacques Brunschwig qui préface l'ouvrage. Celui-ci se compose de quatre moments. Les trois derniers correspondent aux trois auteurs analysés sous l'angle symposiacal, Plutarque, Lucien et Athénée. Plutarque a choisi le discours; Lucien a choisi la nourriture. Athénée, lui, opte dans les Deipnosophistes pour l'un comme pour l'autre. Cynulcus, l'un des personnages, incarne le plaisir culinaire, et Ulpian le plaisir de la parole. Mais Athénée précise qu'ils ne sont pas présents en même temps au banquet. À cet égard, comme le remarque Luc Brisson dans sa postface, «il semble qu'Athénée n'ait pas renoncé à se présenter comme un héritier du Banquet platonicien». Donc, là où les commensaux de Plutarque parlent sans manger, ceux de Lucien mangent sans vraiment parler. Chez Athénée, ils parlent en mangeant ensemble, car ils mangent pour parler et ils parlent pour continuer à manger. Par-delà cette confrontation entre nourriture et parole se joue aussi la question philosophique de la nature et de la fonction du plaisir.

G. S.

ROMEYER DHERBEY Gilbert
et AUBRY Gwenaëlle (sous la dir.)

**L'Excellence de la vie.
Sur L'éthique à Nicomaque
et L'éthique à Eudème d'Aristote**

[Vrin, 464 p., 40 €, ISBN: 2-7116-1580-4.]

- Est-ce en dépit, ou bien en raison, d'un intérêt de plus en plus affiché de la philosophie contemporaine pour le pluralisme que l'éthique

... d'Aristote s'affirme comme une référence, et presque un modèle, pour la philosophie morale la plus actuelle? Cet ouvrage collectif réunit les contributions des meilleurs spécialistes d'Aristote, français et étrangers, issues de communications et discussions présentées dans le cadre de séminaires au Centre Léon-Robin durant les années 1996-1998. L'excellence de la vie, c'est le but sans autre but constitué par le bien suprême qui est le bonheur, ou l'eudémonie. L'eudémonie est procurée par un accomplissement de toutes les potentialités de la nature humaine. Elle associe le bien-vivre (*eu zein*) et le réussir (*eu prattein*). Le bonheur consiste donc dans l'accomplissement parfait de son humanité par l'homme. C'est pourquoi il est à la portée de tous. Mais il est en même temps « quelque chose de divin et de bienheureux ». Car l'intellect, qui est la plus haute puissance de sa nature, apparente l'homme au divin. Le bonheur humain est ainsi tendu vers un bonheur suprême, qui est divin, et que seule la philosophie peut atteindre, puisqu'elle est pensée spéculative, donc exercice de l'intellect. Mais ce bonheur dans la sagesse n'est pas non plus sans plaisir: la « philosophie nous procure des plaisirs étonnants de pureté et de constance ». Aristote se souvient-il du Philèbe de Platon? Ces plaisirs sont en tout cas liés à l'exercice de l'activité intellectuelle, qui s'approche du plaisir qu'éprouve la divinité à se penser soi-même. De telle sorte qu'en rapprochant ainsi bonheur humain et bonheur divin, L'éthique à Nicomaque nous ferait passer du bonheur au comble du bonheur, et ferait de l'homme seulement heureux (*eudaimôn*) un bienheureux (*makarios*). Tel serait le fil conducteur général du livre. Mais de nombreux problèmes y sont aussi étudiés. Citons-en quelques-uns: Comment qualifier le naturalisme d'Aristote (l'eudémonisme étant un naturalisme)? Quelle est la place des plaisirs, notamment du plaisir esthétique, dans l'éthique d'Aristote? Quels sont le rôle joué par la délibération et par le choix, et celui joué par la *phronêsis*? Ce ne sont que quelques-unes des très nombreuses questions posées par ce livre, dont la richesse d'analyse est exemplaire, et l'édition soignée (une bibliographie, des

index de citations d'Aristote, de citations d'auteurs anciens, des noms et des notions complètent utilement sa lecture).

G. S.

ROUSSEAU Jean-Jacques

Les Confessions I, II

[Édition établie et présentée

par Alain Grosrichard, Garnier-Flammarion, 425 p. et 645 p., 6,50 € et 11,50 €, ISBN: 2-08-071019-2 et 2-08-071020-6.]

- Tout le monde, ou presque, a lu au moins une fois le texte des *Confessions*. Mais une édition nouvelle peut changer le regard d'un lecteur sur le texte, donc ce qui est lu. C'est le cas de cette édition d'Alain Grosrichard, l'un des meilleurs spécialistes du XVIII^e siècle français. Sous la forme d'un dialogue fictif entre Jacques — maître Jacques, qui n'est pas celui de Diderot — et Jean-Jacques, qui n'est pas un, mais au moins double (« On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu »), Alain Grosrichard déploie avec une virtuosité entraînante les jeux de miroir et de masque entre le « je » et « l'autre ». Car l'auto-analyse de Rousseau commence avec ce qui est posé dès le départ: je suis autre. Autre à moi-même, et de façon si singulière que je suis autre que tous les autres. Voilà pourquoi les autres se font de moi une fausse image. Mais, dès lors qu'il a accepté d'entrer dans le cercle (en société), Jean-Jacques se devait de parler; donc de lâcher des sottises. D'où la décision d'écrire et de me cacher, puisque parler et me montrer, c'était préférer des sottises et me montrer autre que ce que promettait mon extérieur. Y aurait-il alors à nouveau deux Rousseau, dont l'un ferait mentir l'autre? Non, mais d'un côté une multiplicité de Rousseau imaginaires, et de l'autre un seul Rousseau, qui est un Rousseau seul. Ainsi la vie se passe en quiproquos, et Jacques avait raison. Mais des quiproquos posthumes, c'est insupportable. C'est pourquoi il faut écrire et se montrer, écrire pour se montrer; en continuant de se tenir à l'extérieur du cercle, en position d'énonciation atopique; offrant à ses semblables comme un point fixe de référence pour qu'ils pratiquent une révolution copernicienne qui les arrache à l'amour-propre

et les fasse entrer dans la connaissance de l'homme. Ainsi serait né le projet d'écrire des *Confessions*. Pour permettre à ses lecteurs de sortir du cercle du même, il leur propose de prendre comme point de référence fixe non plus leur propre moi, mais lui ; lui non comme moi, mais comme ce que je suis et qui je ne suis pas. Ne se comptant pour rien, n'étant compté pour rien, ne s'attachant à rien de ce qui compte pour ses semblables (un ruban volé), il n'est rien ; rien qu'un œil pour un miroir. Or, s'engager ainsi, à tout dire, c'est accepter de dire des riens. Ainsi tout se tient ; mais si tout est un, c'est sans être un tout. Un mot manquera toujours à ce tout pour se clore. À suivre plus loin Grosrichard, on en deviendrait presque ou Diderot, ou Lacan lisant Rousseau. Mais comme Rousseau est autre que lui-même, et autre que le même, c'est bien à partir de Rousseau, et grâce à lui, que nous découvrons un autre Rousseau. À la condition toutefois d'accepter de séjourner dans la chambre obscure aménagée pour nous par Grosrichard.

G. S.

SCHMITT Carl

Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes. Sens et échec d'un symbole politique

[Trad. D. Trierweiler, préface E. Balibar, postface W. Palaver, Le Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 249 p., 19,50 €, ISBN : [2-02-021341-0.]

- Issu de deux conférences, ce livre sombre écrit à une période sombre de l'histoire mondiale (1938) par un juriste allemand de sinistre réputation est décisif à plus d'un titre : pour l'usage, et les perversions de cet usage, du symbole en théorie politique, comme pour la représentation qu'une collectivité se fait de la figure politique du peuple dans son rapport à la souveraineté, et l'usage du droit dans les conflits entre des États. Pour comprendre le symbole d'abord, « cette totalité mythique comprenant Dieu, l'homme, l'animal et la machine », et son échec historique (sa double mort), il faut remonter à ses origines vétero-testamentaires,

et à diverses interprétations chrétiennes et juives qu'il a suscitées. Car le Léviathan en tant que symbole de l'unité politique n'est pas un « corpus » ou un animal quelconque, mais une image de la Bible, de l'Ancien Testament, affublée, au cours des siècles, d'interprétations mythiques, théologiques et kabbalistiques. Ensuite, par rapport à la dimension théologico-politique, est suggéré un mouvement de « sécularisation » de l'image théologique, réunissant transcendance et immanence dans la représentation du corps politique comme création surhumaine de l'homme. Ce serait presque, comme le mentionne Balibar, une version mécaniste et anthropomorphique du *corpus mysticum*, du corps glorieux du Christ. Mais, derrière cette dimension théologico-politique, se cache une question plus essentielle : celle de la figure politique du peuple et de son rapport à la souveraineté. La relation mutuelle entre protection et obéissance est le pivot de la construction hobbesienne de l'État, qui assure une contre-violence préventive de façon à préserver les êtres humains de leur propre destructivité. Schmitt reconnaît là l'essentiel de ce qu'il appellera plus tard, en termes théologiques, le katechon, ce pouvoir qui retarde ou retient la venue de l'Antéchrist et, par conséquent, l'affrontement entre les forces du Bien et du Mal. Enfin, dans ce dialogue entre Hobbes et Schmitt, ce qui frappe, c'est ce qui résiste. Selon une hypothèse ingénieuse de Balibar, ce qui résiste, ce n'est pas Schmitt au moyen d'une interprétation de Hobbes dissociant la composante décisionniste, ou la pensée du souverain, de la composante libérale ou du mécanisme individualiste. C'est plutôt Hobbes lui-même dans Schmitt, c'est-à-dire ce qui résiste à lui-même de sa théorie. Ce livre est donc un livre majeur, où s'entrecroisent le politique, l'anthropologique et le théologique.

G. S.

Dans l'état de nature, l'homme est un loup pour l'homme. Le but de l'État est donc de mettre un terme à la guerre de tous contre tous, d'assurer la protection et la sûreté de l'État civil, en supprimant tout droit de

... résistance par l'intermédiaire de son institution la plus essentielle, la police. L'État seul punit, récompense et détermine par la loi ce que sont le droit et la propriété en matière de justice, la vérité et la foi en matière de croyance religieuse, et même à quels miracles doivent croire ceux qui lui sont soumis. Telles sont les thèses que soutient Thomas Hobbes dans son *Léviathan*. Sur la page de titre de la première édition anglaise (1637), figure non pas un monstre marin, ni même un dragon ou un serpent, représentations bibliques traditionnelles opposées à cet autre monstre, Béhémoth, symbole de la révolution, lui-même figuré par un taureau ou un éléphant, mais un homme gigantesque composé d'une infinité de petits hommes, tenant de la main gauche une crosse épiscopale (symbole du bras spirituel) et de la droite une épée (symbole du bras temporel). En exergue, sous la gravure, un extrait du Livre de Job, 41, 24 : *Non est protestas super terram quae comparetur ei* : le Léviathan, composé de Dieu et d'homme, d'animale et de machine, dieu mortel, est l'image du pouvoir suprême auquel nul ne peut être comparé, l'absolutisme étatique est ce qui jugule un chaos irréprensible. Cette image mythique effrayante du Léviathan, diversement interprétée dès le Moyen Âge par les chrétiens et les kabbalistes juifs, serait à l'origine du discrédit à l'encontre de l'œuvre de Thomas Hobbes, longtemps considéré comme le représentant non pas de l'« État de droit positif », mais de l'« État de pouvoir » absolutiste, voire, aujourd'hui encore, comme l'archétype de l'État « totalitaire ». Nonobstant cet « échec », Hobbes demeure aux yeux de son interprète « un incomparable maître politique... dans le combat entre tous les genres de violence indirectes... ». Carl Schmitt (1888-1985), spécialiste de droit public, qui avait adhéré dès le 1^{er} mai 1933 au parti national-socialiste, où il occupa rapidement des fonctions importantes, ne se faisait guère d'illusion lorsqu'il publia les deux conférences ici réunies : « le nom du Léviathan projette une grande ombre, qui s'étend sur l'œuvre de Thomas Hobbes et qui tombera sans doute aussi sur ce petit livre ». En 1938, toutefois, date de publication de cet ouvrage, il avait

été écarté par ses adversaires à l'intérieur du parti, au motif qu'il ne rejetait pas les juifs avec assez de violence et qu'il n'avait pas abandonné son point de vue catholique. D'où la querelle entre les interprètes : ce livre est-il un texte de propagande nazie ou bien témoigne-t-il au contraire de son opposition au régime hitlérien, comme Schmitt lui-même a tenté de le présenter après la guerre ?

S. C.-D.

SEXTUS EMPIRICUS

Contre les professeurs

[Introduction, glossaire et index par Pierre Pellegrin, bilingue grec-français, Le Seuil, coll. « Points essais », 486 p., 12,50 €, ISBN : 2-02-048521-4.]

- Dans le sillage des *Esquisses pyrrhoniennes*, parues dans la même collection en 1997, mais en décalage par rapport à elles, ce livre rassemble sous ce titre six traités traduits pour la première fois : *Contre les grammairiens*, *Contre les rhéteurs*, *Contre les géomètres*, *Contre les arithméticiens*, *Contre les astrologues* et *Contre les musiciens*. Ils tiennent leur cohérence d'une cible commune : l'ensemble de ceux qui prétendent transmettre des connaissances spécialisées. Les *Esquisses* visaient la philosophie telle qu'elle s'était organisée en système à l'époque hellénistique ; ici, le sceptique Sextus s'en prend à des corpus de connaissances codifiés, qui étaient transmis par des manuels et par des cours. Chacun des traités fournit une foule de détails sur des techniques savantes de l'Antiquité, ainsi qu'une mine d'arguments proposés comme « exercices intellectuels » aux apprentis philosophes. La méthode du scepticisme antique qui y est déployée consiste à établir l'impossibilité d'un point de départ pour ruiner les prétentions d'un ensemble de techniques à être des connaissances. Mais ce qui est condamné dans les *tekhnai*, ce n'est pas leur utilité pratique (même si l'astrologie n'est pas utile), « c'est la dérive dogmatique qui accompagne presque toujours leur incontestable utilité pratique », selon les mots de Pierre Pellegrin. Or, cette dérive se situe généralement non pas dans la pratique des arts, mais dans le discours qu'ils tiennent

sur eux-mêmes. Enfin, une *tekhné* ne figure pas dans cette revue polémique de disciplines d'enseignement : c'est la médecine, que Sextus lui-même pratiquait. Le texte de Sextus est suivi d'un utile glossaire, d'une bibliographie, d'un index des personnages cités dans le texte et dans les notes, enfin d'un index des notions, qui rendent précieuse cette édition.

G. S.

VIDAL-NAQUET Pierre

Le Miroir brisé.

Tragédie athénienne et politique

[Les Belles Lettres, 94 p., 9 €, ISBN : 2-251-38058-2.]

- En anthropologue et en historien de la Grèce antique, Pierre Vidal-Naquet expose les rapports ambigus qu'entretiennent le théâtre tragique et la politique, et en quoi ces rapports touchent au statut du fictif. Il commence par mettre en garde contre trois tentations majeures qui menacent l'interprète des tragédies athéniennes. La première est celle du « réalisme ». « Peut-on identifier par exemple le serpent qui mordit Philoctète et donna une odeur nauséabonde à son pied ? Ou bien peut-on dire pourquoi Œdipe, lorsqu'il rencontre Lacôn, le frappe avec son bâton de marche, et non avec une épée ? » La deuxième tentation est celle de « l'actualisation politique ». Qu'il s'agisse d'Eschyle, d'Euripide ou de Sophocle, toute interprétation actualisante est abusive. La troisième tentation est celle de l'actualisation moderne. « Le destin des adaptations d'Antigone ou même des Perses d'Eschyle a rendu possible une telle interprétation. » Est-elle légitime pour autant ? Après avoir rappelé ces trois tentations, Pierre Vidal-Naquet éclaire le titre du livre : « Si l'on veut voir dans la tragédie un miroir de la cité, ce miroir est brisé » ; chaque éclat renvoie à la fois à telle ou telle réalité sociale et à toutes les autres, en mêlant étroitement différents codes : spatiaux, temporels, sexuels, sociaux et économiques. Car, si les Athéniens avaient voulu un miroir direct de la société telle qu'ils la voyaient, ils auraient inventé, non la tragédie, mais la photographie ou le cinéma d'actualités. Ils ne l'ont pas fait, et le seul cinéma dont

nous disposons dans la littérature grecque est la caverne de Platon dans *La République*. De toutes les tragédies conservées, celle qui exprime le mieux l'ambiguïté des rapports entre le théâtre tragique et la démocratie est sans doute Antigone. Les deux domaines y interfèrent, et les codes se mêlent. Enfin, le livre se clôt par une définition de la tragédie qui mériterait d'être discutée : la tragédie est le contraire de la continuité civique, car elle est une crise après laquelle personne parmi les héros n'est semblable à lui-même.

G. S.

CULTURE SCIENTIFIQUE

Sélection par Jean-Pierre LUMINET
et le JURY DU PRIX ROBERVAL

BIMBENET Jean-Jacques,
DUQUENOY Albert, TRYSTRAM Gilles
**Génie des procédés alimentaires.
Des bases aux applications**

[Dunod, n.p., 80 €, ISBN : 2-10-00435-4.]

- Les bases scientifiques et les applications du génie des procédés agro-alimentaires sont traitées ici. On trouvera les notions de base des phénomènes de transfert de quantité de mouvement, de chaleur, de matière, une description succincte des équilibres liquide-vapeur et des notions sur la cinétique et les réacteurs idéaux. Toutes les opérations unitaires rencontrées dans les industries agro-alimentaires sont présentées : filtration, extraction par pression, décantation, centrifugation, échange de chaleur, évaporation, cristallisation, et séparation sur membrane, extraction, distillation, déshydratation, destruction des micro-organismes, réfrigération et congélation, agitation, pétrissage, séchage, cuisson, opérations mécaniques, hygiène des procédés. Ainsi, cet ouvrage est une sorte d'encyclopédie qui traite de tous les procédés utilisés dans l'industrie alimentaire : procédés conventionnels, mais aussi procédés récents et en développement. Remarquablement présenté, avec un texte aéré, des figures de qualité, des remarques et applications numériques nettement détachées du texte, il est facile et agréable à lire.

Cet ouvrage a été couronné du prix
Enseignement supérieur Roberval 2002.

J. P. R.

BRUNE Éliisa

Les Jupiters Chauds

[Belfond, 400 p., 19 €, ISBN : 2-714-438970.]

- Depuis qu'il a renoncé à une carrière de directeur financier, prometteuse mais sans âme, et renoué avec sa vocation d'enfant, l'astronomie, Vincent, un peu plus de trente ans, nage dans le bonheur. Son sujet de thèse le passionne. Ses collègues chercheurs l'ont chaleureusement adopté. De colloque

en coupole d'observatoire, de Tenerife au Colorado en passant par le Chili, il apprivoise chaque jour davantage l'univers et ses vertigineux mystères. Et quand il ne scrute pas les immensités célestes, c'est sur sa galaxie quotidienne que Vincent, garçon rêveur et imaginaire, braque son regard. Mœurs et intrigues de la petite communauté universitaire, nouvelles tocodes de sa compagne Sophie ou excentricités de son frère François, rien n'échappe à son sens aigu de l'observation. Rien ? À trop chevaucher son petit nuage de bonheur, Vincent, la tête dans les étoiles, n'aperçoit pas toujours les signaux adressés par ceux qui ont gardé les pieds sur terre... Voilà un livre qui surprend. On croit partir dans un roman teinté de science, mais c'est la science qui fait le cœur du roman : le parcours d'un jeune astronome plein d'espoir, les curiosités des planètes extra-solaires, les mœurs parfois étonnantes et les rivalités moins étonnantes entre scientifiques aguerris. En contrepoint de cette véritable fresque de l'astronomie contemporaine qui nous emmène de colloque en observatoire, Éliisa Brune (plusieurs romans déjà à son actif, dont le splendide *Petite Révision du ciel*) n'oublie pas de donner une personnalité et une vie quotidienne au héros, et c'est ce qui rend son entreprise si attachante. D'un côté, les étoiles, les télescopes, les calculs, de l'autre la vie de couple, le jardinage, les courses au supermarché. L'un est aussi détaillé que l'autre, et aussi instructif. Il y a autant à apprendre d'une tarte aux prunes qui a brûlé que d'un calcul d'orbite qui a mal tourné. Ce roman porte au paroxysme l'art du contraste entre le banal et le grandiose, au point qu'on ne sait plus lequel l'emporte sur l'autre. Pourquoi le recenser sous la rubrique sciences exactes ? Parce que Éliisa Brune a le talent de rendre accessible et attachante la recherche de planètes en dehors du système solaire. Découvrir des exoplanètes, soit, et qui sait, demain, sur ces planètes, trouverons-nous la vie ? Éliisa Brune explique cette quête de l'inaccessible en évoquant de vrais faits, de vrais scientifiques dont elle cite les noms, en nous emmenant dans de vrais laboratoires, dont le grand télescope européen du désert de l'Atacama, au nord

du Chili. En racontant comment vit cette communauté scientifique qui prend parfois des airs de gamins en goguette, elle démontre avec brio comment une bonne vulgarisation scientifique offre un roman passionnant.

J.-P. L.

COURCELLE Olivier

Le Théorème de Travolta

[Pion, 310 p., 37,95 €, ISBN : 2-2591-9657-8.]

- Après une première vie consacrée aux mathématiques, Olivier Courcelle s'est reconverti dans l'édition scientifique. Il est actuellement rédacteur en chef à la revue *Quadrature*. *Le Théorème de Travolta*, qui est son premier roman, affirme résolument sa veine romanesque : l'humour intelligent. Le congrès international des mathématiciens se tient tous les quatre ans ; c'est la grand-messe de la discipline, au cours de laquelle sont décernées les médailles Fields, l'équivalent des prix Nobel en mathématiques. L'auteur a imaginé qu'à l'occasion de la tenue de ce congrès à Genève, trois jeunes marginaux de la discipline, attirés par les paillettes algébriques et géométriques, et pétris de névroses diverses, décident d'y faire un tour. L'un est un thésard sans inspiration mais à l'ambition himalayenne, esbroufeur de première qui veut se faire des copains et acheter un Rousseau en plastique à sa maman professeur de français. Le deuxième est un chercheur de Marrakech au manque de confiance maladif, tremblant à l'idée d'exposer durant un bref quart d'heure le poster minable qu'il a bricolé à partir de sa thèse, juste pour faire enrager son frère, lui aussi matheux mais plus doué que lui. Le troisième est un obscur journaliste sévissant dans une gazette locale, qui veut rencontrer des types plus moches que lui (les mathématiciens) et préparer son futur best-seller : *Le Guide pratique des mathématiques*. Un hasard malicieux veut que ces trois paumés s'acquentent... et que le mathématicien raté de Marrakech, fervent imitateur du Travolta danseur de *La Fièvre du samedi soir*, deviendra

malgré lui un héros, comme le prouveront des matheux bien plus forts que lui... Ajoutez à cela quelques grandes peintures internationales et un homme d'affaires efficace : tous repartiront riches et auréolés de gloire. Dans la droite ligne de David Lodge, une satire hilarante du milieu improbable des mathématiciens. Ce roman les montre tels qu'ils sont : simplement des hommes semblables aux autres, dont la motivation première est l'ego et non, comme dans les clichés habituels, la poursuite d'un Graal des temps modernes. Aussi risque-t-il de ne pas plaire à tous... Mais le délire est parfaitement maîtrisé !

J.-P. L.

JANCOVICI Jean-Marc

L'Avenir climatique.

Quel temps ferons-nous ?

[Le Seuil, 284 p., 20,50 €, ISBN : 2-02-051235-1.]

- Les bouleversements climatiques sont peut-être une conséquence des avancées technologiques de l'homme. L'auteur s'attache à l'hypothèse du réchauffement planétaire dû à l'augmentation des gaz à effet de serre : il explique ce qu'est l'effet de serre et le pourquoi de son augmentation, en montrant très bien les complexités de ce problème, trop souvent simplifié. Il introduit de manière claire les différents gaz à effet de serre et leur influence sur le réchauffement. Les activités en cause sont diverses : agriculture, transports, chauffage, biens manufacturés, avec des raisons différentes et des solutions possibles, parfois contradictoires, ce qui conduit le lecteur à réfléchir. L'auteur imagine les risques liés à ce réchauffement et milite pour un changement des comportements individuels et des politiques énergétiques. Sa recherche d'énergie de substitution (éolienne, solaire, pile à combustible...) le conduit à préconiser le développement du nucléaire en démontrant son intérêt pour la protection de l'environnement : un choix courageux, peu populaire dans le domaine des filières énergétiques, une pierre dans la formation d'un jugement. Ce livre a été couronné du prix Grand Public Roberval 2002.

J. P. R.

LEHOUCQ Roland

L'univers a-t-il une forme ?

[Flammarion ; 150 p., 15,20 €, ISBN : 2-08-210115-0.]

- Roland Lehoucq est chercheur au service d'astrophysique du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) à Saclay . Ses travaux portent notamment sur la topologie cosmique.

Il a écrit de nombreux articles de vulgarisation scientifique dans *Pour la science*, dans la revue de science-fiction *Bifrost*, et il enseigne l'astrophysique à l'ancienne École polytechnique féminine de Sceaux. Bonne nouvelle pour

la culture scientifique : ce jeune chercheur se lance dans l'écriture au plus long cours, à travers une série d'ouvrages parus ou à paraître. Dans son premier livre de vulgarisation, *L'univers a-t-il une forme ?*,

il pose la fascinante question : jusqu'où l'univers s'étend-il ? Est-il fini ou infini ?

Et si l'infini n'était qu'une illusion ? Si notre univers était telle une galerie des glaces, une boîte à miroirs ? La question d'un espace infini ou fini, qui préoccupe philosophes et cosmologistes depuis vingt-cinq siècles, revient depuis peu sur le devant de la scène scientifique grâce à une nouvelle modélisation physique — la topologie cosmique —

et aux plus récents outils scientifiques, qui devraient permettre d'apporter une réponse : les futurs grands catalogues de galaxies et l'étude détaillée du rayonnement diffus cosmologique par les satellites MAP et Planck Surveyor. L'enjeu est de taille : définir la forme globale de l'univers. Plusieurs équipes y travaillent, en France, aux États-Unis, au Brésil, au Royaume-Uni, et plusieurs méthodes de détection de la topologie sont proposées. L'hypothèse qui prévaut dans cette nouvelle modélisation cosmologique est celle d'un univers qui pourrait se reconnecter sur lui-même. Une des conséquences d'un tel espace replié serait que l'univers réel serait plus petit que l'univers apparent, nous donnant l'illusion de vivre dans un espace empli d'un grand nombre de galaxies réelles alors que nombre d'entre elles ne seraient que des images « fantômes » ! Quelles expériences mettre en œuvre pour tester cette étonnante hypothèse ? Des outils en cours d'élaboration pourraient permettre de trancher entre un espace strictement

plat et replié ou bien un espace sphérique de volume fini, quoique proche, à notre échelle, de la platitude.

Un bon « remue-méninges » qui devrait à la fois intriguer et passionner le lecteur curieux, car, comme l'écrit fort justement l'auteur : « L'idée d'un univers qui se referme sur lui-même n'est pas plus paradoxale que ne pouvait l'être, pour l'un des premiers hommes, l'idée qu'en marchant constamment droit devant lui il finirait par retrouver son point de départ. »

J.-P. L.

MORERE Jean-Louis

et PUJOL Raymond (sous la dir.)

Dictionnaire raisonné de biologie

[Éd. Frison-Roche, 1250 p., coul., 225 € (195 €, prix lancement jusqu'au 30 avril 2003), ISBN : 2-87671-300-4.]

- Les sciences de la vie ont pour objet de connaître l'homme, l'animal, le végétal dans leur environnement. Tel est l'objet de ce livre qui, avec plus de cinq mille mots (dont 10 % consacrés à l'environnement) et des grands dossiers de synthèse illustrés (270), couvre le champ immense de la biologie. Ce travail regroupe huit domaines : biologie animale, biologie cellulaire, biologie du développement, biologie végétale, écologie, éthologie-ethno-biologie, physiologie animale, physiologie végétale. Véritable encyclopédie pour le chercheur, l'enseignant ou l'étudiant, ce livre sans équivalent est doté d'une riche documentation visuelle, avec plus de mille dessins et photographies qui apportent une information inédite à ce jour sur les sciences naturelles.

Vdp

POUPÉE Karyn

La Téléphonie mobile

[PUF, coll. « Que sais-je ? », 6,50 €, ISBN : 2-13-053322-1.]

- Ce livre pratique expose clairement les nouveaux développements technologiques de la téléphonie mobile, ses enjeux commerciaux. Le téléphone mobile sera chaque jour davantage l'un des outils indispensables pour vivre au quotidien. Une référence.

Vdp

SCIENCES HUMAINES

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY, Yann DIENER,
Louise L. LAMBRICHS, Olivier MONGIN, Eric VIGNE

Éthique et médecine des catastrophes

[Éd. du Conseil de l'Europe, 500 p., 35 €,
ISBN : 92-871-4881-3.]

- Face à des situations de catastrophes caractérisées par l'inadéquation des moyens avec les besoins, les médecins se trouvent confrontés à d'importants problèmes humains et éthiques, liés aux circonstances dramatiques d'urgence et de nécessité. Cet ouvrage interdisciplinaire décrit les réponses du droit international, de l'éthique et des morales religieuses et agnostique à ces questions.

Vdp

ARNSEGER Christian
et VAN PARIJS Philippe

Éthique économique et sociale

[La Découverte, 130 p., 7,95 €,
ISBN : 2-7071-3944-0.]

- Signalons la nouvelle édition de ce petit ouvrage dont le moindre mérite n'est pas de rappeler ce que parler d'éthique économique veut dire : en une époque où les grandes marques entendent être propres sur elles, les auteurs montrent d'abord que l'éthique économique ne peut se dissocier de l'éthique sociale, la production et la consommation de visées liées à la justice entre les êtres, lesquels sont irréductibles à leur double statut de producteurs et de consommateurs. Ce qui est en jeu, derrière des slogans éthiques, ce sont des conceptions du monde (utilitarisme, libéralisme, marxisme, libertarisme) qui cherchent à articuler la liberté de l'individu et de ses intérêts avec le bien commun, selon des priorités que chacun définit différemment, mais dont l'objet est essentiel à tous. Les auteurs s'appliquent ainsi à modéliser les réponses des grands systèmes à partir de quelques questions clés comme la possibilité de maintenir, par le seul jeu du marché, l'Égalité des soins de santé.

É. V.

AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A.,
INGRAO Chr., ROUSSO H. (sous la dir.)

La Violence de guerre 1914-1945

[Complexe, 348 p., 22,90 €,
ISBN : [2-87027-911-6.]

- Il apparaît de plus en plus aux historiens, français et étrangers, au fur et à mesure que le xx^e siècle s'éloigne, que la catastrophe majeure aura bien été la première guerre mondiale. Non pas qu'il s'agisse de minorer le génocide des Juifs par les nazis ou la violence irrémédiable du recours à la destruction nucléaire par les Américains, pressés d'en finir avec les horreurs perpétrées par le régime fasciste nippon. Tout au contraire, il s'agit de comprendre comment les opinions publiques et les peuples ont pu accepter les nouveaux rapports destructeurs de tout lien social que les régimes fascistes (au sens large) et stalinien leur ont imposés. La première guerre mondiale fait alors figure de matrice de toutes, ou presque, les violences politiques et sociales à venir, par la mobilisation idéologique aveugle des opinions, la généralisation d'un rapport à l'autre fondé sur le mépris, voire l'élimination, la faible importance accordée au coût de la vie humaine, le grégarisme des comportements, clés de survie en des circonstances de mort de masse, l'habitude prise d'ignorer les conventions de guerre, la protection des prisonniers et des civils. Toutes ces études, des tranchées de 14-18 aux massacres des Tziganes et des Juifs, des violences paysannes dans la Russie révolutionnaire à la tonte des femmes à la Libération de Paris, dressent un premier bilan de travaux comparatifs et de chantiers ouverts, notamment grâce à L'Institut d'histoire du temps présent.

É. V.

BENNANI-CHRAÏBI Mounia,
FILLIEULE Olivier (sous la dir.)

Résistance et protestation dans les sociétés musulmanes

[Presses de Sciences Po, 424 p., 32 €,
ISBN : 2-7246-0890-9.]

- Issu d'un colloque, « Mouvements sociaux dans le monde musulman contemporain : regards croisés », qui s'est tenu en décembre 1999 à Lausanne, cet ouvrage qui ne veut

... pas réduire l'approche des convulsions historiques du Maghreb et du Machrek à la seule thématique du « retour du religieux », se risque à un double croisement géographique et conceptuel qui est pour eux un « appel d'air(e) ». Les approches en termes d'*exit*, *voice* et *loyalty* (Albert Hirschman) ou de sociologie des mobilisations a-t-elle du sens dans l'espace non-européen ? Pour apporter des réponses à cette interrogation, les auteurs analysent successivement : les territoires des mosquées au Maroc, les modalités de la protestation (impossible) en Irak, le mouvement islamiste en Égypte, le statut des femmes en Iran, la génération des *seventies* en Égypte, l'action associative de quartier à Casablanca, les itinéraires de reconversion des jeunes de l'Intifada. Entre le caractère général de l'approche et l'hétérogénéité des terrains, n'y a-t-il pas cependant un décalage ? Pour les deux coordinateurs, cette « opération d'hybridation devrait permettre de poursuivre le mouvement de décloisonnement des recherches sur le monde musulman en même temps qu'offrir à la sociologie de l'action protestataire un remède à un certain conventionnalisme de ses productions ».

O. M.

BESSE Jean-Marc

Face au monde.

Atlas, jardins, géoramas

[Desclée de Brouwer, 248 p., 22 €, ISBN : 2-220-05166-8.]

- Après *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Jean-Marc Besse s'interroge sur l'ambiguïté de la science géographique elle-même. Si le savoir géographique doit d'abord représenter la surface de la Terre et faire connaître à l'homme la diversité de ses milieux naturels, il y a une seconde géographie, moins objective, qui renvoie à la conscience géographique, à la conscience de la Terre dans un lieu. Si le voyageur était hier un géographe qui passait d'une conscience géographique à l'autre, ce livre a pour ambition de mettre en scène une imagination géographique (une imagination qui est aussi une pédagogie) dont le livre décrit trois formes essentielles : celle qui s'exprime dans les atlas ou les cartes, celle qui est

configurée dès la Renaissance dans les jardins, espaces festifs et cérémoniels où le sol était composé de cartes (les jardins d'évidence, les jardins de méthode, le parterre géographique du Baron de Bouis), mais aussi celle que renvoient les géoramas, où le public pouvait, au XIX^e siècle, contempler des cartes (Delanglard, Élisée Reclus...). « Quels sont les topographies et les structures de ces espaces, mais aussi quels en sont les enjeux, les effets, les auteurs et les destinataires ? » Voilà autant d'espaces de spectacle de grande taille qui se rapprochent, pour J.-M. Besse, des productions de l'art contemporain. « Dans le spectacle géographique, le monde terrestre se rend et se fait public, mais il faut entendre dans ce dernier mot à la fois un concept politique et une catégorie de la sensibilité. »

O. M.

BUSQUET Gérard

et JAVRON Jean-Marie

Tombeau de l'éléphant d'Asie

[Préface de Marcel Cohen, Éditions Chandeigne, 352 p., 23 €, ISBN : 2-906462-87-7.]

- Pudique, rusé, curieux, susceptible, farceur, voluptueux, intelligent, rancunier, fidèle, habile, joueur, philosophe, délicat, amateur de fleurs (dont il apprécie les parfums), sacré mais aussi malfauteur à l'occasion (quand l'homme l'y invite), l'éléphant est sûrement — si l'on en croit cette savoureuse encyclopédie — l'un des animaux qui, tout en leur réservant les surprises les plus étonnantes, fit le plus rêver les hommes. Est-ce parce que, comme le chante Hilaire Belloc, « Quand on évoque en esprit cette bête, / On s'étonne de plus en plus / De voir une si petite queue par derrière / Et une si grande trompe par devant » ? Ou bien parce que, comme le notait Alexandre Vialatte, « ce qu'il y a de plus gros chez l'homme, c'est l'éléphant » ? Au-delà de la boutade, ce livre rassemblant légendes et récits historiques montre à quel point, en effet, l'éléphant participa, dans l'histoire, au destin des hommes, non seulement en franchissant les Alpes avec Hannibal, mais en sauvant des réfugiés pendant la guerre thaïlando-cambodgienne (le récit de cette histoire est

stupéfiant) et dans bien d'autres circonstances moins connues, relatées ici. Réunissant anecdotes graves et drôles, contes et croyances populaires, témoignages anciens ou plus récents, souvent cocasses, voire émouvants, cette somme — conçue et rédigée avec autant d'érudition que d'humour, de finesse... et d'amour pour son sujet — apporte un plaisir de lecture d'autant plus rare qu'à moins d'être spécialiste, on ignorait à quel point ce pachyderme habite encore notre imaginaire. Au fait, quel est le mystère du cimetière des éléphants? Je gage que la réponse scientifique, donnée ici, bien sûr, et bien que convaincante, ne nous empêchera pas de continuer d'en rêver. Serait-ce parce que l'éléphant, cet animal si peu croyable qu'il fut divinisé, occupe jusque dans l'imaginaire occidental une place indétrônable?

L. L. L.

CANTO-SPERBER Monique

Socialisme et libertés

[Plon, 168 p., 19 €, ISBN : 2-259-19839-2.]

- Cet ouvrage n'hésite pas à risquer l'hypothèse que le socialisme ne fait pas nécessairement mauvais ménage avec le libéralisme. Pour le comprendre, il faut à la fois éviter de confondre le socialisme libéral avec le social-libéralisme accusé d'avoir passé une alliance honteuse avec le capitalisme, et ne pas opposer l'État et les droits de l'individu. Mais comment consolider cette hypothèse? Monique Canto-Sperber, surtout connue pour ses travaux de philosophie morale, rappelle l'existence d'une tradition méconnue par les socialistes, celle du socialisme libéral, notion que l'on doit au titre d'un ouvrage publié en 1930 par Carlo Rosselli, dont les variantes sont nombreuses en Europe et aux États-Unis (voir l'anthologie publiée parallèlement aux Éditions Esprit, *Le Socialisme libéral. Une anthologie : Europe-États-Unis*, sous la direction de Monique Canto-Sperber et Nadia Urbinati). Une fois rappelé ce qui spécifie cette tradition du socialisme libéral, à savoir la capacité de conjoindre règles et liberté, l'auteur s'arrête sur la situation actuelle (pratique et théorie des socialistes contemporains) pour montrer, dans la troisième partie, comment le socialisme libéral peut fournir des arguments en vue d'une redéfinition

du socialisme. Enfin, dans une quatrième partie, elle prend plusieurs exemples afin de donner corps à ces propositions, à commencer par ceux du rôle de l'autorité, de la puissance publique et de la régulation des biens publics. Loin d'être un simple rappel de mémoire pour un socialisme qui n'a pas toujours pris acte de cette dimension « libérale », cet ouvrage a le mérite de mettre en scène une tradition du socialisme trop longtemps mise entre parenthèses.

O. M.

COLOMBAT R., LEFEBVRE J.-P.

et VALENTIN J.-M. (sous la dir.)

Paul Celan. Poésie et poétique

[Klincksieck, 330 p., 25 €,

ISBN : [2-252-033940.]

- Ce recueil, élaboré par trois universitaires germanistes, s'adresse à des lecteurs germanophones, comme en témoignent plusieurs contributions publiées en allemand, la plupart des textes de Paul Celan étant eux-mêmes cités dans leur langue originale. La voix juive du poète P. Celan (1920-1970) parle pour l'humain, pour tous les hommes, c'est une poésie de deuil, de cendre et de sable. Pour s'être installé en France — lecteur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, il y assura des cours de thème allemand durant plusieurs années —, il ne renonça pourtant jamais à écrire en allemand et, en tant que juif, dans la langue des meurtriers de sa mère déportée et assassinée en Ukraine. Transporter les camps de la mort au cœur de la poésie allemande, mettre la langue allemande à l'épreuve de l'holocauste, lutter contre l'occultation du passé, le refus de mémoire caractéristique de l'Allemagne d'après-guerre, tel est le sens de sa démarche. Mais, ce qui s'est passé ayant radicalement changé l'essence profonde, y compris de la langue, le nazisme ayant pour toujours perverti le sens des mots, la langue était désormais à refaire. P. Celan connaissait et utilisait sept langues, poésie et traduction ne faisant qu'un à ses yeux, et ses poèmes apparaissent ainsi comme la « transposition » de la langue allemande en un nouveau langage de sa création. Un langage qui fut perçu lors de sa première réception, dans les années 1950, comme incompréhensible,

... ne délivrant aucun « message ». Or, le présent volume démontre avec brio et érudition que si les textes célandiens, à l'instar de ceux de W. Benjamin, sont souvent d'approche très difficile, leurs « secrets » ne sont pas éternels et impénétrables, appelant bien plutôt le travail intellectuel du lecteur. Une autre caractéristique de celui qu'Henri Meschonnic qualifiait de « juif errant dans l'écrit » était de faire resurgir les œuvres des autres, en vertu d'affinités électives, dans le miroir de sa propre langue, sa poésie étant ainsi placée sous le sceau de l'*Andenken*, de l'*en souvenir de*, titre d'un grand nombre de poèmes dans la littérature allemande, le plus connu étant celui de Hölderlin commenté par Heidegger. La poésie est mémoire, « histoire de la poésie », absorbant, pour les accueillir ou les rejeter, tous les autres livres. C'est cette mémoire précisément, à la base de l'inspiration, qui fut reprochée à Paul Celan par le *Wiener Gruppe*, comme incompatible avec l'expérimentation poétique, tandis que son différend avec le *Gruppe 47* éclata au grand jour en 1962 dans son poème *Huhediblu*, où Celan désignait ses membres comme les fils spirituels des écrivains nazis. Rappelons en outre la récente édition de la correspondance, en français, entre le poète et son épouse : *Paul Celan/Gisèle Celan-Lestrange* aux éditions du Seuil, éditée par Bertrand Badiou avec le concours d'Éric Celan (voir *Vient de paraître n° 7*).

S. C.-D.

DORRA Max

La Syncope de Champollion

[Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 173 p., 14,50 €, ISBN : [2-07-076793-0.]

- Après son essai intitulé *Heidegger, Primo Levi et le séquoia*, Max Dorra nous propose une nouvelle promenade entre psychanalyse et littérature. L'auteur part de l'expérience d'évanouissement vécue par Champollion au moment d'annoncer son déchiffrement des hiéroglyphes. Cette syncope est, selon Dorra, homogène au bouleversement de signification nécessaire pour passer de l'idéographique au phonétique. Dans la lecture du premier cartouche déchiffré, le disque qui représente

le soleil laisse la place au son *Râ*, « soleil » en copte, qui s'enchaîne comme dans un rébus au signe que Champollion avait déjà identifié comme « ms », puis aux deux lettres « S », pour donner « Ramsés ». On sait que Champollion est important pour les psychanalystes depuis que Freud a établi une analogie entre la structure des rêves et des rébus. De même que Champollion a pu déchiffrer les hiéroglyphes lorsqu'il a saisi qu'idéogrammes et phonèmes y coexistaient, Freud montre, dans son *Interprétation des rêves* que le sens latent d'un rêve se lit dans une chaîne composite de différents signifiants, une chaîne que l'analyste doit dé-condenser. Max Dorra se donne justement ce procédé comme grille de relecture de textes ou de films qu'il considère lui-même comme ayant été « mille fois commentés ». Il les aborde tous comme des énigmes. Ce qui a l'intérêt d'éviter l'écueil de l'approche type « psychanalyse appliquée à la littérature », où sont trop souvent plaqués de prétendus symboles. L'auteur s'amuse à des rapprochements apparemment incongrus de textes qui contiennent des références, même anecdotiques, aux hiéroglyphes ou même aux pyramides. Ainsi se trouvent regroupés, comme des hiéroglyphes dans un cartouche, les figures de Raymond Roussel, de Marguerite Duras évoquant la pyramide du Louvre, de Sartre, de Georges Perec pour le métro Pyramides dans *Je me souviens* et pour *La Disparition*, de Balzac pour son hommage à Champollion, de Duras encore, à qui Gérard Depardieu montre une lettre de son grand-père, « une lettre d'illettré, avec des dessins comme des hiéroglyphes ». Max Dorra s'intéresse également à l'étrangeté du montage des films de Jean-Luc Godard, qu'il entend comme une volonté d'hermétisme, pour forcer à une autre lecture. Dans sa foisonnante exploration entre linguistique, littérature et psychanalyse, Max Dorra donne cependant l'impression de contourner les travaux de Lacan, qui avait innové en bricolant sa « linguisterie », maintenant indispensable pour mêler à la psychanalyse les notions de métaphore et métonymie, de signifiant et signifié, tout ce qui relève de l'instance de la lettre, et dont Dorra tente ici de se passer.

Y. D.

DOSSE François

Michel de Certeau.

Le marcheur blessé

[La Découverte, 650 p., 32 €, ISBN : 2-7071-3807-X.]

• Michel de Certeau (1925-1986) est assurément une des figures les plus singulières, donc les plus importantes, mais également les plus discrètes de l'école historique française. Jésuite de formation, il se fit d'abord historien de la mystique, notamment du xvii^e siècle. Mais pour saisir et restituer, voire reconstruire son objet, il dut s'inscrire dans les marges de l'histoire, ecclésiale ou laïque, officielle : marges de la parole orthodoxe de l'Église, car la mystique rompt avec ce discours policé et maîtrisé ; marges des régimes de vérité et de rationalité, car la mystique fait advenir le corps dans l'ordre des mots ; marges du discours institutionnel de la Cité sur elle-même, car la mystique révèle une altérité qui contraint à s'ouvrir à un Autre que soi-même, à pratiquer l'hospitalité là où les définitions étatiques marquent clôture et exclusion. Poussé par la volonté de saisir son objet, Michel de Certeau comprit très vite que la réponse aux questions qu'il posait à la discipline historique se trouvait aux confins de cette discipline, dans d'autres champs de savoir. Il décida donc très tôt de franchir les frontières des savoirs constitués, et il se fit anthropologue, sémiologue, psychanalyste (il fut le cofondateur de l'école lacanienne) et, pour finir, après la rupture de mai 1968 et la « prise de parole » collective que furent ces événements, sociologue de la culture au quotidien des hommes sans qualité (on lui doit les textes les plus novateurs sur la culture populaire comme « braconnage » au sein des discours et valeurs dominants : *L'Invention du quotidien*). Au croisement de toutes ces curiosités, mises en perspective et exigences, rares, de pensée, se tient la réflexion de Michel de Certeau sur l'histoire, plus exactement sur « l'opération historiographique » qui est à la base du métier de l'historien : la fabrication d'un objet, l'organisation d'une durée, la mise en scène d'un récit. Dans *L'Écriture de l'histoire*, il a montré que la coupure, constitutive

de l'historiographie occidentale, qui sépare un passé d'un présent met à distance la tradition vécue pour en faire l'objet d'un savoir : écrire l'histoire, c'est gérer un passé, le circonscrire, organiser le matériau hétérogène des faits pour construire dans le présent une raison ; c'est exorciser l'oralité, refuser la fiction, et, pour une société, substituer à l'expérience opaque du corps social le progrès contrôlé d'un vouloir-faire. Ainsi, depuis Machiavel, l'histoire se situe du côté du pouvoir politique qui, lui, fait l'histoire. Nombre de contemporains, en tous milieux, firent écho, accueil, ou même leur miel des analyses de Certeau. Mais les curiosités de l'homme, son écoute des Autres — savoirs, disciplines, chercheurs — étaient aux antipodes d'une position de chef d'école, en un temps où l'on ne voulait entendre que les maîtres penseurs. C'est aujourd'hui, plutôt, que résonnent les apports de Certeau, qu'ils consonent avec le souhait de comprendre la complexité et la richesse du monde. On saura donc gré à François Dosse — auteur d'une *Histoire du structuralisme* et d'une biographie de Paul Ricœur — d'avoir su restituer dans sa biographie l'essentiel : pour comprendre Michel de Certeau, il faut une approche réticulaire, c'est-à-dire saisir l'auteur dans les réseaux d'inspiration, legs, amitiés dont il fut, en des domaines les plus divers — des milieux conciliaires de Vatican II à l'École des hautes études en sciences sociales —, le centre et l'impulsion.
É. V.

DUMOULIN Olivier

Le Rôle social de l'historien.

De la chaire au prétoire

[Albin Michel, 352 p., 22,5 €, ISBN : 2-226-13484-0.]

• En 1976, Yves Lacoste publiait un ouvrage au titre provocateur — *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* — dont la postérité fut double : rappeler aux géographes que jamais n'exista l'étanchéité proclamée entre le savant et le politique, tant les militaires furent avides d'exploiter les données et analyses recueillies par les géographes, au point que ceux-ci jugèrent naturel d'être mobilisés par le gouvernement français lors

... du premier conflit mondial pour fonder les revendications françaises sur l'Alsace-Lorraine, dont la libération était posée comme but de guerre; ensuite, d'annoncer la nouvelle demande sociale qui s'opérait à l'égard de la géographie, ou plutôt de la géopolitique, inscription dans l'espace du raisonnement à partir des faits d'histoire politique, économique et sociale. On ne peut s'empêcher de songer à ce parallèle en lisant l'ouvrage d'Olivier Dumoulin. Ici aussi, l'absence d'étanchéité entre le savant et le politique est chaque jour plus avérée depuis que la justice, ayant à trancher des cas de crimes contre l'humanité ou de négation du génocide des juifs par les nazis, appelle à la barre des historiens au titre d'experts. À moins que ce ne soient des familles qui exigent que des historiens se réunissent en jury d'honneur pour laver la mémoire de leurs proches soupçonnés de quelque grave méfait par d'autres historiens ou, des journalistes. Ce passage de l'archive et de la chaire au prétoire a été anticipé par la mobilisation des historiens, eux aussi, au cours du premier conflit mondial pour fonder la légitimité de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne, ou par les querelles d'historiens experts à propos du faux bordereau de l'affaire Dreyfus. Le paradoxe apparent vient de ce que les historiens ont commencé à passer du côté du politique au moment même où ils posaient institutionnellement les règles de leur légitimité savante, fixant les règles de l'écriture de l'histoire, les normes professionnelles de leur recrutement, déterminant ainsi les fondements de leur expertise. La nouveauté, cependant, est que, devenus experts, ils s'exposent tout autant, comme on l'a vu récemment, à ce que la justice les tienne aussi pour responsables de leurs écrits, encourageant ainsi des condamnations.

É. V.

FILALI-ANSARY Abdou

Réformer l'islam ? Une introduction aux débats contemporains

[La Découverte, 288 p., 21 €, ISBN : 2-7071-3712-X.]

- Depuis plus d'un an, les publications consacrées à l'islam se multiplient, pour

le pire et pour le meilleur. Auteur d'un récent *L'islam est-il hostile à la laïcité?* et traducteur de *L'Islam et les fondements du pouvoir* d'Ali Abderraziq, Abdou Filali-Ansary, enseignant à Londres, longtemps directeur de la revue marocaine *Prologues*, propose un bilan du débat historique sur les perspectives de réforme au sein de l'islam. Dans ce but, il publie d'excellentes synthèses sur des auteurs de référence d'origines diverses (orientaux ou occidentaux) qui se focalisent à chaque fois sur un problème donné. Avec Muhammad Ahmad Khalafallah, c'est la possibilité d'une lecture moderne du Coran qui est mise en avant, avec Jacques Berque, les rapports de l'écrit et de l'oral, etc. Mais c'est la présentation d'auteurs mal connus qui est le grand apport d'un livre qui ne se contente pas d'une simple exposition pédagogique, porté qu'il est par la conviction que l'islamisme n'est pas le signe d'une exception islamique, à savoir une impossibilité de la réforme. On se reportera donc aux séquences substantielles que présentent, successivement, Ali Aderraziq, Burhan Ghalioun, Mohammed Abed Jabri, Azi Al-Azmeh, Yadh Ben Achour, Mohamed Talbi, Mohamed Chahrour, Fazlur-Rahman, Roy Mottahedeh, Mohamed Charfi, Abdelmajid Charfi. La plupart de ces auteurs perçoivent et reconnaissent dans le message islamique « l'ancrage historique d'une éthique vraiment universelle ». En cela, ils permettront peut-être d'éviter que des débats décisifs virent à la caricature.

O. M.

FREUD Sigmund

L'Interprétation du rêve (nouvelle traduction)

[PUF, coll. « Euvres complètes-Psychanalyse », 756 p., 38 €, ISBN : 2-13-052950 X.]

- Le maître ouvrage de Freud, publié fin 1899 mais qui porte la date de 1900 selon le vœu de l'auteur, avait déjà été traduit en anglais avant de l'être en français, en 1926, par Ignace Meyerson, sous le titre *La Science des rêves*. Cette édition comportait des erreurs notables de traduction, malgré sa révision en 1967 sous le titre *L'Interprétation des rêves*. Freud considérait que ce texte était intraduisible du fait des nombreux exemples personnels et des jeux de mots présents dans les rêves.

Il pensait que le lecteur serait rebuté dès les premières pages et considérerait que le traducteur devrait être lui-même psychanalyste pour pouvoir « remplacer tous les exemples par du matériel de sa propre langue ». Or, le premier traducteur français n'était pas psychanalyste, mais un psychologue de laboratoire qui se déclarait hostile aux thèses freudiennes. Ainsi, au début du chapitre VII, le rêve célèbre pour sa formule : « Père, ne vois-tu donc pas que je brûle ? » était, comme par hasard, traduit sans le premier terme, « père ».

La psychanalyse sans le père, c'est embêtant. Après de nombreuses tentatives, c'est en 1980 que Jean Laplanche avait relancé aux PUF l'entreprise d'une édition des *Œuvres complètes* de Freud, avec une équipe de traducteurs. Si cette équipe se défend de proposer un nouveau vocabulaire de la psychanalyse, son souci de coller au plus près du texte allemand aboutit à faire disparaître des termes qui avaient fini par s'imposer en français, et donc par constituer un corpus terminologique. Ainsi, dans la traduction qui nous est proposée, le célèbre « fantasme » se trouve remplacé par « fantaisie » parce que plus « proche » de l'allemand « Phantasie ». Le problème est qu'aujourd'hui, en français, une fantaisie a un autre sens qu'un fantasme. Autre exemple : *Deckerrinerung*, qui a donné « souvenir-écran », est maintenant traduit par « souvenir-couverture », et le fameux « lapsus » est effacé par « méprise d'élocution ». « Acte manqué » disparaît également. Nous sommes face à un risque de rupture de transmission, puisque différentes générations de lecteurs de Freud en français n'accèdent plus au même texte. En désaccord avec cette entreprise qui contredit le *Vocabulaire de psychanalyse* qu'il avait écrit avec Laplanche, J.-B. Pontalis dirige un autre projet de traduction, chaque œuvre de Freud étant confiée à un traducteur différent, pour la série « Freud — traductions nouvelles » de la collection « Connaissance de l'inconscient » chez Gallimard. Ce qui donne lieu à des traductions remarquables, qui respectent les syntagmes freudiens en langue française tout en révisant les maladroites des premiers traducteurs. Ainsi Fernand Cambon a retraduit, en 1984, la *Selbstdarstellung* de Freud sous le titre : *Sigmund Freud présenté par lui-même*. Aujourd'hui Gallimard annonce

une nouvelle édition de ce texte, dans la belle et utile collection « Folio bilingue », qui accueille déjà deux textes de Freud. C'est bien d'une édition en bilingue de *L'Interprétation du rêve* que les psychanalystes auraient besoin, pour ne pas avoir seulement une traduction de plus, mais une édition qui permette à chacun de faire sa propre lecture en se reportant facilement au texte allemand : pour que chacun puisse faire son propre « retour à Freud ».

Y. D.

GAZENGEL Joseph

Vivre en réanimation.

Lazare ou « le prix à payer »

[L'Harmattan, 194 p., 16,80 €, ISBN : 2-7475-1922-8.]

- « Les salles de réanimation sont l'un des lieux les plus fous de la planète. On n'y ressuscite pas toujours (à entendre au passif ou à l'actif), mais on y meurt souvent. La pensée même y est menacée d'une rigidification purement technique qui est une autre espèce de mort. » C'est contre cette rigidification que Gazengel, neurologue ayant exercé pendant près de trente ans dans l'unité de réanimation neurochirurgicale de la Salpêtrière et devenu psychanalyste, part en campagne. Et si je dis « en campagne » et non « en guerre », c'est non seulement parce que son discours sort ici des sentiers battus, mais parce que la « guerre », cette métaphore si courante en médecine, il l'a traversée pour en revenir chargé de questions (dérangeantes), d'expériences (surprenantes et parfois émouvantes), et de leçons (terriblement instructives). Partant de son expérience clinique avec les malades atteints, à la suite de traumatismes crâniens, de « locked-in syndrom » (entendez ce syndrome d'enfermement qui donne au patient l'apparence d'un comateux paralysé alors qu'il est pleinement conscient, mais incapable de communiquer avec l'extérieur), il interroge tout à la fois l'institution hospitalière, le rôle des soignants et le regard qu'ils portent sur ces corps apparemment déshabités. En montrant — à travers plusieurs vignettes cliniques — que des paroles vraies, adressées au sujet malade (même si celui-ci

... ne peut réagir) et le concernant, peut parfois ramener la vie dans un corps qui semblait perdu (et dont parfois l'entourage médical avait déjà fait le deuil), il soulève — avec autant de fermeté que de délicatesse, autant d'obstination que de tact à l'égard de ses collègues — une question devenue aujourd'hui cruciale à l'hôpital, et plus cruciale encore dans ce lieu traumatique qu'est une salle de réanimation : que fait le médecin du sujet souffrant ? Qu'entend-il de sa souffrance psychique et du traumatisme que le malade subit toujours lorsqu'il est confronté à l'invalidité et à la régression forcée qui l'accompagne ? Si la confrontation quotidienne avec la mort encourage la plupart des médecins à se « blinder » (entendez l'étymologie, se rendre aveugle) contre cette réalité insupportable qui les confronte à leur impuissance, le psychanalyste qu'est devenu Gazengel — suivant un trajet qui s'entend ici en filigrane, dans une parole engagée et subjective (et comme telle captivante), trop rare chez ses confrères — ne peut pas ne pas s'interroger sur cet aveuglement et cette surdité assez largement partagés par le corps médical. Qu'il en aille de la formation médicale, c'est l'évidence. Et, aujourd'hui chacun, nourri de techniques (heureusement) de plus en plus efficaces, est acculé, pour rester humain, à compléter sa formation en inventant son propre trajet. La psychanalyse, pour Gazengel, fut cet outil choisi qui lui permit d'entendre, au-delà des corps souffrants cruellement exposés aux regards, la souffrance des sujets. Et l'on peut gager que l'expérience analytique fut aussi ce qui lui permit de supporter ces situations extrêmes sans méconnaître la jouissance inconsciente qu'elles mettent en jeu. Le livre refermé — un livre formidablement vivant, frondeur parfois, dérangeant toujours pour la bonne cause et ne négligeant pas l'humour — (au moins) une question demeure : comment résoudre cette quadrature du cercle qu'est la formation médicale ? Comment former des médecins de plus en plus compétents techniquement sans méconnaître les traumatismes psychiques (et leurs effets possiblement délétères) auxquels la maladie grave et l'expérience

hospitalière qui s'ensuit confrontent les malades ? Et ces traumatismes, comment les prendre en charge ? Si l'auteur ne répond pas formellement à la question, la pratique dont il témoigne ici constitue un apport fondamental à cette réflexion très actuelle.

L. L. L.

GOURNAY Bernard
Exception culturelle
et mondialisation

[Presses de Sciences Po, 134 p., 12 €, ISBN : 2-7246-0887-9.]

- L'expression d'« exception culturelle » est devenue un des lieux communs du discours concernant la culture. Or, peu d'utilisateurs en connaissent et l'origine, et le sens. L'expression est apparue au cours des négociations internationales sur la liberté du commerce en 1993, lorsque plusieurs pays, à commencer par le pionnier en la matière — le Canada — et l'Union européenne, ont tenu, face à la délégation américaine, à défendre leur politique nationale ou communautaire d'aide à la création cinématographique, voire aux quotas de diffusion d'œuvres nationales sur leurs chaînes publiques. Une politique suivie par de nombreux pays, à la suite du Canada, qui entendaient tous défendre leur identité culturelle face à la puissance de l'industrie des loisirs des États-Unis qui, bon an mal an, propagent l'identité et les valeurs propres à ces derniers. L'idée est que le marché et la libre circulation des œuvres, notamment celles du plus puissant pays, ne sauraient à eux seuls réguler le monde des biens culturels, vecteurs non seulement d'identité, mais de valeurs communes, ciment d'un lien social et national. Du cinéma, le principe s'est étendu à tous les domaines de la création culturelle. Mais pour éviter la notion d'obstacle au libre-échange comme pour circonscrire au mieux les enjeux de cette bataille, l'expression d'« exception culturelle » est désormais remise au profit de celle de « diversité culturelle ».

É. V.

LACOSTE Jean

L’Aura et la rupture.

Walter Benjamin

[Éd. Maurice Nadeau, 256 p., 20 €, ISBN : 2-86231-180-4.]

• Chroniqueur philosophique à *La Quinzaine littéraire* (on lui doit un ouvrage fort éclairant sur *La Philosophie aujourd’hui*) et traducteur de nombreux philosophes allemands, Jean Lacoste a consacré dix-sept textes à Walter Benjamin. Afin d’éviter de les présenter dans un « désordre spontané », il les a regroupés en six tableaux, autant de passages « benjaminien », qui visent à construire une certaine image de cet auteur qui fait aujourd’hui l’objet de publications multiples. Le premier tableau se polarise sur la ville, les passages et l’expérience urbaine de la flânerie, le second sur la figure du poète en écho à Baudelaire, le troisième au thème de l’écriture (la technique du scripteur et le style de l’écrivain) en écho à Proust, le quatrième à la thématique de l’enfance grâce à l’évocation de Goethe et du texte sur les poèmes radiophoniques, le cinquième à des lectures de l’œuvre de Benjamin qui permettent de remettre au centre des interprétations la notion d’aura. Quant au sixième tableau, il se présente sous la forme d’un Journal berlinois de Jean Lacoste qui, rédigé en octobre 1999, se heurte à la difficulté de retrouver les traces de Benjamin. « La barbarie politique, dont il a été victime avec des millions d’autres, et une certaine “barbarie” esthétique de la technique moderne (...) se sont conjuguées ici pour “effacer les traces” de sa présence, pour bouleverser les quartiers de l’Ouest où il a vécu, pour confier à la seule remémoration de la littérature son enfance berlinoise. » Ce livre, composé de passages originaux, fait mémoire d’une œuvre d’abord inquiète d’un monde dont la disparition des traces et l’impossibilité de flâner pouvaient devenir la norme.

O. M.

LE GALES Patrick

Le Retour des villes européennes. Sociétés urbaines, mondialisation, gouvernement et gouvernance

[Presses de Sciences Po, 456 p., 40 €, ISBN : 2-7246-0896-8.]

• Quel est l’avenir de la ville européenne et des valeurs urbaines dont elle a été indissociable ? En privilégiant le prisme de la mondialisation économique et en mettant en avant la priorité des flux sur les lieux, on opte pour deux interprétations possibles : la première souligne une tendance à la fragmentation spatiale, la seconde prend surtout en compte la constitution de mégalopoles dans les pays du sud. Ne resterait-il alors, à l’ensemble des villes européennes, que de partager le destin de la ville-musée que certains lui promettent ? C’est ce scénario que refuse Patrick Le Galès — longtemps chercheur à l’Institut européen de Florence, il dirige *L’International Journal of Urban and Regional Research* (Oxford) — en s’interrogeant sur les métamorphoses de l’action de l’État et les conséquences qu’il faut en tirer sur le plan de la politique urbaine. En effet, la ville européenne « historique » était d’autant plus centrale et motrice qu’elle s’inscrivait dans un contexte étatique, ce qui n’est plus le cas aujourd’hui où de nouvelles formes de gouvernance sont alors l’occasion d’imaginer un rôle inédit pour la ville contemporaine. À partir d’une approche historique et d’une sociologie urbaine appropriée aux mutations économiques et politiques contemporaines, l’auteur fait le lien entre la montée en puissance des nouveaux acteurs (issus de la politique ou de la société civile) et la nouvelle place désormais impartie à la ville européenne.

O. M.

MELMAN Charles

et LEBRUN Jean-Pierre

L’Homme sans gravité.

Jouir à tout prix

[Le Seuil, coll. « Médiations », 265 p., 20 €, ISBN : 2-207-25406-2.]

• Jean-Pierre Lebrun et Charles Melman, tous deux psychanalystes de l’Association

... lacanienne internationale, s'entretiennent ici sur les nouvelles coordonnées du sujet. Jean-Pierre Lebrun a déjà écrit *Un monde sans limites*, qui a lancé une réflexion dans le milieu psychanalytique sur les nouvelles conditions d'expression des pathologies, sur les nouvelles formes du discours du sujet plongé dans un monde globalisé. C'est ce monde virtualisé, qui tente de faire tomber tous les murs, de s'affranchir de toute limite, que Lebrun et Melman tentent de lire avec l'outil psychanalytique. Melman considère que d'avoir «largué» les grands textes de référence, comme le *Livre* ou *Le Capital*, le sujet occidental se retrouve confronté à une liberté sans bornes, ce qui le met en «état d'apesanteur». L'ordre symbolique ne permet plus d'instituer des différences dans les modes de jouissance, entre les langues. Certains attendent même de l'Internet qu'il institue un langage «post-symbolique» fait d'icônes et non plus de signifiants, pour qu'il n'y ait plus d'équivoque, plus de malentendu. Ce vœu correspond à celui du discours capitaliste, pour que les produits circulent encore plus facilement. Le livre donne entre autres exemples celui de l'architecture contemporaine où prime la transparence, qui recherche une abolition de la limite entre l'intérieur et l'extérieur, et qui tente de défier les lois de la gravité. On peut cependant s'étonner que Melman parle comme s'il était le premier à découvrir ces nouvelles conditions et à prévenir de leurs dangers. Dans *Frankenstein ou les délires de la raison*, la psychanalyste Monette Vacquin nous éclairait déjà sur les conséquences pour la vie psychique des procréations médicalement assistées, et Gérard Pommier posait d'autres questions dans *Les Corps angéliques de la post-modernité*. Melman veut nous prévenir que cette situation «sans limite» risque fort de déboucher sur un appel à une autorité forte et à un nouvel ordre moral. Pour éviter cela, il invite à réfléchir à un nouveau rapport à l'autorité. Si certains pensent que la psychanalyse est dépassée et ne permet pas d'entendre et de répondre aux nouveaux rapports au corps, au sexe, à la reproduction, changés par les possibilités de la techno-science, Melman considère quant à lui que la

psychanalyse, avec l'enseignement de Lacan, est le meilleur outil de lecture de la mutation des pathologies, de la «nouvelle économie psychique» et des «désarrois nouveaux du sujet».

Y. D.

MIJOLLA Alain (de)

Freud, fragments d'une histoire

[PUF, coll. «Fil rouge», 382 p., 26 €, ISBN : 2-13-053360-4.]

- Depuis la sortie du livre de Peter Gay en 1995, qui est devenu «la» biographie de Freud, peu d'auteurs s'étaient risqués à faire un autre «Freud». Mais de nombreuses études thématiques sont toujours publiées, par exemple sur Freud et la littérature, ou Freud et la religion. La quatrième de couverture de l'ouvrage d'Alain de Mijolla prétend que les portraits de Freud brossés jusqu'ici ont figé sa stature de génie encensé ou détesté. Or, le livre de Peter Gay nous avait justement fait sortir de la période où les biographies de Freud étaient soit des hagiographies soit des attaques systématiques du maître viennois. Le livre de Mijolla n'apporte pas une nouvelle biographie, mais, comme l'indique le titre, des fragments d'une histoire, fragments significatifs sur lesquels l'auteur apporte ses commentaires, à partir desquels il donne son opinion sur des points de doctrine ou sur la pratique de la psychanalyse aujourd'hui. Ainsi, à partir d'une histoire du divan comme objet du dispositif, il pose la question du temps des séances, un sujet polémique de nos jours. Ce chapitre a l'avantage de différencier la méthode inventée par Freud de toutes celles qui existaient alors pour le traitement des «malades nerveux», de l'hypnose à l'électrothérapie. Mijolla compare également la situation passée et actuelle du dispositif de supervision, qui participe de la formation des analystes. Sont ainsi relevés les moments significatifs de la vie de Freud, en particulier ses années de jeunesse, qui éclairent le processus d'invention de la psychanalyse, de recherche et de création des concepts qui sont toujours à l'œuvre de nos jours. Mijolla décrit avec précision le passage du stade de procédé à celui de méthode et de dispositif. Présenté par l'éditeur d'abord

comme psychiatre, puis comme président-fondateur de l'Association internationale d'histoire de la psychanalyse, Mijolla se présente comme « simple analyste » et comme « historien amateur », un statut qu'il revendique en référence à la formule de Michel de Certeau, l'auteur de *L'Écriture de l'histoire*, à qui il rend un vibrant hommage. Analyste de la très orthodoxe Société psychanalytique de Paris, Mijolla avait dirigé l'importante *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, qui a connu six numéros.

Y. D.

RICHARDSON W. (sous la dir.)

La Clinique lacanienne

[Revue internationale de psychanalyse, n° 6, Éditions Érès, 278 p., 23 €, ISBN : 2-86586-975-X.]

- Dirigée par un psychanalyste lacanien de Boston, cette revue compte à son comité de rédaction des analystes de toutes les régions du monde, de l'Europe à l'Australie, qui appartiennent à différentes associations mais qui sont tous intéressés par l'apport de Lacan à la pratique et à la transmission de la psychanalyse. La sixième livraison de cette revue offre des articles consacrés à la distinction des notions de symbole, de symbolisation et de symbolique, et à leur articulation avec celles de symptôme et de « synthome ». Gérard Pommier, dans son article « Respiration du symptôme », distingue le symbole du signifiant. Le symbole se présente seul, dans sa singularité, qui condense plusieurs significations, dont au moins deux sont contradictoires, ce qui explique qu'il préfère l'image aux mots. Alors que les signifiants se promènent au moins par paire, l'un expliquant ce que veut dire l'autre. Une phrase, une chaîne de signifiants, une fois ponctuée, a une signification relativement univoque, alors que le symbole condense plusieurs significations. Ces distinctions ont des conséquences sur l'utilisation du matériel du rêve par l'analyste, et plus largement sur le maniement de la cure. Ainsi les analystes lacaniens utilisent l'intérêt d'une séance ponctuée, donc d'une durée qui varie en fonction de ce qui se dit. Il s'agit de ponctuer une

phrase au moment où elle énonce le fantasme qui s'y loge, avant que la suite de l'énoncé du patient ne recouvre la formulation de ce fantasme. Le but visé étant de donner une autre voie d'expression à ce fantasme que celle du symptôme. Plusieurs articles de cette revue montrent par ailleurs l'intérêt de l'approche lacanienne dans l'appréhension de ce qu'il est convenu d'appeler les « nouvelles pathologies ». Les différents exposés cliniques proposés confirment l'intérêt de la notion de synthome, qui fut avancée par Lacan pour les cas de suppléance sur une structure psychotique : l'écriture, par exemple chez James Joyce, peut constituer un nouage plus économique qu'un délire. Des exemples cliniques sont donnés, comme les cas d'anorexie qu'exposent dans leurs articles Gilbert Hubé et Claude-Noëlle Pickman. Régnier Pirard se demande, quant à lui, pourquoi certains psychanalystes ont besoin de la catégorie psychopathologique récemment inventée, dite des « états limites », pour décrire des pathologies qui échappent apparemment aux trois grandes structures de psychose, névrose et perversion. Et le psychanalyste Huo Datong complète cette étude en comparant les mécanismes de formation du rêve et des caractères chinois. Après avoir rappelé l'intérêt que portait Lacan à l'écriture chinoise, il explique qu'il a été inspiré par l'analogie faite par Freud entre les hiéroglyphes et les rêves, et il explore la correspondance entre les deux mécanismes de formation des rêves et des autres formations de l'inconscient, la condensation et le déplacement, et les six procédés de formation des caractères chinois. Cette revue donne donc un aperçu de la recherche et de la conceptualisation dans la psychanalyse d'aujourd'hui.

Y. D.

SCHAUB Jean-Frédéric

La France espagnole.

Les racines hispaniques de l'absolutisme français

[Le Seuil, 356 p., 22 €, ISBN : 2-02-040769.]

- Les grandes comparaisons historiques opposent habituellement la France à l'Angleterre, pont-aux-ânes de l'historio-

... graphie libérale française au XIX^e siècle, ou, depuis Tocqueville, redécouvert ces trente dernières années, à l'Amérique du Nord. La comparaison avec l'Espagne n'est pas courante, et pourtant, une fois lu cet ouvrage, elle paraît évidente. D'abord, parce qu'elle fut longtemps un thème de combat et de propagande du Refuge, ces Français de confession protestante que Louis XIV chassa du royaume au nom de la France très chrétienne, leur laissant le choix entre la conversion forcée ou l'exil. On ne pouvait alors que songer aux rois d'une Espagne très chrétienne qui avait chassé tous ses juifs l'année de la conquête des Amériques, en 1492. Mais il y a plus : la rivalité entre la monarchie française et la maison d'Espagne, puis d'Autriche occupa la politique étrangère, de François I^{er} à Louis XIV, que ce soit par la guerre ou les mariages ; sans oublier les prétentions respectives des monarques à se définir comme les plus catholiques, mais dans les limites de la souveraineté du Prince — l'aventure de l'ordre jésuite, espagnol en ses origines, en France en témoigne à ses dépens. Or l'Espagne n'occupait pas seulement les politiques : elle irrigua largement la vie culturelle, les modes littéraires français, elle fut, elle-même et son empire américain, une source à laquelle voyageurs et écrivains puisèrent récits et nouvelles. C'est aussi à ces emprunts, à ces allers-retours culturels qu'est consacrée cette étude originale.

É. V.

SCHMITT Jean-Claude

La Conversion d'Hermann le juif

[Le Seuil, 373 p., 25 €, ISBN : 2-02-021493-8.]

- Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, spécialiste du Moyen Âge, Jean-Claude Schmitt entreprend ici de décrypter les vingt et un chapitres, écrits en latin et à la troisième personne, de l'*Opusculum de conversione sua*, dû à *Hermannus quondam Judaeus*, « Hermann, l'ancien juif », autrement dit Judas ben David Levi, né à Cologne au XII^e siècle, converti au christianisme et devenu chanoine de Cappenberg, communauté vivant sous la règle de saint Augustin. L'authenticité du récit de cette conversion a été mise

en doute mais J.-C. Schmitt démontre que la frontière entre histoire et fiction était floue au Moyen Âge, la seule limite à la conception de la vérité étant la volonté de tromper et de nuire en mentant. De même, les notions d'*auteur* ou d'*autobiographie* n'avaient-elles pas le même sens qu'aujourd'hui. Dans ces narrations *monodiques* sous forme de *confessio*, le rêve tenait en outre une grande place. Or, précisément, à l'âge de treize ans, Judas eut un songe dont l'interprétation ne lui sera délivrée qu'à l'issue de sa conversion : l'empereur Henri V le gratifiait du cheval blanc, de la bourse d'or, du baudrier de soie et des possessions d'un prince très puissant qui venait de mourir, avant de l'inviter à partager son repas d'« herbes et de racines » au palais. La « culture des rêves » s'enracinant au Moyen Âge, pour les juifs comme pour les chrétiens, dans la Bible, et en particulier dans le Livre de la Genèse qui leur est commun, les symboles à l'œuvre dans ce rêve se laissent interpréter différemment. Ainsi Arnaldo Momigliano souligne-t-il que l'âge de treize ans est celui où les jeunes garçons juifs accomplissent leur *bar-mitzvah* à l'issue de laquelle ils entrent dans la communauté religieuse, mais cet âge est plus universellement celui des doutes et des tentations. La générosité attribuée à l'empereur pourrait s'expliquer par les privilèges accordés aux juifs dès 1096 par Henri IV : la protection en échange de la pression fiscale. Le symbole du cheval blanc peut être entendu aussi bien comme la grâce du baptême, mais plus simplement comme un bon présage, à l'instar du Talmud. Le prince tout puissant dont Judas hérite les biens est-il le diable ? Le repas d'herbes et de racines est-il le plat d'herbes amères de la Pâque juive ou la nourriture ascétique des moines ? L'enjeu de la conversion, on le voit, consiste à « spiritualiser » la société, à convertir la chair, représentée par les juifs charnels, en esprit. Pourtant, si Judas/Hermann le juif est bien devenu chrétien à la faveur du baptême, chanoine et prêtre, il n'en demeure pas moins, comme l'indique le titre de l'opuscule, « l'ancien juif » (*quondam Judaeus*, comme Saul devenu saint Paul). Au XII^e siècle, on prétendra même avoir retrouvé sa pierre tombale, ornée de son effigie,

reconnaissable à l'habit des chanoines de Prémontré, mais surtout au chapeau pointu des juifs placé à ses pieds, preuve que la conversion ne saurait effacer le *signum* de la circoncision, inscrit à jamais dans la chair du converti. « Si Hermann, le "frère hébreu" de Cappenberg, n'est que le masque (*persona*) de la communauté canoniale tout entière, s'il invite ses frères à suivre son exemple, il leur enjoint aussi de se souvenir d'où ils viennent et qui ils sont. Il fait à leur intention œuvre de mémoire. »

S. C.-D.

VIALA Alain et JOUHAUD Christian

De la publication.

Entre Renaissance et Lumières

[Fayard, 372 p., 26 €, ISBN : 2-211361339-7.]

- Depuis quelque vingt ans, l'histoire du livre et de l'édition connaît en France un regain d'intérêt, dû notamment à la richesse des approches nouvelles, à la croisée de l'histoire des techniques, de l'anthropologie des pratiques de lecture et de l'histoire des disciplines organisées par des partages de savoirs jamais figés. Les deux coordonnateurs de ce volume se sont fait connaître par des travaux complémentaires, l'un sur la naissance de la catégorie socialement reconnue et acceptée d'écrivain (Alain Viala), l'autre sur l'émergence de la littérature comme domaine d'activité propre et socialement reconnu (Christian Jouhaud). Cet ensemble d'études balise le domaine de la publication au XVII^e siècle, époque où le livre n'était pas nécessairement la forme ultime de circulation d'un texte. L'écrit imprimé — dont Corneille s'excusait auprès des lecteurs de *Mélie*, en 1633, tant « l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir » — subissait encore la forte concurrence de la circulation de textes, poétiques notamment, ou pièces de théâtre, voire sermons, sous forme manuscrite et destinée à la déclamation publique ou à la lecture orale. Pourtant, c'est en ce XVII^e siècle que le livre l'emporte, organisant les circuits de publication par le privilège accordé par le roi à l'auteur, et plus seulement à l'éditeur ou au libraire, créant les premières formes d'émois et de dénonciations

du piratage des éditions, mais également autorisant la publication de corpus d'œuvres jugées classiques (des tragédies, notamment) ; c'est en ce siècle aussi que s'observe la place que la publication d'un texte peut revêtir dans les luttes entre partis, factions, voire publics qui se distinguent par la lecture même d'un texte : c'est le cas avec les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle en 1686, qui, au-delà du lectorat mondain qui avait déjà fait le succès des *Précieuses* et de leurs salons, agrège un public de philosophes annonciateur des courants intellectuels du siècle suivant.

É. V.

ZEMON DAVIS Nathalie

Essai sur le don dans la France

du XVI^e siècle

[Le Seuil, 270 p., 22 €, ISBN : 2-02-041914-9.]

- Montaigne s'irritait de « la science du bienfait et de reconnaissance », cette circularité des dons et des cadeaux qui faisaient d'un homme prétendument libre l'obligé d'un puissant, à charge pour celui-là de faire en retour une offrande à celui-ci ou bien à se considérer comme son débiteur, donc à le reconnaître comme son protecteur. Car toute la pyramide sociale est irriguée par cette circulation des dons qui marque les différences sociales entre donateurs et récepteurs, mais également qui adoucit les conditions de chacun. Non pas que le XVI^e siècle soit le siècle du don, mais il est assurément celui qui permet le mieux de comprendre que le don n'est pas historiquement une étape des échanges antérieure à celle de la monétarisation et du marché : elle peut coexister avec cette dernière, et lorsque pour finir elle lui cède le pas, ce n'est pas du fait de la nature supposée inéluctable du marché. Au siècle de Montaigne, chacun nourrit la double conviction que, selon Matthieu, pour avoir gratuitement reçu de Dieu, il doit donner à son tour gratuitement ; et qu'un don se retourne pour marquer la gratitude de la personne qui a bénéficié de la générosité du donateur. Le don, c'est les produits de la chasse échangés entre seigneurs, mais aussi les cadeaux du maître aux mariages

... ou baptêmes de ses paysans ou de ses serviteurs, les aumônes ou offrandes aux morts, sans oublier les dédicaces des ouvrages aux puissants. Cette économie sociale du don régresse au XVI^e siècle, pas seulement du fait de la monétarisation des échanges, mais tout autant à cause de la vénalité des offices, qui conduit la monarchie, soucieuse dans le même temps de ne plus avoir à gratifier ses sujets, à vendre places et fonctions à des détenteurs âpres à récupérer leur mise de fonds; sans oublier la Réforme protestante qui bouleverse l'économie du don catholique en dénonçant la simonie du Vatican qui vend des indulgences, véritables traites sur l'au-delà, alors que le salut est proclamé à nouveau la pure gratuité de ce don de Dieu.

É. V.

SPORT

Sélection par Serge LAGET

CHAUMIER Denis

Chronique des Bleus.

L'épopée des Bleus depuis 1904

[Éd. Chronique-Dargaud, 216 p., 27,90 €.

ISBN : 2-20505-322-1.]

- Les Bleus, ce sont les footballeurs, les rugbymen ou les basketteurs de l'équipe de France. Et bien que ce maillot symbolique de la France, avec le short blanc et les chaussettes rouges, n'apparaisse qu'autour de 1910, époque où le coq succédera aux anneaux bleu et rouge lancés par l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques (U.S.F.S.A.), le premier grand pouvoir sportif français, les équipes de France voient officiellement le jour un peu plus tôt, en 1904 pour le football, en 1906 pour le rugby. Les maillots de nos premiers ambassadeurs du muscle ne sont donc pas forcément encore bleus, quand l'épopée commence avec le XX^e siècle. Celle des footballeurs de l'équipe de France, que nous narre ici par le menu, Denis Chaumier, par ailleurs rédacteur en chef de *France-Football*, la bible du ballon rond, s'ouvre par un déplacement hasardeux en Belgique, à Bruxelles, sur le terrain du Vivier d'Oie, le 1^{er} mai 1904... Nos joueurs, bien que diminués par l'absence de plusieurs titulaires, parviennent à arracher un match nul flatteur (3-3) grâce à l'opportunisme de Mesnier, Royet et Cyrès, les premiers buteurs de l'histoire. Quelque 624 matches plus tard, une montagne de buts, et des dizaines de joueurs sélectionnés, le livre témoigne que les racines plantées héroïquement à Bruxelles ont non seulement pris, mais aussi donné un sacré bel arbre... Une réussite, que Didier Deschamps, recordman des sélections en bleu (103), évoque parfaitement dans son coup d'envoi, sous forme de préface... Elle a mis du temps à s'épanouir, cette équipe, elle en a essuyé des camouflets avant de gagner, de s'imposer, de reculer, de progresser à nouveau, de donner des espoirs, de craquer, puis de repartir du bon pied, jusqu'aux victoires olympique et européenne de 1984, et mondiale

de 1998. Une longue marche que l'auteur nous raconte en sept grandes périodes s'appuyant sur l'inventaire minutieux des grandes dates, des faits majeurs, des évolutions essentielles. La démonstration, parfaitement et efficacement illustrée, se termine par de précieuses annexes où tous les matches sont analysés, les internationaux, buteurs, clubs et compétitions, répertoriés et remarquablement indexés. Donc, une chronique efficace et pratique de A à Z, où tout en préservant le souffle de l'épopée, il n'a été retenu que l'utile et le nécessaire. Moyennant quoi, du « temps des pionniers » (1848-1930) à « la conquête de l'étoile », rien ne manque avec l'apparition du professionnalisme (1931-1948), les premiers « sentiers de la gloire » (1949-1959), « la traversée du désert » (1960-1975), les « dix ans de bonheur intégral » (1976-1986), et « la chute de la maison bleue » (1987-1993)... Une grille de lecture à plusieurs niveaux ne laissant aucun détail technique, anecdotique ou historique dans l'ombre, car à chaque double page, calée à gauche par une impitoyable colonne chronologique, on découvre entre cinq et douze petits articles évoquant un pionnier, un joueur, un déplacement, un point de règlement, un anniversaire, un accident, une nécrologie, une liste, un transfert bref les mille et une facettes d'une histoire. Tous les grands noms, tous les grands matches, toutes les étapes vers la consécration de 1998, puis le titre européen de 2000 se juxtaposent ainsi, complètent, et rehaussent, à faire de ce livre-album-inventaire l'indispensable intégrale de la saga des Bleus.

s. l.

HEIMERMANN Benoît

Foot: les 100 photos

[Éditions EPA/Hachette Livre, 224 p., ISBN : 285-120-581-1.]

- Grand reporter à « *L'Équipe Magazine* », Benoît Heimermann a, cette fois, pris le parti de nous faire voyager joyeusement et confortablement — l'album est très soigné et de grand format — au cœur du monde du ballon rond, un des plus vastes et des plus anciens aussi, à travers les 100 « images-icônes » de la discipline.

Une sélection artistique, et historique à la fois, qui slalome de la première photo connue (!), celle du Fourth Team Football Squad du Collège militaire d'Addiscombe de 1855, au footballeur robot SDR-3X disputant en, 2002, le championnat du monde des robots organisé au Japon, à côté du classique Mondial de football... Esthétique, graphique, symbolique, cette sélection raconte d'autant mieux son siècle et demi de football qu'elle est chaque fois commentée, analysée, décortiquée, soit par un héros-footballeur, soit par un écrivain, un sociologue, un cinéaste, un écrivain, un technicien, un journaliste ou un grand photographe... Moyennant quoi, chaque « icône » sélectionnée constitue un tableau intégral, quasi-absolu de l'événement ou du geste choisi. Et entre les quinze corsaires de la première image — oui, vous avez bien lu « quinze » car le football et le rugby n'ont alors pas encore pris leurs distances —, qui pourraient ressembler à l'équipe du capitaine Abbott, et le petit robot de 50 cm, 5 kg et 24 articulations, que de chefs-d'œuvre! Comment les passer en revue, sans en mettre hors jeu? On pourrait dire qu'avec ces cimaises en plein vent, on embrasse aussi bien les plus belles parades de gardien (Barthez, Schmeichel, Banks, Higuita, Tilkowski, Hiden, Yachine, Colonna), que les plus beaux retournés (Pelé, Ginola, Mimboe, Van Basten), les plus terribles coups de tête (Maldini, Boli, Best), sans parler des plus singuliers tête-à-tête (Figo-Deschamps, Barthez-Blanc), envols (Zidane, Cantona) ou moments de joie de buteurs ou de vainqueurs (Owen, Dugarry, Six, Giresse, Pelé, Moore)... Tous les grands noms sont là, au sommet de leur art, car on voit bien ici, et à chaque page, que le football a fini par devenir un art grâce aux joueurs, aux écrivains (Burgess, Delerm, Camus, Pivot, Ortiz, Perret), aux entraîneurs, aux arbitres, et aux photographes qui le célèbrent à pleines pages. Une grand-messe, dont les femmes ne sont pas absentes (Évita Perón, Femina, Brandi Chastain), où l'on joue parfois des mains, joyeusement (tirage au sort de Rimet junior), autoritairement (M.Colina, arbitre), ou tristement (Maradona, enfant pakistanais cousant le ballon au lieu d'en jouer), et qui réussit encore et toujours

... à faire tomber des murs, sur les terrains (Stoichkov) et en dehors (Iran, Charlton)... Oui, le football est devenu une grande fête (13 juillet 1998, Maracana), parfois une trop grande, qui finit par déboucher sur le drame (Heysel). Et cet album nous le montre aussi, sans tricher, sans complaisance, comme il nous montre l'étonnant décomposé de gestes d'un footballeur nu de la première heure, qui n'est autre que Jean Charcot, car le futur grand explorateur commença d'abord par explorer les joies du ballon rond et du ballon ovale... De cet ensemble exceptionnel, se détache peut-être une image, celle du policier monté sur un étonnant cheval blanc, qui endigue à lui seul, contient, maîtrise le flot noir et immense des supporters de la finale de la Cup 1923, l'empêchant de déborder. Comme quoi, en football, la recette du pâté d'alouette, ce n'est pas un cheval et une alouette, mais cent cinquante ans d'icônes mythiques et touchantes, et un cheval blanc...

S. L.

MEREJKOWSKY Michel

Vélobsession, 101 facettes

[Disponible uniquement chez l'auteur : 12, rue de la Plâtrière, 92140 Clamart, 136 p., 50 € + 7 € de port recommandé, ISBN : 2-951-8823-1-9.]

- La collection peut être intelligente, avoir un sens, et servir l'histoire. C'est ce que réussit à nous prouver Michel Merejkowky, ancien libraire spécialisé en sport, avec *Vélobsession*, un album dans lequel il nous présente les 101 facettes de sa collection sur le cyclotourisme. Une sélection difficile et significative, faite en combinant affectif, sens esthétique et signification historique, car ne retenir que 101 numéros dans les milliers d'objets, de partitions, de chromos, de livres, de revues, de récits, de photos, de cartes-postales qu'il a patiemment découverts et rassemblés au fil d'une cueillette de vingt ans, faite aussi bien en amateur qu'en professionnel, ne pouvait être que déchirant. Mais, à l'arrivée, quel résultat : quasiment un survol de l'évolution du cyclotourisme d'hier à aujourd'hui... En effet, la draisienne et le vélocipède sont évoqués à travers des pièces phares

(aquarelles, peinture, boîtes d'allumettes, almanach des Postes, burette d'huile, boutons de vêtements) joliment photographiées, mises en page et légendées par l'auteur-collectionneur lui-même, qui a mis un point d'honneur à tout faire. Et quand on s'aventure sur le grand-bi, qui fonctionne donc dans les années 1875, la philosophie reste la même : on montre des curiosités soigneusement légendées, qui au-delà de l'anecdote nourrissent toujours l'histoire. Il eût été facile pour l'auteur de basculer du côté de la compétition où les témoignages, objets et documents foisonnent, il s'y refuse absolument. Et c'est donc avec des yeux ébahis que l'on découvre les premiers guides cyclistes de France (1894-96), Zola pédalant, ou le catalogue cycliste de La Belle Jardinière, car avec la bicyclette notre collectionneur élargit son registre, passant allégrement aux animaux pédalant (superbe album de Harry Bright en 1900), sans parler des jeux, des menus, des statues en régule ou des fume-cigarettes... Les photo-cartes témoignent des premières incursions en montagne, et les médailles du jeu social, qui se greffa aussi sur cette activité même si elle fuyait records et compétition. Des découpages, des protège-cahiers, des catalogues, des affiches permettent de redécouvrir les charmes du tandem Herse ou Peugeot, du triporteur ou du vélo-chariot. L'auteur nous laisse, à regret, non sans avoir rendu hommage à son maître Vélocio, l'apôtre du cyclotourisme (émouvant fanion), sur un beau sourire de Fernandel et Arletty à travers les rayons d'une photo du film *Fric-Frac*. Un rayon de soleil, que l'on viendra souvent rechercher dans cet authentique hymne d'amour à la bicyclette.

S. L.

Éthique et médecine des catastrophes	81
L'Étui	15
Janus Revue trimestrielle	15
La paix en toutes lettres	35
Savoirs et démocratie	63

A

ABRIGEON Bernard (d') et GALL François	Des trains pas comme les autres	12
ADORNO Theodor W.	L'Art et les arts	63
AGEL Léon, CARRARA Émile et NOVI Nathalie (ill.)	Mon amant de Saint-Jean	31
AIOLFI Marjorie et BOUGLIONE Louis Sampion	Le Cirque d'Hiver	10
ALBAHARI David	Goetz et Meye	50
ALLOULA Abdelkader	Les Sangsues suivi de Le Pain, La Folie de Salim, les Thermes du bon Dieu	55
ALPHANT Marianne et LÉGER Nathalie (sous la dir.)	R/B Roland Barthes	35
ANDREU Anne-Sophie	Pierre Emmanuel	39
ANDRIEUX Jean-Yves et SEITZ Frédéric	Le World Trade Center. Une cible monumentale	6
ARNSEGER Christian et VAN PARIJS Philippe	Éthique économique et sociale	81
ASSOULINE Pierre	Grâces lui soient rendues. Paul Durand-Ruel, le marchand des impressionnistes	16
AUBRY Gwenaëlle et ROMEYER DHERBEY Gilbert (sous la dir.)	L'Excellence de la vie. Sur L'éthique à Nicomaque et L'éthique à Eudème d'Aristote	73
AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A., INGRAO C. et ROUSSO H. (sous la dir.)	La violence de guerre 1914-1945	81
AVICE Jean-Paul et PICHOS Claude	Dictionnaire Baudelaire	38

B

BARBIER Patrick	Jean-Baptiste Pergolèse	60
BARRE François	La Messe en si	51
BARTHES Roland	Écrits sur le théâtre	56
BECKER A., AUDOUIN-ROUZEAU S., INGRAO C. et ROUSSO H. (sous la dir.)	La violence de guerre 1914-1945	82
BÉNICHOU Grégory	Le Chiffre de la vie	64
BENNANI-CHRAÏBI Mounia et FILLIEULE Olivier (sous la dir.)	Résistances et protestation dans les sociétés musulmanes	81

BERGOUNIOUX Pierre	Jusqu'à Faulkner	40
BESSE Jean-Marc	Face au monde. Atlas, jardins, géoramas	82
BIANU Zéno	Le Battement du monde	43
BIMBENET Jean-Jacques, DUQUENOY Albert et TRYSTRAM Gilles	Génie des procédés alimentaires. Des bases aux applications	78
BLONDON Hervé (ill.) et CHABAS Jean-François	Les Hermines	33
BONDOUX Anne-Laure	La Seconde Vie de Linus Hoppe	33
BONHOMME Matthieu	L'Âge de raison	27
BORY Jean-Louis	Chroniques cinématographiques 1973-1974	17
BORY Jean-Louis	Rectangle multiple. Chroniques cinématographiques 1975-1976	17
BORY Jean-Louis	L'Obstacle et la gerbe. Dernières Chroniques cinématographiques 1977-1979	17
BOUGLIONE Louis Sampion et AIOLFI Marjorie	Le Cirque d'Hiver	10
BOULEZ Pierre et GILLY Cécile (entretiens)	L'Écriture du geste	60
BOURGEADE Pierre	L'Objet humain. Entretiens avec Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gaillot	36
BRENDEL Alfred et MEYER Martin (entretiens)	Le Voile de l'ordre	61
BROOK Peter	Oublier le temps	57
BROWSTONE Gilbert et ROUET Albert (Mgr)	L'Église et l'art d'avant-garde. De la provocation au dialogue	16
BRUNE Élisabeth	Les Jupiters chauds	78
BUSQUET Gérard et JAVRON Jean-Marie	Tombeau de l'éléphant d'Asie	82

C

CANTO-SPERBER Monique	Socialisme et libertés	83
CARACALLA Jean-Paul	Les Champs-Élysées	11
CARRARA Émile, AGEL Léon et NOVI Nathalie (ill.)	Mon amant de Saint-Jean	31
CARRARA Marco et CARRER Chiara (ill.)	Le Trésor d'Arif	31
CARRER Chiara (ill.) et CARRARA Marco	Le Trésor d'Arif	31
CAVICCHIOLI Sonia	Éros & Psyché	17
CHABAS Jean-François et BLONDON Hervé (ill.)	Les Hermines	33

CHAUMIER Denis	Chronique des Bleus. L'épopée des Bleus depuis 1904	94
COLOMBAT R., LEFEBVRE J.-P. et VALENTIN J.-M. (sous la dir.)	Paul Celan. Poésie et poétique	83
COPPIN Brigitte	Vivre dans un château fort	31
CORDELIER Serge, LAU Elisabeth (sous la dir.) et MAJA Daniel (ill.)	L'État du monde Junior	32
CORENTIN Philippe	Machin Chouette	30
COURCELLE Olivier	Le Théorème de Travolta	79
COURGEON Rémi	Le Grand Arbre	30
CULLIN Olivier	Brève Histoire de la musique au Moyen Âge	61

D

DA COSTA Uriel	Image d'une vie humaine. Exemplar humanae vitae	64
DAENINCKX Didier et PEF (ill.)	Il faut désobéir	32
DANEY Serge	La Maison cinéma et le monde 2. Les années Libé 1981-1985	17
DAVILA Thierry	Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art du xx^e siècle	18
DECLERCQ Alain	Welcome home boss	18
DELAGE Christian	Chaplin, La grande histoire	19
DELISSE Louis-François	Aïe, elle	44
DESPLECHIN Marie et VALCKX Catharina (ill.)	Ma collection d'amours	33
DONZELOT Jacques	Faire société. La politique de la ville aux États-Unis et en France	8
DORRA Max	La Syncope de Champollion	84
DOSSE François	Michel de Certeau. Le marcheur blessé	85
DUMAS Philippe (ill.) et HIRSCH Florence	Je cherche les clés du paradis	33
DUMOULIN Olivier	Le Rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire	85
DUQUENOY Albert, BIMBENET Jean-Jacques et TRYSTRAM Gilles	Génie des procédés alimentaires. Des bases aux applications	78

E

ECHENOZ Jean	Au piano	52
--------------	-----------------	----

F

FARGE Arlette	La Nuit blanche	35
FAYOLLE Claire	C'est quoi le design?	32
FERMIGIER André	La Bonne et la mauvaise peinture. Chroniques d'art	19
FILALI-ANSARY Abdou	Réformer l'islam? Une introduction aux débats contemporains	86
FILLIEULE Olivier et BENNANI-CHRAÏBI Mounia (sous la dir.)	Résistances et protestation dans les sociétés musulmanes	81
FREUD Sigmund	L'Interprétation du rêve (nouvelle traduction)	87
FRIOT Bernard	Pressé, pressée	34

G

GAGNEBIN Murielle (sous la dir.)	Revue d'esthétique n° 41. Les images trafiquées	22
GALL François et ABRIGEON Bernard (d')	Des trains pas comme les autres	12
GARRIER Gilbert	L'Étonnante Histoire du beaujolais nouveau	12
GAUSSEN Dominique et MOUNIER Alain	Jean Moulin et ceux qui ont dit « non! »	32
GAZENDEL Joseph	Vivre en réanimation. Lazare ou «le prix à payer»	87
GENET Jean	Théâtre complet	58
GERBER Alain et ROCA François (ill.)	Le Roi du jazz	34
GILLY Cécile et BOULEZ Pierre (entretiens)	L'Écriture du geste	60
GIROUD Françoise	Les Taches du léopard	52
GLOTZ Michel	La Note bleue	62
GOURNAY Bernard	Exception culturelle et mondialisation	88
GRAZIANI Romain	Mues indigènes	44
GUILLAUME Daniel (sous la dir.)	Poétiques & Poésies contemporaines	45
GUTMAN Anne et HALLENSLEBEN Georg (ill.)	Gaspard et Lisa; L'imagier	30

H

HABERMAS Jürgen	L'Avenir de la nature humaine. Vers un eugénisme libéral ?	65
HALLENSLEBEN Georg (ill.) et GUTMAN Anne	Gaspard et Lisa; L'imagier	30
HASKELL Francis	Le Musée éphémère. Les maîtres anciens et l'essor des expositions	20
HAZAN Éric	L'invention de Paris. Il n'y a pas de pas perdus	8
HEIMERMANN Benoît	Foot: les 100 photos	95
HIRSCH Florence et DUMAS Philippe (ill.)	Je cherche les clés du paradis	33
HODGSON Barbara	Les Aventurières XVII^e-XIX^e siècle	36

I

IBELINGS Hans	Supermodernisme. L'architecture à l'ère de la globalisation	6
IBN KHALDÛN	Le Livre des exemples	66
IGORT	5 est le nombre parfait	27
INGRAO C., AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A. et ROUSSO H. (sous la dir.)	La violence de guerre 1914-1945	81

J

JANCOVICI Jean-Marc	L'Avenir climatique. Quel temps ferons-nous ?	79
JANICAUD Dominique	L'homme va-t-il dépasser l'humain ?	66
JAVRON Jean-Marie et BUSQUET Gérard	Tombeau de l'éléphant d'Asie	82
JOUBE Valérie	Dean Inkster	20
JULLIEN François	La grande image n'a pas de forme, ou du non-objet par la peinture	67

K

KILLOFFER	676 apparitions de Killoffer	28
KLEIN Richard et MONNIER Gérard (sous la dir.)	Les Années ZUP. Architectures de la croissance (1960-1973)	7

L

LA GENARDIÈRE Philippe (de)	Simple Mortels	46
LACOSTE Jean	L'Aura et la rupture. Walter Benjamin	89
LAU Elisabeth, CORDELIER Serge (sous la dir.) et MAJA Daniel (ill.)	L'État du monde Junior	32
LAUNAY Marc (de)	Une reconstruction rationnelle du judaïsme. Sur Hermann Cohen	68
LAUT François	Tête plongeante	53
LE GALES Patrick	Le Retour des villes européennes. Sociétés urbaines, mondialisation, gouvernement et gouvernance	89
LE PETIT Claude	Sonnets luxurieux. La Chronique scandaleuse	46
LEBRUN Jean-Pierre et MELMAN Charles	L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix	90
LEFEBVRE J.-P., COLOMBAT R. et VALENTIN J.-M. (sous la dir.)	Paul Celan. Poésie et poétique	83
LEGER Nathalie (sous la dir.)	Roland Barthes au Collège de France	35
LÉGER Nathalie (sous la dir.) et ALPHANT Marianne	R/B Roland Barthes	35
LEHOUCQ Roland	L'univers a-t-il une forme ?	80
LENNON John, MACIUNAS George, MEKAS Jonas, ONO Yoko	Fluxfriends	21
LENOIR Hélène	Le Répit	54
LINDENBERG Daniel	Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires	40

M

MABIN CHENNEVIÈRE Yves	Traité du vertige	47
MACIUNAS George, MEKAS Jonas, ONO Yoko, LENNON John	Fluxfriends	21
MAJA Daniel (ill.), CORDELIER Serge et LAU Elisabeth (sous la dir.)	L'État du monde Junior	32
MALKA Salomon	Emmanuel Levinas, la vie et la trace	68
MATHÉ Jean-François	Le Ciel passant	47
MAURIES Patrick et SKIRA Pierre	Traité d'incertitude	21
MEKAS Jonas, MACIUNAS George, ONO Yoko, LENNON John	Fluxfriends	21
MELMAN Charles et LEBRUN Jean-Pierre	L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix	90
MENASE Stéphanie	Passivité et création. Merleau-Ponty et l'art moderne	69

MENGER Pierre-Michel	Portrait de l'artiste en travailleur	22
MEREJKOWSKY Michel	Vélobsession, 101 facettes	96
MERLE Claude et MISTRAL Laure	Les Grands Explorateurs: de Pythéas à Amundsen	33
MERLEAU-PONTY Maurice	L'Institution, la passivité. Notes de cours au collège de France (1954-1955)	69
MEYER Martin et BRENDEL Alfred (entretiens)	Le Voile de l'ordre	61
MICHAUD Philippe-Alain	Le Peuple des images	22
MIJOLLA Alain (de)	Freud, fragments d'un histoire	90
MILNER Jean-Claude	Y a-t-il une vie intellectuelle en France ?	40
MISTRAL Laure et MERLE Claude	Les Grands Explorateurs: de Pythéas à Amundsen	33
MONDZAIN Marie-José	Le Commerce des regards	70
MONNIER Gérard et KLEIN Richard (sous la dir.)	Les Années ZUP. Architectures de la croissance (1960-1973)	7
MONTEIL Jérôme (ill.) et PONGE Francis	Le Francis Ponge	31
MORERE Jean-Louis et PUJOL Raymond (sous la dir.)	Dictionnaire raisonné de biologie	80
MOUNIER Alain et GAUSSEN Dominique	Jean Moulin et ceux qui ont dit « non! »	32
MURAY Philippe	Exorcismes spirituels III	40
Musée d'art moderne de la ville de Paris	Francis Picabia, singulier idéal	24
Musée des beaux-arts de Nantes	Annette Messenger	15

N

NADEAU Maurice	Michel Leiris ou la quadrature du cercle	36
NADEAU Maurice	Serviteur! Un itinéraire critique à travers livres et auteurs depuis 1945	36
NADEAU Maurice	Une vie en littérature. Conversations avec Jacques Sojcher	36
NDIAYE Marie	Papa doit manger	59
NEMER Monique	Raymond Radiguet	41
NIETZSCHE Frédéric	Premiers Écrits	71
NOLLEAU Eric	Petit-déjeuner chez Tyrannie. Le crétinisme alpin	36
NOVI Nathalie (ill.), AGEL Léon et CARRARA Émile	Mon amant de Saint-Jean	31
NRF, JANVIER 2003	De l'anticipation sociale	52

O

ONO Yoko, MACIUNAS George, MEKAS Jonas, LENNON John	Fluxfriends	21
ORMESSON Jean (d')	C'était bien	37

P

PAUL Frédéric (sous la dir.)	David Shrigley	23
PAUL Frédéric (sous la dir.)	Hrein Fridfinnsson	23
PEDROCCO Filippo	Giambattista Tiepolo	23
PEETERS Benoît	Hergé fils de Tintin	29
PEF (ill.) et DAENINCKX Didier	Il faut désobéir	32
PERRET Jean-Marie	Grande liberté de l'air au-dessus du fleuve	48
PERRIER-ROBERT Annie	Le Café	13
PÉTRARQUE	Les remèdes aux deux fortunes	71
PICABIA Francis	Poèmes	48
PICHOIS Claude et AVICE Jean-Paul	Dictionnaire Baudelaire	38
PIERRE Arnaud	Francis Picabia. La peinture sans aura	24
PONGE Francis et MONTEIL Jérôme (ill.)	Le Francis Ponge	31
POUPÉE Karyn	La Téléphonie mobile	80
POZZI Catherine	Très Haut Amour. Poèmes et autres textes	49
PRADEL Jean-Louis,	Picabia, la peinture mise à nu	24
PRETI Giulio	Écrits philosophiques. Les lumières du rationalisme italien	72
PUJOL Raymond et MORERE Jean-Louis (sous la dir.)	Dictionnaire raisonné de biologie	80

Q

QUIGNARD Pascal et SKIRA Pierre	Tondo	21
---------------------------------	--------------	----

R

REVAULT D'ALLONES Myriam	Doit-on moraliser le politique ?	72
REVERDY Pierre	Sable mouvant	50
RICHARDSON W. (sous la dir.)	La clinique lacanienne	91
ROCA François (ill.) et GERBER Alain	Le Roi du jazz	34
ROCHETTE Jean-Marc (ill.) et VOLTAIRE	Candide	39

ROMERI Luciana	Philosophes entre mots et mets. Plutarque, Lucien et Athénée autour de la table de Platon	73
ROMEYER DHERBEY Gilbert et AUBRY Gwenaëlle (sous la dir.)	L'Excellence de la vie. Sur L'éthique à Nicomaque et L'éthique à Eudème d'Aristote	73
RONDEAU Daniel	Istanbul	39
ROUET Albert (Mgr) et BROWSTONE Gilbert	L'Église et l'art d'avant-garde. De la provocation au dialogue	16
ROUSSEAU Jean-Jacques	Les Confessions I, II	74
ROUSSO H., AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A. et INGRAO C. (sous la dir.)	La violence de guerre 1914-1945	81

S

SARAH K. et TALLEC Olivier (ill.)	J'suis pas à la mode	30
SCHAUB Jean-Frédéric	La France espagnole. Les racines hispaniques de l'absolutisme français	92
SCHIFFTER Frédéric	Pensées d'un philosophe sous Prozac	42
SCHMITT Carl	Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes. Sens et échec d'un symbole politique	75
SCHMITT Jean-Claude	La Conversion d'Hermann le Juif	92
SCHRÖEDER Thies	Changement de décor. Le Paysage contemporain en Europe	9
SEITZ Frédéric et ANDRIEUX Jean-Yves	Le World Trade Center. Une cible monumentale	6
SERENA Jacques	Plus rien sans toi	54
SERNA Pierre-René et WASELIN Christian (sous la dir.)	Berlioz	62
SEXTUS EMPIRICUS	Contre les professeurs	76
SKIRA Pierre et MAURIES Patrick	Traité d'incertitude	21
SKIRA Pierre et QUIGNARD Pascal	Tondo	21

T

TALLEC Olivier (ill.) et SARAH K.	J'suis pas à la mode	30
THUILLIER Jacques	Histoire de l'art	25
TOURNIER Jacques	À l'intérieur du chien	54
TRAFIC	Trafic 44. Hiver 2002	26
TRYSTRAM Gilles, BIMBENET Jean-Jacques et DUQUENOY Albert	Génie des procédés alimentaires. Des bases aux applications	78
TYTELL John	Ezra Pound, le volcan solitaire	42

V

VALCKX Catharina	La Chaussette verte de Lisette	30
VALCKX Catharina (ill.) et DESPLECHIN Marie	Ma collection d'amours	33
VALENTIN J.-M., COLOMBAT R. et LEFEBVRE J.-P. (sous la dir.)	Paul Celan. Poésie et poétique	83
VAN PARIJS Philippe et ARNSERGER Christian	Éthique économique et sociale	81
VERROUST Jacques	Le Paris des connaisseurs	14
VIALA Alain et JOUHAUD Christian	De la publication. Entre Renaissance et Lumières	93
VIDAL-NAQUET Pierre	Le Miroir brisé. Tragédie athénienne et politique	77
VOLTAIRE et ROCHETTE Jean-Marc (ill.)	Candide	39

W

WARE Chris	Jimmy Corrigan	28
WASSELIN Christian et SERNA Pierre-René (sous la dir.)	Berlioz	62
WIESEL Elie	Le Temps des déracinés	54

Z

ZEMON DAVIS Nathalie	Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle	93
ZIMMER Jacques (sous la dir.)	Le cinéma X	26

adpf – dernières parutions ●

L'**adpf**, Association pour la diffusion de la pensée française, est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères pour la promotion du livre et de l'écrit. L'adpf produit et diffuse dans tout le réseau culturel français à l'étranger différents outils éditoriaux.

adpf diffusion ●

Anne du PARQUET, Fatima BASTOS, Catherine GRILLOT et Florence MIAGOUX

Tél. : (33 1) 43 13 11 44 / Fax : (33 1) 43 13 22 95

Mél : diffusion@adpf.asso.fr

● **Notre Librairie**

Revue des littératures du Sud

Hors série, janvier-mars 2003

Guide pratique de l'illustrateur

10,50 euros

La collection de guides pratiques que produit *Notre Librairie*, revue de l'Association pour la diffusion de la pensée française, s'enrichit d'un troisième titre. Après les guides pratiques du bibliothécaire et du libraire, voici donc ce *Guide pratique de l'illustrateur*.

Comme pour les précédents titres, réalisés en partenariat avec l'Association des Bibliothécaires Français (ABF) et avec France Édition - Office de promotion internationale, la revue a bénéficié pour cette dernière livraison, de l'expertise d'un partenaire confirmé dans ce domaine : La Joie par les livres.

Des articles généraux, des descriptions de genres et de techniques ainsi que des expériences de terrain, constituent, avec une foule de conseils pratiques, l'essentiel de ce numéro rehaussé d'une riche iconographie. Puissent les jeunes talents, leurs éducateurs et tous les professionnels de la chaîne du livre, trouver dans ces pages des éléments utiles à leur activité.

• Erc

Éditions recherche sur les civilisations

**La Recherche archéologique
française au Moyen-Orient
1842-1947**

par Nicole Chevalier

630p., 16x24cm, 17 ill., 4 cartes

ISBN 2-86538-282-6

Entre 1842, date à laquelle Paul-Émile Botta, consul de France à Mossul, inaugure les premières fouilles en Mésopotamie sur le palais assyrien de Khorsabad, et 1947 qui voit les archéologues orientalistes français organiser leur discipline sous l'égide du ministère des Affaires étrangères, le chemin parcouru est long. Un siècle s'est écoulé au cours duquel la France a inauguré l'archéologie au Moyen-Orient, développé ses fouilles et organisé sa recherche, dans un climat de rivalités internationales et de bouleversements politiques.

À partir de documents d'archives, cet ouvrage retrace l'histoire de l'archéologie française dans l'Empire ottoman et dans les pays qui lui ont succédé, ainsi qu'en Iran et en Afghanistan. Il souligne le rôle tenu par la France dans la découverte des civilisations de l'Orient ancien et la place qu'elle a donnée à l'archéologie parmi les intérêts culturels et scientifiques qu'elle devait soutenir et défendre.

Nicole Chevalier est membre du département des Antiquités orientales au musée du Louvre.

VIENT DE PARAÎTRE N° 12

Directeur de la publication
François Neuville

Rédacteur en chef
Paul de Sinety

Vient de paraître, publié quatre fois
par an et tiré à 5 800 exemplaires,
est diffusé dans les services
et établissements culturels français
à l'étranger.

Le numéro 13 paraîtra
en juin 2003

Réalisation
adpf - publications
6, rue Ferrus,
75014 Paris •

Conception graphique
David Poullard

Photogravure
Et Associés

Impression
4 m impressions

Achevé d'imprimer en mars 2003
à Savigny-sur-Orge

**Ministère
des Affaires étrangères**

Direction générale
de la coopération
internationale
et du développement

Direction de la coopération
culturelle et du français

Division de l'écrit
et des médiathèques

adpf mars 2003 •

ISSN: 1623-4766